LES GRANDS TEXTES SPIRITUELS

Le nom de Gurdjieff est aujourd'hui reconnu comme celui d'un grand maître spirituel, tel qu'il en apparaît dans l'histoire de l'humanité, à des époques de transition. Voyant la direction que prenait la civilisation moderne, Gurdjieff s'était donné comme tâche d'éveiller ses contemporains à la nécessité d'un développement intérieur qui leur ferait prendre conscience du sens réel de leur présence sur terre.

Les notes rassemblées dans cet ouvrage se rapportent à quelques-unes des réunions qui se tenaient chaque soir autour de Gurdjieff, quelles que soient les circonstances.

Ces textes ne sont pas une transcription directe. En effet, Gurdjieff ne permettait pas à ses élèves de prendre des notes au cours des réunions. Quelques auditeurs prévoyants, doués d'une mémoire exceptionnelle, s'efforçaient ensuite de reconstituer ce qu'ils avaient entendu. Sans chercher à présenter une synthèse des idées développées par Gurdjieff – comme P. D. Ouspensky l'a tenté avec maîtrise dans *Fragments d'un enseignement inconnu* – ces notes, si incomplètes soient-elles, ont été reconnues par ceux qui avaient assisté aux réunions comme aussi fidèles que possible à la parole de leur maître.

Ces comptes rendus sont précédés de trois autres textes de caractère différent. *Lueurs de vérité*, datant de 1914, est le récit que fait un élève russe de sa première rencontre avec Gurdjieff, près de Moscou, avant la Révolution. Les deux autres textes, datant respectivement de 1918 et de 1924, sont des conférences données par Gurdjieff.

938 811 0 135 F
ISBN 2 268 01933 0
9 782268 019338

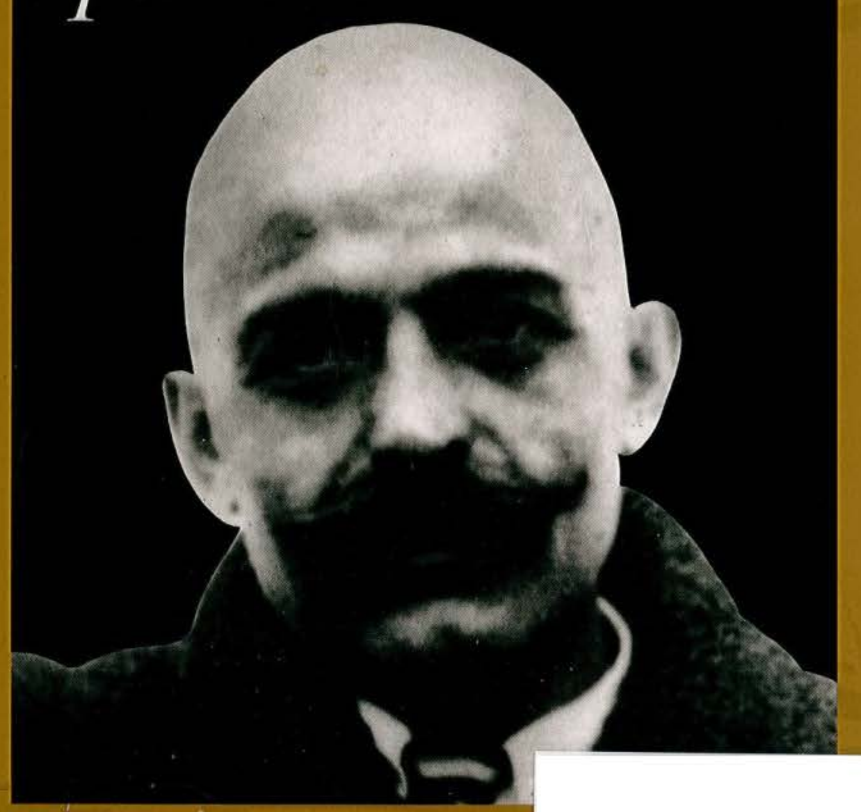
ATELIER SACHA KLEINBERG
PHOTO : DR

G.I. GURDJIEFF *Gurdjieff parle à ses élèves* ÉDITIONS DU ROCHER

LES GRANDS TEXTES SPIRITUELS

G.I. GURDJIEFF

Gurdjieff parle à ses élèves



EDITIONS DU ROCHER

Du même auteur
Chez le même éditeur

Récits de Belzébuth à son petit-fils
La vie n'est réelle que lorsque « Je suis »
Rencontres avec des hommes remarquables

G.I. GURDJIEFF

GURDJIEFF PARLE À SES ÉLÈVES



Les Grands Textes Spirituels

Éditions du Rocher
Jean-Paul Bertrand
Éditeur

Introduction

Trente ans après sa mort, le nom de Gurdjieff, se dégageant d'un fond de rumeurs contradictoires, est reconnu aujourd'hui comme celui d'un grand maître spirituel, tel qu'il en apparaît dans l'histoire de l'humanité, à des époques de transition.

Voyant la direction que prenait la civilisation moderne, il s'était donné comme tâche d'éveiller ses contemporains à la nécessité d'un développement intérieur qui leur ferait prendre conscience du sens réel de leur présence sur terre.

Les grandes lignes de sa vie sont devenues familières aux lecteurs de ses ouvrages et en particulier de *Rencontres avec des hommes remarquables.*

Né à la fin du siècle dernier à la frontière russo-turque, il avait été amené, sous l'influence de son père et de ses premiers maîtres, à s'interroger très tôt sur lui-même, puis à chercher sans relâche des hommes capables de l'éclairer. Pendant une vingtaine d'années, il parcourut l'Asie centrale et le Moyen-Orient pour y retrouver les sources vivantes d'une connaissance cachée.

Peu avant la Première Guerre mondiale, il était de retour à Moscou, où il commença à réunir des élèves autour de lui. Durant la Révolution, il conti-

nua son travail ; il partit pour Essentuki, dans le Caucase, avec un petit groupe de disciples qui le suivirent ensuite à Tiflis, puis à Constantinople, Berlin et Londres. Enfin, en 1922, il s'installa en France au château du Prieuré, près de Fontainebleau, pour y établir à une assez grande échelle son « Institut pour le développement harmonique de l'Homme ».

Après un premier voyage aux Etats-Unis en 1924, un très grave accident d'auto interrompit la mise en œuvre de ses projets.

Une fois rétabli, il décida de se consacrer entièrement à écrire. Il poursuivit son travail pendant près de dix ans. De cette époque datent les *Récits de Belzébuth à son petit-fils, Rencontres avec des hommes remarquables,* ainsi que les ébauches d'une troisième série intitulée : *La vie n'est réelle que lorsque « Je suis ».*

Puis, jusqu'à la fin de sa vie, il tourna toute son activité vers un travail intensif avec ses élèves, notamment avec ceux de Paris pendant la Seconde Guerre mondiale, et ensuite avec tous ceux qui étaient venus du monde entier le retrouver en France. Il mourut à Paris le 29 octobre 1949.

Les notes rassemblées dans cet ouvrage se rapportent à quelques-unes des réunions qui se tenaient presque chaque soir autour de Gurdjieff, quelles que soient les circonstances où il se trouvait.

Ces textes ne sont pas une transcription directe. En effet, Gurdjieff ne permettait jamais à ses élèves de prendre des notes au cours des réunions. Fort heureusement, quelques auditeurs prévoyants, doués d'une mémoire exceptionnelle, s'efforçaient ensuite de reconstituer ce qu'ils avaient entendu. Sans chercher à présenter une synthèse des idées développées

par Gurdjieff — comme P. D. Ouspensky l'a tenté avec maîtrise dans *Fragments d'un enseignement inconnu* — ces notes, si incomplètes soient-elles, ont été reconnues par ceux qui avaient assisté aux réunions comme aussi fidèles que possible à la parole de leur maître.

Cette parole, malgré son apparente simplicité, avait toujours la vertu d'éveiller chacun à l'essentiel.

Les comptes rendus qui constituent la majeure partie du présent ouvrage sont précédés de trois autres textes de caractère différent. Le premier, « Lueurs de vérité » — le plus ancien, puisqu'il date de 1915 — est le récit que fait un élève russe de sa première rencontre avec Gurdjieff, près de Moscou, avant la Révolution. Les deux autres, datant respectivement de 1918 et de 1924, sont des conférences faites par Gurdjieff à l'intention d'un public élargi.

Quant aux Aphorismes qui terminent l'ouvrage, ils étaient inscrits sur le vélum du *Study House* au Prieuré, conformément à un alphabet secret que les élèves étaient seuls à pouvoir déchiffrer.

Lueurs de vérité

(Rédigé vers 1915
par un des membres du groupe de Moscou.)

Certains événements étranges, incompréhensibles d'un point de vue ordinaire, ont dirigé ma vie. Je parle de ces événements qui influencent la vie intérieure d'un homme, et qui, changeant d'une manière radicale sa direction et son but, créent ainsi pour lui des cycles nouveaux. Je les appelle incompréhensibles, car je suis seul à saisir clairement ce qui les relie, comme si quelqu'un d'invisible, poursuivant un but déterminé, avait fait surgir sur le chemin de ma vie, au moment même où j'en avais besoin, ce que j'y rencontrais, semblait-il, « par hasard ». Dirigé par ces événements, je m'habituai dès mon plus jeune âge à examiner très sérieusement les circonstances dans lesquelles je me trouvais, m'appliquant à saisir le principe qui les reliait et à découvrir dans cette relation une explication plus large et plus complète. Je dois dire que, quel que fût le résultat observé, ce qui m'intéressait le plus était la « cause » cachée qui l'avait provoqué.

C'est de cette même manière, étrange à première vue, que je me trouvai un jour confronté avec l'occultisme et commençai à m'y intéresser comme à un système philosophique plein d'harmonie et de profondeur. Mais au moment même où je sentais naître

pour ce sujet quelque chose de plus qu'un simple intérêt, je perdis tout aussi subitement que je l'avais trouvée la possibilité d'en poursuivre l'étude systématique. Autrement dit, je restai entièrement livré à mes propres forces. Je ressentis cette perte comme un échec absurde, mais je compris par la suite qu'elle avait été dans ma vie une étape nécessaire, riche de signification. Je ne le reconnus d'ailleurs que beaucoup plus tard. Je ne m'écartai pas de cette voie et continuai à la suivre à mes risques et périls. Des obstacles insurmontables surgissaient qui m'obligeaient à reculer, des horizons nouveaux s'ouvraient devant moi, mais dans ma hâte je trébuchais souvent, ayant perdu, me semblait-il, ce que je venais de trouver, je tournais en rond, comme pris dans le brouillard... Ces recherches me demandaient beaucoup d'efforts et de travail, apparemment vains ; mais aujourd'hui, je vois qu'aucun de mes efforts n'a été inutile et que chaque erreur me rapprochait de la vérité.

Je m'absorbai dans l'étude de la littérature occulte, et je peux dire sans exagérer que j'avais non seulement lu, mais étudié avec patience et persévérance la plus grande partie du matériel à ma disposition, m'efforçant d'en saisir le sens et de comprendre ce qui se cachait derrière les mots — et tout cela pour en arriver à la conviction que je ne trouverais jamais dans les livres ce que je cherchais. Tout en entrevoyant les imposants contours de l'édifice, je restais encore incapable de les distinguer clairement.

Je me mis à la recherche de tous ceux qui me semblaient avoir les mêmes préoccupations que moi. Certains me paraissaient avoir trouvé quelque chose, mais après les avoir approchés davantage, je m'apercevais qu'eux aussi erraient dans l'obscurité. Et pourtant, je ne perdais pas l'espoir de découvrir

enfin ce dont j'avais besoin. Je cherchais un être vivant capable de m'apporter autre chose que ce que je pouvais trouver dans les livres. Je cherchais avec persistance et obstination, et, en dépit de tous mes échecs, l'espoir renaissait à chaque fois et m'engageait dans une nouvelle direction.

C'est ainsi que je fus amené à visiter l'Egypte, l'Inde et d'autres pays encore. Parmi les rencontres que je fis, la plupart ne laissèrent aucune trace, d'autres furent plus significatives.

Plusieurs années s'écoulèrent. J'avais maintenant établi un lien plus durable avec un certain nombre de personnes qui partageaient mon intérêt. L'un de ceux qui m'étaient les plus proches était un certain A... Nous étions restés ensemble, des nuits entières, à nous creuser la tête sur certains passages incompréhensibles de nos lectures pour essayer d'en trouver une explication satisfaisante. Nous étions arrivés ainsi à nous connaître intimement.

Or, au cours des six derniers mois, j'avais remarqué dans sa conduite, à de rares occasions d'abord, puis de plus en plus souvent, quelque chose d'étrange. Je ne pouvais pas dire qu'il s'éloignait de moi, mais il me semblait qu'il commençait à perdre de l'intérêt pour les recherches qui continuaient à me passionner. En même temps, je voyais bien qu'il ne les oubliait pas. Souvent il émettait des pensées et des commentaires, dont je ne parvenais à saisir le vrai sens qu'après y avoir longuement réfléchi. Plus d'une fois je lui en fis la remarque, mais il évitait toujours avec adresse d'engager une conversation à ce sujet.

Je dois avouer que cette indifférence croissante de A..., mon fidèle compagnon de travail, me poussait à de tristes réflexions.

Un beau jour, je lui parlai ouvertement, je ne me rappelle plus en quels termes.

« D'où as-tu pris que je t'abandonnais ? me répliqua A... Patiente un peu, et tu verras clairement que tu te trompes. »

Je ne sais pourquoi ni cette réponse ni certaines réflexions qui m'avaient paru étranges sur le moment ne retinrent mon attention. Peut-être étais-je alors trop occupé à me résigner à l'idée de ma solitude totale.

Cette situation se prolongea — et je découvre aujourd'hui seulement qu'en dépit de mon apparente faculté d'observer et d'analyser ce qui se passait autour de moi, j'avais négligé de manière impardonnable le facteur essentiel, qui aurait dû me sauter aux yeux.

Mais laissons les faits parler d'eux-mêmes.

Un jour, à la mi-novembre, je passais la soirée chez un de mes amis. La conversation roulait sur un sujet qui m'intéressait peu. Profitant d'une pause, le maître de maison se tourna vers moi :

« A propos, connaissant votre passion pour l'occultisme, je pense qu'une note parue dans le numéro d'aujourd'hui de *La Voix de Moscou* devrait vous intéresser. » Il apporta le journal et me montra un entrefilet intitulé « Autour du théâtre ».

On y donnait le résumé du scénario d'un ballet, une sorte de mystère médiéval, intitulé *La Lutte des Mages,* et composé par G.I. Gurdjieff, orientaliste très connu à Moscou. La référence faite à l'occultisme, le titre et le thème du ballet suscitèrent en moi un grand intérêt, mais aucun des invités ne put me fournir d'autres renseignements. Le maître de maison, grand amateur de ballets, m'avoua que, parmi les gens qu'il connaissait, personne ne répondait à la description donnée dans l'article. Avec sa

permission, je découpai le texte et l'emportai chez moi.

Je ne veux pas vous fatiguer en vous exposant les raisons pour lesquelles cet article m'intéressait. Je dirai seulement qu'elles m'amenèrent, dès le lendemain, à prendre la ferme résolution de rencontrer coûte que coûte G.I. Gurdjieff, l'auteur du scénario.

Le même soir, c'était un samedi, je reçus la visite de A... et lui montrai l'entrefilet. Je lui fis part de mon intention et lui demandai son avis.

A... lut l'article, me jeta un coup d'œil et dit : « Eh bien, je te souhaite de réussir, mais, en ce qui me concerne, cela ne m'intéresse pas du tout. Nous avons assez lu d'histoires de ce genre ! » Et il reposa le papier d'un air indifférent.

Ce manque d'intérêt pour une question qui me captivait si fort me refroidit tellement que je n'insistai plus et cessai d'en parler.

Je m'absorbai dans mes réflexions ; A..., de son côté, était pensif. La conversation languissait et finit par tomber complètement. Il y eut un long silence, interrompu par A... qui s'approcha de moi et posa sa main sur mon épaule.

« Ecoute, dit-il, ne t'offense pas. J'avais mes raisons pour te répondre comme je l'ai fait. Je te les dirai plus tard. Mais auparavant, je vais te poser quelques questions *très* sérieuses... Beaucoup plus sérieuses que tu ne peux imaginer. »

Un peu surpris par cette déclaration, je lui répondis simplement : « Questionne.

— Dis-moi, je t'en prie, pourquoi tu veux rencontrer ce M. Gurdjieff ? Quel est ton but ? Comment feras-tu pour le trouver ? Et si tes recherches aboutissent, de quelle façon l'aborderas-tu ? »

D'abord à contrecœur, puis encouragé par l'attitude sérieuse de A..., et par les questions qu'il me

posait, je lui décrivis quel avait été le cours de mes pensées.

Quand j'eus fini, A..., en quelques mots brefs, résuma tout ce que je venais de dire et ajouta : « Eh bien, je puis t'affirmer que tu ne trouveras rien...

— Comment cela ? lui répliquai-je. Je pense qu'un scénario de ballet comme celui de *La Lutte des Mages,* qui, soit dit en passant, est dédié à Mlle Geltzer, n'est pas une chose si négligeable que son auteur puisse disparaître sans laisser de trace...

— Il n'est pas question de l'auteur : tu le trouveras peut-être ; mais il ne te parlera pas comme il le *pourrait* », répliqua A...

J'eus un mouvement d'impatience et repris vivement : « Pourquoi imagines-tu qu'il... ?

— Je n'imagine rien, interrompit A... Je *sais*. Et pour ne pas te laisser plus longtemps dans l'attente, je te dirai que je connais bien le contenu de ce scénario, très bien même. J'ajouterai que je connais personnellement son auteur, M. Gurdjieff. Je le connais déjà depuis pas mal de temps. Crois-moi, la voie que tu as choisie pour le trouver peut te conduire à faire sa connaissance, mais pas de la manière dont tu le voudrais. Et si tu veux me permettre un conseil d'ami, patiente encore un peu. Je tâcherai de t'arranger une entrevue avec lui telle que tu la souhaites. Maintenant je te quitte ; il faut que je m'en aille.

— Attends, attends ! m'écriai-je, au comble de l'étonnement en essayant de le retenir. Tu ne peux pas partir ainsi. Comment l'as-tu connu ? Qui est-il ? Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de lui jusqu'à présent ?

— Pas tant de questions ! me répondit A... Je me refuse catégoriquement à y répondre maintenant. Le moment venu, je répondrai. En attendant, rassure-

toi, je te promets de faire tout mon possible pour te ménager une entrevue. »

Et malgré mon insistance, A... refusa d'en dire plus, ajoutant qu'il était de mon intérêt de ne pas le retenir plus longtemps.

Le dimanche, vers deux heures de l'après-midi, il m'appela au téléphone et me dit brièvement : « Si tu en as envie, trouve-toi à la gare à sept heures.

— Et où irons-nous ? demandai-je.

— Chez M. Gurdjieff », répondit-il. Et il raccrocha.

« Il ne se gêne vraiment pas avec moi, pensai-je. Il ne m'a même pas demandé si j'étais libre. Et j'ai justement ce soir une affaire urgente à régler. D'ailleurs je ne sais même pas où nous allons ni quand nous rentrerons. Et enfin, que vais-je raconter chez moi ? » Mais je finis par conclure que A... n'était pas homme à sous-estimer les obligations de ma vie. L'affaire urgente perdit subitement de son urgence et je me mis à attendre l'heure fixée.

Dans mon impatience, j'arrivai à la gare presque une heure à l'avance et dus attendre A... Il me rejoignit enfin. « Viens vite, dit-il en m'entraînant, j'ai les billets. J'ai été retenu et nous sommes en retard. »

Un porteur le suivait, avec deux énormes valises.

« Qu'est-ce que tout cela, lui demandai-je, partons-nous donc pour une année ?

— Non, répondit-il en riant, je rentrerai avec toi ; les valises ne sont pas à nous. »

Nous avions pris place dans un compartiment où, par bonheur, nous nous trouvions seuls. Personne ne pouvait troubler notre conversation.

« Allons-nous loin ? » demandai-je.

Il me nomma un lieu de villégiature des environs de Moscou, et ajouta : « Pour t'épargner des ques-

tions, je te raconterai moi-même tout ce que je pourrai, mais la plus grande partie de ce que je vais te dire devra rester entre nous. Bien sûr, tu as raison de t'intéresser à la personne de M. Gurdjieff, mais je ne te parlerai que de quelques faits extérieurs qui t'aideront pourtant à le situer. Quant à mon opinion personnelle sur lui, je ne t'en dirai rien, pour que tu puisses avoir de lui une impression directe. Nous reviendrons plus tard sur cette question. »

S'étant confortablement installé, il commença son récit : il me raconta que M. Gurdjieff avait passé de nombreuses années à voyager en Orient dans un but bien déterminé, séjournant dans des endroits inaccessibles aux Européens. Après son retour en Russie, il y a deux ou trois ans, il avait d'abord vécu à Saint-Pétersbourg, consacrant presque toutes ses forces à certains travaux personnels. Récemment il était venu s'installer à Moscou, et avait loué une villa à la campagne afin de pouvoir y travailler sans entraves et dans la solitude. Suivant un rythme qu'il était seul à connaître, il venait périodiquement à Moscou et après un certain temps retournait à ses travaux. Je crus comprendre qu'il ne trouvait pas nécessaire de parler de sa villa à ses relations de Moscou et qu'il n'y recevait personne.

« Quant à la manière dont j'ai fait sa connaissance, dit A..., nous en parlerons une autre fois — car ce n'est pas non plus une histoire banale. »

Ensuite A... me raconta que très vite il avait parlé de moi à M. Gurdjieff et avait voulu me présenter à lui, mais celui-ci s'y était opposé et lui avait même

défendu de me parler de quoi que ce soit à son sujet. Mais compte tenu de mon insistance à vouloir le rencontrer et des raisons qui m'y poussaient, il s'était décidé à lui demander de nouveau pour moi un entretien. La veille au soir, en me quittant, il était allé le trouver. M. Gurdjieff, après avoir posé de nombreuses questions sur moi, avait consenti à me recevoir et de lui-même avait proposé à A... de m'amener ce soir à sa villa.

« Bien que je te connaisse depuis des années, après tout ce que je lui ai raconté, il te connaît certainement encore mieux que moi, ajouta A... Tu vois maintenant que ce n'était pas une simple invention de ma part quand je te disais que tu n'aboutirais à rien par les moyens habituels. N'oublie pas qu'il fait pour toi une grande exception. Aucun de ceux qui le connaissent n'a été là où nous allons. Même les plus intimes ignorent tout de sa retraite. C'est grâce à ma recommandation que tu bénéficies de cette faveur exceptionnelle. Aussi, je t'en prie, tâche de ne pas me compromettre. »

Je lui posai ensuite plusieurs questions qui restèrent sans réponse, mais quand je lui parlai de *La Lutte des Mages*, il m'exposa d'une manière assez détaillée son contenu. Comme je l'interrogeais sur un passage qui m'avait paru singulier, il me répondit que M. Gurdjieff en parlerait lui-même s'il le jugeait nécessaire.

Cette conversation éveilla en moi une foule de pensées et de conjectures. Après un silence, je me tournai vers A... avec une nouvelle question. Il me jeta un regard perplexe puis il me dit : « Rassemble tes idées, sinon tu vas t'égarer. Nous arrivons, ne me force pas à regretter de t'avoir amené. Rappelle-toi ce que tu m'as dit hier au sujet de ton but. » Après quoi il se tut.

Nous descendîmes du train en silence. J'offris de porter une des valises. Elle pesait au moins trente kilos, et celle que portait A... était tout aussi lourde. Un traîneau à quatre places nous attendait à la gare. Nous nous assîmes toujours silencieux et fîmes tout le trajet sans échanger une parole. Après une quinzaine de minutes, le traîneau s'arrêta devant la porte d'une propriété. Tout au fond du jardin, on pouvait apercevoir une grande villa à deux étages.

Précédés par le cocher, qui portait nos bagages, nous entrâmes et, par un sentier dont la neige avait été déblayée, nous nous approchâmes de la maison. La porte était entrouverte. A... sonna et au bout d'un moment une voix demanda : « Qui est là ? » A... se nomma. « Comment allez-vous ? » fit la même voix, à travers la porte entrebâillée.

Le cocher monta nos valises et ressortit. « Entrons maintenant », me dit A..., qui semblait avoir attendu quelque chose.

Nous passâmes d'une entrée sombre dans un vestibule à demi éclairé. A... referma la porte derrière nous. Le vestibule était vide. « Pose tes affaires », me dit-il brièvement, en m'indiquant le portemanteau. Nous quittâmes nos pardessus.

« Donne-moi la main et n'aie pas peur de trébucher. » Il me fit franchir une nouvelle porte qu'il referma soigneusement derrière lui et m'introduisit dans une pièce complètement obscure.

Le plancher était recouvert d'un tapis moelleux, qui amortissait le bruit de nos pas. De la main restée libre, je tâtonnai dans le noir et rencontrai un lourd rideau qui courait sur toute la longueur d'une pièce apparemment spacieuse ; le rideau formait une

espèce de corridor jusqu'à une seconde porte masquée par une tenture.

« N'oublie pas ton but », murmura A... Soulevant la tenture, il me poussa légèrement et me fit entrer dans une pièce éclairée.

Devant nous, au fond de la pièce, assis sur une ottomane, les jambes croisées à la manière orientale, se tenait un homme d'âge moyen, qui fumait un narghilé de forme bizarre, posé sur une table basse à côté de lui ; près du narghilé était placée une petite tasse de café noir.

A notre apparition, M. Gurdjieff — car c'était lui — leva la main et, nous regardant tranquillement, nous salua d'un signe de tête. Puis il m'invita à m'asseoir en m'indiquant une place à côté de lui.

Son teint basané trahissait son origine orientale. Ce qui attira surtout mon attention, c'était ses yeux, et non pas tant les yeux eux-mêmes que le regard avec lequel il m'accueillit. Non pas comme quelqu'un qu'on voit pour la première fois, mais comme quelqu'un qu'on connaît bien et depuis longtemps.

Je m'assis et regardai autour de moi.

La pièce présentait un spectacle si étrange aux yeux d'un Européen que je vais en faire une description détaillée.

Il n'y avait pas un seul endroit qui ne fût tendu d'une étoffe ou d'un tapis. Tout le plancher de cette grande pièce était recouvert d'un immense tapis d'un seul tenant. Tous les murs, les portes et les fenêtres étaient entièrement masqués par des tapis. Le plafond était tendu de châles de soie anciens aux couleurs splendides qui se combinaient harmonieusement. Ils formaient en se rejoignant un curieux motif au centre du plafond, d'où pendait une grande

lampe en bronze d'un travail très fin, portant un abat-jour en verre mat évoquant une immense fleur de lotus. Elle répandait une clarté blanche et diffuse.

A gauche de l'ottomane sur laquelle nous étions assis, une autre lampe, placée sur un haut support, projetait une clarté pareille à la première.

Contre le mur de gauche se trouvait un piano, entièrement recouvert de tissus anciens. Sans les chandeliers, je n'aurais jamais deviné ce que c'était.

Contre le mur, au-dessus du piano, était accrochée sur un fond de tapis toute une collection d'instruments de musique à cordes aux formes singulières et d'autres instruments rappelant des flûtes. Deux autres collections ornaient la pièce. Derrière nous, des armes anciennes : arquebuses, yatagans, poignards, etc., et sur le mur d'en face, arrangées avec art sur un fil de métal, de vieilles pipes sculptées.

Au sol, une rangée de coussins recouverts d'un même tapis s'alignait tout le long du mur. Au bout de cette rangée, dans le coin à gauche, il y avait un poêle hollandais drapé de tissus brodés.

Dans le coin à droite, décoré de couleurs chatoyantes, une icône constellée de pierres précieuses représentait un Saint-Georges Victorieux.

Au-dessous de l'icône se trouvait une sorte d'étagère avec plusieurs statuettes en ivoire sculpté, de tailles diverses, parmi lesquelles je reconnus le Christ, Bouddha, Moïse et Mahomet — quant aux autres, je ne pus les distinguer.

Une autre ottomane basse était placée contre le mur de droite. Elle était encadrée de deux petites tables d'ébène sculpté. Sur l'une d'elles étaient posées une lampe à alcool et une cafetière.

Plusieurs coussins étaient disséminés dans la chambre en un désordre savant. Tous ces meubles étaient

décorés de glands, de broderies dorées et de pierres multicolores.

Dans l'ensemble, toute la pièce produisait une impression de confort et d'intimité qu'accentuait encore un parfum agréable et subtil, mêlé à l'odeur du tabac.

Ayant terminé mon examen, je portai mon regard sur M. Gurdjieff. Il m'observait et j'éprouvai une sensation étrange, comme s'il m'avait mis sur la paume de sa main et m'avait soupesé. Involontairement je souris. Tranquillement et sans se presser, il détourna son regard et, s'adressant à A..., il lui dit quelques mots. Il ne me regarda plus de cette manière et cette sensation ne se répéta plus.

A..., qui s'était assis sur un grand coussin à côté de l'ottomane dans la même pose que M. Gurdjieff, pose qui paraissait lui être devenue familière, se leva, prit les deux grands blocs-notes qui se trouvaient sur une table, donna l'un d'eux à M. Gurdjieff et garda l'autre. Puis désignant la cafetière, il me dit : « Quand tu voudras du café, tu te serviras, moi j'en prendrai tout de suite. » Je suivis son exemple, je me versai une tasse que je posai sur la table à côté du narghilé, et je repris ma place.

Ensuite, je me tournai vers M. Gurdjieff et, m'efforçant d'être aussi bref et aussi précis que possible, je lui expliquai pourquoi j'étais venu.

Après un court silence, il me dit : « Eh bien, ne perdons pas un temps précieux. » Et il me demanda ce que je voulais réellement.

Pour éviter des répétitions, je veux noter dès à présent les traits caractéristiques de la conversation qui suivit.

Je signalerai d'abord un fait curieux, qui ne m'avait pas tout de suite frappé, sans doute parce que je n'avais pas eu le temps de m'y arrêter.

M. Gurdjieff ne parlait ni très couramment ni très correctement le russe. Il mettait parfois un temps assez long pour trouver les mots et les expressions nécessaires et devait souvent avoir recours à A... Il lui disait deux ou trois mots, et celui-ci, saisissant sa pensée au vol, la développait et lui donnait une forme qui me devenait compréhensible. On voyait que le thème de la conversation lui était familier. A... suivait attentivement les paroles de M. Gurdjieff. D'un mot, celui-ci lui indiquait parfois une signification nouvelle qui modifiait sur-le-champ le cours de sa pensée. Le fait que A... me connaissait bien l'aidait naturellement beaucoup à me faire comprendre M. Gurdjieff. Et souvent, par une simple allusion, il faisait naître en moi toute une suite de pensées. Il servait en quelque sorte de transmetteur entre M. Gurdjieff et moi. Au début, celui-ci était constamment obligé d'avoir recours à A... Mais à mesure que le thème s'élargissait, découvrant de nouvelles perspectives, M. Gurdjieff s'adressait moins souvent à lui. Son élocution devenait plus facile et plus naturelle, les mots justes semblaient venir d'eux-mêmes, et j'aurais pu jurer à la fin qu'il parlait le russe le plus pur, et sans aucun accent. Sa parole coulait avec aisance, pleine de comparaisons et d'exemples vivants, développant des conceptions vastes et harmonieuses.

Ils illustraient l'un et l'autre leurs explications de plusieurs diagrammes et de séries de nombres qui, pris ensemble, formaient un système harmonieux de symboles, une sorte de code, où un seul nombre pouvait exprimer tout un groupe d'idées. Ils apportaient quantité d'exemples tirés de la physique, de la mécanique et surtout de la chimie et des mathématiques.

M. Gurdjieff se tournait parfois vers A... et faisait allusion à un sujet qui semblait lui être familier, citait certains noms. A..., d'un signe de tête, faisait savoir qu'il avait compris, et la conversation reprenait son cours. Je me rendais compte alors que, tout en m'instruisant, A... continuait en même temps à apprendre.

Une autre particularité était que je n'avais presque pas à poser de questions. A peine avaient-elles eu le temps de surgir et avant même que je puisse les formuler, M. Gurdjieff apportait déjà la réponse. On aurait dit qu'il connaissait à l'avance les questions qui pouvaient naître en moi, et les prévenait. Une ou deux fois, cependant, je commis l'erreur de demander ce que je ne m'étais pas donné la peine d'approfondir moi-même. Mais j'en reparlerai plus tard.

Je ne pourrais mieux définir la ligne générale de la conversation qu'en la comparant à une spirale. M. Gurdjieff, partant d'une idée fondamentale, la développait et l'approfondissait, et, achevant le cycle de son raisonnement, revenait au point de départ que je voyais alors comme d'en haut, plus largement et avec plus de détails. Un nouveau cycle... et cette fois encore apparaissait une conception plus claire, plus exacte et plus ample de l'idée première.

Je ne sais pas ce que j'aurais ressenti si j'avais dû parler avec M. Gurdjieff en tête à tête, mais je pense que la présence de A..., ainsi que sa manière calme et sérieuse de prendre part à l'entretien, agissaient sur moi à mon insu.

Toute cette conversation me procurait une jouissance inexprimable, comme je n'en avais encore jamais éprouvé. Les contours de cet édifice majestueux que j'avais jusqu'alors obscurément pressentis se dessinaient devant moi avec netteté, et je commençais même à en discerner certains détails.

Je voudrais, dans la mesure du possible, rapporter l'essentiel de cette conversation. Qui sait si je ne viendrai pas ainsi en aide à quelqu'un dans une situation semblable à la mienne ? Ce sera le but de mon récit.

« Vous êtes un familier de la littérature occulte, commença M. Gurdjieff, et c'est pourquoi je vous renverrai à la formule bien connue de la *Table d'Emeraude* d'Hermès : " Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut. " Nous pouvons très bien prendre cette formule comme point de départ de notre conversation. Mais, je dois vous dire qu'il n'est nullement nécessaire de se fonder sur l'occultisme pour s'approcher de la connaissance de la vérité. La vérité parle pour elle-même sous quelque forme qu'elle se manifeste. Vous ne comprendrez cela entièrement que plus tard ; mais dès aujourd'hui, je veux vous en donner ne serait-ce qu'une parcelle de compréhension. Ainsi, je le répète, si je commence par cette formule occulte, c'est parce que je parle avec vous. Je sais que vous avez tenté de la déchiffrer, et que d'une certaine façon vous la comprenez. Mais la compréhension que vous avez aujourd'hui n'est qu'un faible et lointain reflet de la lumière divine.

« Je ne vais pas vous parler de la formule elle-même, je ne vais ni la détailler ni tenter de la déchiffrer. Ce n'est pas de la lettre qu'il sera question. Nous la prendrons simplement comme point de départ ; et afin que vous puissiez vous faire une idée approximative du thème que j'ai en vue, je puis vous dire que nous parlerons de la grande unité de tout ce qui existe, de l'unité dans la diversité. Je veux attirer votre attention sur deux ou trois des multiples facettes d'un cristal précieux, et vous aider à percevoir les images à peine perceptibles qui s'y reflètent.

« Je sais que vous comprenez l'unité des lois qui gouvernent l'univers, mais je dirai que cette compréhension n'est qu'abstraite et théorique. Il ne suffit pas de concevoir avec l'intellect, il faut sentir avec tout votre être l'exactitude absolue et l'infaillibilité de cette vérité ; alors seulement, vous pourrez dire consciemment et avec une pleine conviction : " Je sais. " »

Tel était à peu près le sens des paroles par lesquelles M. Gurdjieff engagea la conversation.

Ensuite, il dressa un tableau saisissant de la sphère dans laquelle se déroule la vie de toute l'humanité. Les idées qu'il exposait servaient à illustrer la formule d'Hermès. Par analogie, il passa des petits événements de la vie quotidienne d'un homme aux grandes périodes de la vie de l'humanité entière, faisant ainsi ressortir l'action cyclique de cette Loi d'analogie dans la sphère plus restreinte de la vie de l'humanité terrestre. Puis, de la même manière, il passa de l'humanité à ce que j'appellerais la vie de la Terre. Il la décrivit comme un grand organisme pareil à celui de l'homme, en se référant à la physique, à la mécanique, à la biologie, etc. Je voyais sa pensée s'intensifier de plus en plus et converger vers un seul foyer. Tout ce qu'il disait aboutissait inévitablement à la grande loi de la Tri-unité, la loi des trois forces d'action, de réaction et d'équilibre, ou des trois principes actif, passif et neutre. S'appuyant sur cette loi, prenant comme base de départ la Terre, sa pensée, d'un vol audacieux, s'étendit à tout le système solaire. Examinant les relations « Terre-Soleil », il insista sur les aspects de la loi les plus proches de l'homme. Puis, d'une phrase brève, il franchit les limites du système solaire. D'abord surgirent des données astronomiques, qui peu à peu s'effacèrent devant l'immensité de l'espace

et disparurent enfin complètement. Seule restait la grande idée qui émanait de cette même loi. Ses paroles résonnaient, lentes et majestueuses, et en même temps semblaient s'éloigner et perdre leur sens. On percevait derrière elles la vie d'une pensée prodigieuse.

« Nous sommes au bord de l'abîme que ne peut jamais franchir l'intelligence ordinaire de l'homme, dit-il.

« Sentez-vous combien les paroles deviennent superflues et inutiles ? Sentez-vous combien la raison, à elle seule, est impuissante ? Nous touchons là au Principe de tous les Principes. » Puis il se tut, regardant pensivement devant lui.

Saisi par la beauté et la grandeur de cette pensée, j'avais cessé peu à peu d'écouter les paroles. Je dirais que je les sentais — ce n'était pas par la raison que je recevais l'idée, mais bien par l'intuition. L'homme en bas, dans sa petitesse, avait complètement disparu. J'étais rempli à la fois du sentiment d'être en présence de l'Immense, de l'Impénétrable et de la conscience profonde de ma propre nullité.

Semblant deviner ma pensée, M. Gurdjieff me dit : « Nous sommes partis de l'homme : où l'avons-nous laissé ? La loi de l'unité est grande, elle est tout embrassante. Dans l'univers, tout est un. Seule l'échelle diffère. Dans l'infiniment petit, nous retrouverons les mêmes lois que dans l'infiniment grand. Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut.

« Quand le soleil se lève, le sommet des montagnes s'éclaire mais la vallée est encore dans l'ombre. De même la raison qui transcende la condition humaine contemple la lumière divine tandis que ceux qui habitent en bas sont encore plongés dans l'obscurité. Mais je le répète — tout dans l'univers est un. Et puisque la raison participe de cette unité, la

raison humaine constitue un puissant instrument d'investigation.

« Maintenant que nous sommes remontés jusqu'à l'origine de tout, nous redescendrons sur la Terre d'où nous étions partis — et nous trouverons sa place dans la structure de l'univers. Regardez... »

Il traça une figure très simple et, se référant aux lois de la mécanique, développa le schéma de construction de l'univers entier. A travers les chiffres et les nombres alignés dans un ordre strict et harmonieux transparaissait la multiplicité dans l'unité. Peu à peu, ils se chargeaient de sens tandis que des conceptions, jusque-là mortes pour moi, commençaient à prendre vie. Sur le tout régnait une seule et même loi et ma compréhension s'ouvrait avec ravissement au développement harmonieux de l'univers. Le schéma partait d'un Grand Principe et se terminait à la Terre.

Au cours de son exposé, M. Gurdjieff souligna la nécessité de ce qu'il appela un « choc » extérieur intervenant à un endroit déterminé et reliant deux principes opposés en une unité équilibrée. Ce qui, en mécanique, correspond au point d'application des forces dans un système équilibré.

« Nous atteignons là le point d'insertion de notre vie terrestre, dit-il. Et pour le moment nous n'irons pas plus loin. Pour étudier de plus près ce qui vient d'être dit et faire apparaître une fois de plus l'unité des lois, nous prendrons une échelle quelconque, et nous l'appliquerons à la mesure du microcosme. » Et il me proposa de choisir moi-même quelque chose qui soit de structure régulière et que je connaisse bien, par exemple le spectre solaire, la gamme musicale, etc. Ayant réfléchi, je choisis la gamme.

« Vous avez fait là un bon choix, dit M. Gurdjieff. En effet, la gamme musicale, telle qu'elle existe ac-

tuellement, a été construite dans les temps anciens par des hommes qui possédaient la Connaissance, et vous allez voir combien elle peut aider à comprendre les lois fondamentales. »

Il m'expliqua brièvement les lois de construction de la gamme, en insistant sur ce qu'il appelait les « intervalles » qui, dans chaque octave, existent entre les notes *mi* et *fa,* puis entre la note *si* et le *do* de l'octave suivante. Entre ces notes, il manque un demi-ton, aussi bien dans la gamme ascendante que dans la gamme descendante.

« Dans le développement ascendant de l'octave, les notes *do, ré, fa, sol* et *la* peuvent passer à la note suivante, tandis que les notes *mi* et *si* sont privées de cette possibilité. »

Il expliqua comment ces deux intervalles de l'octave, suivant certaines lois découlant de la loi de Tri-unité, sont comblés par des octaves nouvelles, d'une autre nature. Ces nouvelles octaves jouent dans les intervalles un rôle analogue à celui des demi-tons dans le processus évolutif ou involutif de la gamme. L'octave fondamentale est semblable au tronc d'un arbre dont les branches forment les octaves subordonnées. Les sept notes de l'octave et les deux intervalles « porteurs de nouvelles directions » forment au total les neuf anneaux d'une chaîne — trois groupes de trois anneaux chacun.

Puis il revint au schéma de la structure de l'univers, considérant cette fois isolément le rayon qui passe par la Terre.

La puissante octave originelle — dont les notes d'intensité manifestement dégressive comprenaient le Soleil, la Terre et la Lune — s'était nécessairement résolue, suivant la loi de Tri-unité, en trois octaves subordonnées. Le rôle des intervalles de l'octave

et la différence de leur nature m'apparurent alors clairement. Des deux intervalles *mi-fa* et *si-do,* l'un est plus actif — plus près, par sa nature, de la volonté — tandis que l'autre joue le rôle passif. Les « chocs » du schéma originel, que je n'avais jusque-là pas tout à fait compris, intervenaient là encore conformément à la règle, et s'éclairaient d'un jour nouveau.

Cette division du rayon faisait apparaître clairement la place, le rôle et la destinée de l'humanité. Et même les possibilités de l'homme, pris individuellement, devenaient apparentes.

« Il vous semblera peut-être que dans notre recherche de l'unité nous avons, en cours de route plus ou moins dévié vers une étude de la multiplicité, dit M. Gurdjieff. Ce que je vais vous expliquer, vous allez certainement le comprendre. Mais je suis sûr que cette compréhension s'attachera surtout à la structure de ce qui va être exposé. Tâchez de diriger votre intérêt et votre attention, non pas tellement sur sa beauté, son harmonie et son ingéniosité — même cela vous n'êtes pas capable de le saisir entièrement — mais sur l' " esprit ", sur le sens caché des mots, sur leur contenu intérieur. Autrement vous ne verrez que des formes dépourvues de vie. Maintenant, vous allez entrevoir l'une des facettes du cristal et, si votre œil pouvait saisir ce qui se reflète en elle, vous approcheriez de très près la " vérité ". »

M. Gurdjieff se mit alors à expliquer de quelle manière les octaves fondamentales se combinent aux octaves secondaires qui leur sont subordonnées et comment, à leur tour, ces dernières donnent naissance à des octaves d'un autre ordre et ainsi de suite. J'aurais pu comparer ce processus à la croissance, ou plutôt à la formation d'un arbre. D'un tronc vigoureux sortent des branches, qui se couvrent

à leur tour de rameaux de plus en plus petits sur lesquels apparaissent des feuilles.

Déjà se dessinait sur ces feuilles le processus de formation des veines, et je dois avouer que réellement toute mon attention était attirée par l'harmonie et la beauté du système.

Après avoir parlé des octaves croissant comme les branches d'un tronc, M. Gurdjieff ajouta que chaque note de chaque octave se présente, d'un autre point de vue, comme une octave entière. Il en était de même pour tout. Ces octaves « intérieures » pouvaient se comparer aux couches concentriques du tronc de l'arbre, dont les anneaux s'emboîtent les uns dans les autres.

Une fois encore, ses paroles retentirent comme un écho à mes propres sentiments : « La raison de l'homme ordinaire n'est pas suffisante pour lui permettre de s'approprier la Connaissance et d'en faire son bien inaliénable. Pourtant, cette possibilité existe en l'homme. Mais il doit d'abord secouer la poussière de ses pieds. Il lui faut faire d'immenses efforts, accomplir un travail gigantesque avant d'avoir les ailes grâce auxquelles il est possible de s'élever aussi haut. Il est beaucoup plus facile de s'abandonner au courant, et de se laisser porter d'octave en octave. Mais c'est infiniment plus long que de *vouloir* par soi-même et de *faire* par soi-même. Le chemin est difficile et la montée devient de plus en plus ardue, mais les forces aussi s'accroissent. L'homme s'aguerrit et chaque pas lui fait découvrir des horizons plus vastes. Oui, cette possibilité existe. »

Et en fait, je voyais que cette possibilité existait. Je ne savais pas encore en quoi elle consistait, mais je sentais qu'elle était là. J'ai du mal à trouver les mots pour exprimer ce que j'approchais. Une loi commençait à m'apparaître, qui embrassait toute la

réalité ; ce qui semblait être, à première vue, une violation de la loi, dès qu'on l'étudiait de plus près, ne faisait que la confirmer ; on pouvait dire sans exagération que, si « l'exception confirme la règle », en réalité, il n'y a pas d'exception. Pour ceux qui peuvent me comprendre, j'aurais dit, usant de termes pythagoriciens, que je reconnaissais et ressentais comment la Volonté et la Destinée — ces deux sphères d'activité de la Providence — tout en s'opposant coexistent, et comment, sans fusionner ni se séparer, elles restent étroitement imbriquées. Je ne prétends pas que des paroles aussi contradictoires puissent exprimer clairement ce que je comprenais, mais en même temps, je n'en trouve pas de meilleures.

« Vous voyez, continua M. Gurdjieff, que celui qui possède une pleine et entière compréhension de ce " système d'octaves ", comme on pourrait l'appeler, possède la clef de la compréhension de l'Unité, puisqu'il comprend tout ce qui est perceptible, tout ce qui se passe, toutes les choses dans leur essence, car il connaît leur place, leurs causes et leurs effets.

« Et pourtant, vous le voyez, ce n'est là qu'une représentation plus détaillée du schéma originel, une expression plus précise de la loi de l'Unité ; tout ce que nous avons dit et pourrons dire encore ne sera jamais que le développement de l'idée première d'Unité. Et c'est dans la conscience totale, claire et précise de cette loi que réside justement la Grande Connaissance dont je vous ai parlé.

« Les spéculations, les suppositions, les hypothèses n'existent pas pour celui qui possède une telle Connaissance ; en d'autres termes, il connaît tout par la mesure, le nombre et le poids. Tout dans l'univers est matériel, et pour cette raison la *Grande Connaissance* est plus *matérialiste que le matérialisme*.

« Un rapide coup d'œil sur la chimie va rendre cela plus compréhensible. »

Il m'expliqua comment la chimie, qui étudie les « substances » de densités diverses sans tenir compte de la loi d'octave, commet une erreur qui se répercute sur les résultats. Sachant cela, il est possible, en apportant certaines rectifications, de trouver des résultats coïncidant parfaitement avec ceux obtenus par des calculs fondés sur la loi d'octave. Ensuite, il souligna que la conception de corps simples ou éléments, telle qu'elle existe dans la chimie moderne, est inadmissible du point de vue de la chimie des octaves — la « chimie objective ». La matière est partout la même. La différence de qualité de chaque substance dépend seulement de la place qu'elle occupe dans une octave donnée, et de l'ordre auquel appartient cette octave.

De ce point de vue, la notion hypothétique d'atome comme particule indivisible d'un corps simple, ou élément, ne saurait servir de base. L'atome d'une « substance » de densité donnée, en tant qu'individualité réelle, est la plus petite quantité de matière capable de retenir toutes les qualités chimiques, physiques et cosmiques qui la caractérisent comme une certaine note d'une octave déterminée. Ainsi, la chimie moderne ne connaît pas l'atome d'eau, car l'eau n'est pas un corps simple, mais un composé chimique d'hydrogène et d'oxygène. Cependant, du point de vue de la « chimie objective », l' « atome » de l'eau est son plus infime volume, visible même à l'œil nu. « Cela, ajouta M. Gurdjieff, vous ne pouvez aujourd'hui que l'accepter sans autres preuves. Mais ceux qui cherchent la Grande Connaissance, sous la direction de quelqu'un qui l'a déjà atteinte, doivent à leur tour travailler à établir et à vérifier, par leurs investigations personnelles, ce

que sont ces atomes de substances de différentes densités. »

Tout cela m'apparaissait en termes mathématiques. Et je pus me convaincre qu'en vérité tout dans l'univers est matériel et que tout peut se mesurer par le nombre d'après la loi d'octave. De la substance unique procédait une série de notes distinctes de densités diverses, exprimées par des nombres qui se combinaient suivant certaines lois. Ce qui semblait impossible à mesurer était mesuré. Les « qualités cosmiques » de la substance étaient définies. A ma grande surprise, les poids atomiques de certains éléments chimiques étaient pris comme exemples et commentés, pour illustrer les erreurs de la chimie moderne, tandis qu'apparaissait la loi de structure des atomes de substances de densités diverses.

Ainsi nous en étions arrivés, sans même que je m'en sois rendu compte, à ce que l'on pourrait appeler l' « octave terrestre », revenant de cette manière à notre point de départ, sur la Terre.

« Dans tout ce que je viens de vous dire, continua M. Gurdjieff, mon but n'était pas de vous donner de nouvelles connaissances. Je voulais seulement vous démontrer que la connaissance de certaines lois donne à l'homme la possibilité, dans les conditions mêmes où il se trouve, de calculer, de mesurer et de peser tout ce qui existe, depuis l'infiniment grand jusqu'à l'infiniment petit.

« Tout, dans l'univers, je le répète, est matériel. Pesez bien ces paroles, et vous comprendrez, au moins jusqu'à un certain point, pourquoi j'ai employé l'expression " plus matérialiste que le matérialisme "...

« Maintenant nous avons fait connaissance avec les lois qui régissent la vie du Macrocosme et nous sommes revenus sur la Terre. Rappelez-vous encore

une fois : *ce qui est en bas est comme ce qui est en haut.*

« Je pense qu'à présent, et sans autre explication, vous admettrez le fait que la vie de l'homme individuel — le Microcosme — est gouvernée par cette même loi. Pourtant, nous allons poursuivre cet examen en prenant un simple exemple, qui mettra en évidence certains détails. Prenons une question particulière, le schéma du travail de l'organisme humain, et étudions-la. »

M. Gurdjieff dessina le schéma du corps de l'homme, qu'il compara à une usine à trois étages, représentée par la tête, la poitrine et l'abdomen.

L'usine, dans son ensemble, forme un tout ; c'est une octave de premier ordre, semblable à celle qui nous a servi de base pour l'étude du Macrocosme. Chacun de ces étages représente de même une octave entière de deuxième ordre subordonnée à la première. C'est-à-dire que nous possédons trois octaves subordonnées analogues à celles que nous trouvons dans le schéma de la structure de l'univers. Chacun des trois étages reçoit du dehors une nourriture de nature appropriée, l'assimile, la combine aux matériaux déjà élaborés, et c'est ainsi que l'usine travaille à produire certaines substances.

« Je dois faire observer ici, dit M. Gurdjieff, que, bien que l'agencement de cette usine soit bon et parfaitement adapté à la fabrication de ces substances, l'affaire, en raison de l'ignorance de son administration supérieure, est gérée au mépris de toute économie. Quelle serait la situation d'une entreprise aux dépenses énormes et continues, et dont la production servirait presque en totalité à l'élaboration et à la consommation des matériaux destinés à soutenir l'existence même de l'usine ? Quant au reste du stock, il est dépensé en pure perte, on ne sait ni

pourquoi ni comment. Il est nécessaire d'organiser l'affaire selon les données d'une vraie connaissance ; elle rapportera alors un bénéfice net important, dont on pourra disposer à sa convenance.

« Mais, revenons à notre schéma... » Et il m'expliqua que, tandis que la nourriture de l'étage inférieur est constituée par les aliments (ce que l'homme boit et ce qu'il mange), celle de l'étage du milieu est l'air, et celle de l'étage supérieur ce qu'on pourrait appeler du nom général d'*impressions.*

Chacune de ces trois sortes de nourriture, qui représente une substance d'une certaine densité et d'une certaine qualité, appartient à une octave d'un ordre différent.

Ici, je ne pus me retenir de demander : « Et la pensée ?

— La pensée est substantielle, comme l'est toute autre chose, répondit M. Gurdjieff. Il y a des moyens qui permettent non seulement de s'en convaincre mais, comme on le fait pour toutes les substances, de la " peser " et de la " mesurer ". Sa densité peut être définie. Par conséquent, il est possible de comparer entre elles les pensées de différents hommes, ou celles d'un même homme à des moments différents. On peut définir toutes les qualités de la pensée. Je vous l'ai déjà dit, tout dans l'univers est matériel. »

Puis il m'expliqua que ces trois sortes de nourriture, en pénétrant dans l'organisme humain à des endroits différents, y donnent naissance à trois octaves correspondantes, liées entre elles par un système de relations conforme aux lois : chacune de ces nourritures représente ainsi le *do* de l'octave de son ordre. Les lois de développement des octaves sont partout les mêmes.

Par exemple, le *do* de l'octave de la nourriture qui pénètre dans l'abdomen passe au *ré* par le demi-

ton correspondant, puis, par le demi-ton suivant, se transforme en *mi*. *Mi* ne comportant pas de demi-ton ne peut de lui-même, par voie de développement naturel, se transformer en *fa*. L'octave de la nourriture qui pénètre dans la poitrine arrive à son aide. Comme je vous l'ai dit, c'est déjà une octave d'un ordre plus élevé, et son *do*, le deuxième *do*, possédant le demi-ton nécessaire pour passer au *ré*, prend en charge, pour ainsi dire, le *mi* de l'octave précédente et le fait passer au *fa*, c'est-à-dire joue le rôle du demi-ton manquant et sert de « choc » pour le développement de la première octave.

« Nous ne nous attarderons pas, pour l'instant, à étudier l'octave qui commence par le deuxième *do*, ni la nouvelle octave qui vient se joindre à elle en un point donné — cela ne ferait que compliquer les choses. Nous voyons maintenant que le développement de l'octave initiale est assuré grâce aux demi-tons. *Fa* passe à *sol*. La substance qui se constitue ici est réellement le sel[1] de l'organisme humain en tant que tel. C'est, de ce point de vue, la plus importante qu'il puisse élaborer. » Et là encore, M. Gurdjieff se servit des nombres et de leurs combinaisons pour préciser son idée.

Le développement de l'octave fait ensuite passer le *sol* par son demi-ton au *la*, et celui-ci par son demi-ton au *si*. Ici l'octave s'arrête de nouveau. Un second choc est indispensable pour que le *si* passe au *do* d'une nouvelle octave de l'organisme humain.

« Maintenant, si vous reliez tout ce que je viens de dire à notre conversation sur la chimie, vous pourrez en tirer des conclusions d'une certaine valeur. »

1. En russe, les mots « sel » et « sol » sont presque homonymes. *(N.d.T.)*

A ce moment, avant même d'avoir réfléchi à la pensée qui venait de surgir en moi, je lui posai une question sur l'utilité du jeûne.

M. Gurdjieff se tut. A... me lança un regard plein de reproche et je sentis immédiatement combien ma question était déplacée. Mais je n'eus pas le temps de réparer cette bévue, car M. Gurdjieff reprit : « Je vais vous montrer une expérience qui vous le fera comprendre... » ; cependant, après avoir échangé un regard avec A... et lui avoir dit quelques mots, il ajouta : « Non, mieux vaut plus tard. » Et après un instant de silence il conclut : « Je vois que votre attention s'est déjà fatiguée, mais je suis arrivé presque à la fin de ce que je voulais vous dire aujourd'hui. J'avais l'intention d'aborder d'une manière tout à fait générale la question du développement de l'homme, mais pour le moment cela n'a pas une telle importance. Nous remettrons donc cette conversation à une occasion plus favorable.

— Puis-je en déduire que vous me permettrez parfois de vous voir pour vous parler de certaines questions qui m'intéressent ? demandai-je.

— En ce qui me concerne, puisque nous avons déjà commencé à parler ensemble, je ne vois pas d'inconvénient à continuer, me dit M. Gurdjieff. Mais cela dépendra beaucoup de vous. Ce que j'entends par là, A... vous l'expliquera en détail. » Puis, ayant remarqué que je me tournais vers ce dernier, il ajouta : « Mais pas maintenant, une autre fois. Pour le moment, je veux vous dire encore ceci : puisque tout dans le monde est un, tout est égal devant les lois, par conséquent la connaissance peut être acquise par une étude complète et appropriée, quel que soit le point de départ — si l'on sait comment " apprendre ". Ce qui est le plus proche de nous, c'est l'homme, et de tous les hommes, le plus proche

de vous, c'est vous-même. Commencez par l'étude de vous-même ; rappelez-vous la sentence : " Connais-toi toi-même. " Peut-être deviendra-t-elle maintenant plus compréhensible. Au commencement, A... vous aidera, dans la mesure de vos forces et des siennes. Je vous conseille de bien vous rappeler le schéma de l'organisme humain que je vous ai exposé, car nous y reviendrons par la suite, en l'approfondissant et en l'élargissant chaque fois. Et maintenant nous allons vous laisser seul pour un moment, car nous avons, A... et moi, une petite affaire à régler. Je vous recommande de ne pas vous casser la tête sur ce que nous venons de dire ; donnez-lui plutôt un peu de repos. Même s'il vous arrivait d'oublier quelque chose, A... vous le rappellerait plus tard. Evidemment, il vaudrait mieux que vous n'en ayez pas besoin. Habituez-vous à ne rien oublier... En attendant, prenez donc une tasse de café, cela vous fera du bien. »

Quand ils furent partis, je suivis son conseil, me versai une tasse de café, et me rassis. Je comprenais qu'à la suite de ma question sur le jeûne il avait conclu que mon attention était fatiguée. Et je me rendais compte qu'en effet ma pensée, vers la fin de la conversation, avait faibli et s'était rétrécie. Aussi, malgré mon vif désir de revoir les schémas et les nombres, je décidai de « donner un repos à ma tête », suivant l'expression de M. Gurdjieff, et je restai les yeux fermés, tâchant de ne penser à rien. Mais les pensées surgissaient malgré moi et je devais constamment les chasser.

Au bout d'une vingtaine de minutes, A... entra silencieusement dans la chambre et me demanda : « Eh bien, comment vas-tu ? » Je n'eus pas le temps de lui répondre, car j'entendis, toute proche, la voix de M. Gurdjieff qui disait à quelqu'un : « Faites

comme je vous l'ai dit et vous verrez où est l'erreur. » Puis la portière s'écarta et il entra.

Il reprit sa place sur le divan et me dit : « J'espère que vous vous êtes un peu reposé. A présent, parlons librement et sans plan défini, sur le premier thème qui se présentera. »

Je lui dis que j'aurais voulu lui poser deux ou trois questions sans rapport direct avec le sujet de notre conversation, mais qui m'aideraient à mieux comprendre ce qu'il avait dit.

« Vous avez, vous et A..., emprunté tant d'exemples aux données de la science moderne que je n'ai pu m'empêcher de me poser la question suivante : la connaissance dont vous parlez est-elle à la portée d'un homme sans instruction, d'un ignorant ?

— Ces notions, je les ai utilisées seulement parce que je m'adressais à vous. Vous les avez saisies parce que vous avez certaines connaissances dans ce domaine. Elles vous ont fait comprendre quelque chose. Ce n'étaient que des exemples ; il s'agissait de la forme de la conversation, et non pas de son essence. Et les formes peuvent être très différentes. Je ne vous dirai rien cette fois-ci sur le rôle et la signification de la science moderne ; nous ferons de cette question le thème d'une conversation spéciale. Je vous dirai seulement ceci : le savant le plus instruit peut très bien se montrer un parfait ignorant à côté d'un simple berger illettré mais qui possède la connaissance ; cela sonne comme un paradoxe, mais en réalité, la compréhension de l'essence, qui demandera au premier de longues années d'investigations obstinées, l'autre l'obtiendra d'une manière infiniment plus complète au cours d'une seule journée de méditation. Tout dépend de la manière de penser, de la " densité de la pensée ". Ce terme ne vous dit rien encore,

mais plus tard il s'éclairera de lui-même. Que voulez-vous savoir encore ?

— Pourquoi cette connaissance est-elle dissimulée avec tant de soins ? demandai-je.

— Qu'est-ce qui vous fait poser cette question ?

— Certaines constatations que j'ai faites en étudiant la littérature occulte, répondis-je.

— Autant que je puis en juger, reprit-il, vous faites allusion à ce qu'on appelle " initiation ". Est-ce vrai ou non ? »

Je répondis affirmativement et il continua : « En réalité, il y a, dans la littérature occulte, beaucoup de choses superflues et inexactes à ce sujet. Mieux vaut les oublier. Toutes vos recherches dans ce domaine ont été une bonne gymnastique pour votre esprit ; c'est en cela qu'elles ont eu de la valeur — et en cela seul. Elles ne vous ont pas donné la connaissance, vous l'avez reconnu vous-même.

« Jugez tout du point de vue de votre propre bon sens, acquérez votre propre compréhension, et n'acceptez jamais rien d'emblée. Et lorsque vous, vous-même, en serez venu, par un raisonnement sain et logique, à une conviction inébranlable, à la pleine compréhension d'une chose, alors vous aurez atteint un certain degré d'initiation. Approfondissez cette idée... Aujourd'hui, par exemple, nous avons parlé ensemble. Rappelez-vous cette conversation, pensez-y, et vous conviendrez avec moi qu'en somme je ne vous ai rien dit de nouveau. Tout cela vous le saviez déjà. La seule chose que j'ai faite, c'est de mettre en ordre vos connaissances, de les systématiser ; mais vous les possédiez avant de me rencontrer. Vous le deviez aux efforts que vous aviez faits dans ce domaine. Avec vous, il m'a été relativement facile de parler, grâce à lui *(il indiqua A...)* parce qu'il a appris à me comprendre, et parce qu'il vous connaît.

Par lui, bien avant votre venue ici, je savais à quoi m'en tenir sur vous, sur vos connaissances, et sur la manière dont vous les aviez reçues. Et malgré toutes ces conditions favorables, je puis vous certifier que vous n'avez pas assimilé la centième partie de ce que je vous ai dit. Mais je vous ai donné une clef ; je vous ai fait découvrir la possibilité d'un point de vue nouveau, qui vous permettra d'éclairer et de regrouper vos connaissances antérieures. Et par ce travail, votre propre travail, vous pourrez atteindre à une compréhension beaucoup plus profonde de ce que j'ai dit. Vous vous " initierez " vous-même.

« L'année prochaine, nous redirons peut-être les mêmes choses ; mais d'ici là vous n'aurez pas attendu que des alouettes rôties vous tombent d'elles-mêmes dans la bouche ; vous aurez travaillé, et votre compréhension aura changé ; vous serez déjà un peu plus " initié ". Il est impossible de rien donner à l'homme qui puisse, sans aucun travail de sa part, devenir sa propriété inaliénable ; une " initiation " de cette sorte n'existe pas — malheureusement, c'est ainsi qu'on se l'imagine, bien trop souvent. Seule existe l' " auto-initiation ". Il est possible d'indiquer et de diriger, mais non pas d' " initier ". Ce que vous avez pu rencontrer dans la littérature occulte à ce sujet est l'œuvre de gens qui ont perdu la clef de ce qu'ils transmettaient d'après ce qu'ils avaient lu et entendu sans avoir rien vérifié.

« Toute médaille a son revers. L'étude de l'occultisme apporte beaucoup, comme entraînement de la pensée, mais bien trop de gens, hélas ! empoisonnés par le venin du mystère et aspirant à des résultats pratiques, sans posséder la connaissance complète de ce qu'il faut faire et de la manière dont il faut le faire, se font un tort irréparable. L'harmonie est compromise. Il vaut cent fois mieux ne rien faire que de

faire sans savoir. Vous avez dit que la Connaissance est cachée ; ce n'est pas exact. Elle n'est pas cachée, mais les gens ne sont pas capables de la recevoir. Si vous commenciez à parler de hautes mathématiques avec quelqu'un qui ne sait rien des mathématiques, à quoi cela mènerait-il ? Il ne vous comprendrait pas, tout simplement. Mais ici la question est encore plus complexe : j'aurais été très content, pour ma part, de pouvoir parler avec quelqu'un des sujets qui m'intéressent, sans avoir à faire un effort pour m'adapter à sa compréhension. Mais si je parlais de cette manière, par exemple avec vous, vous me prendriez, dans le meilleur des cas, pour un fou...

« Les hommes disposent de trop peu de mots pour exprimer certaines idées. Pourtant, là où ce ne sont pas les mots qui importent, mais la source dont ils découlent et le sens qu'ils contiennent, on devrait pouvoir parler simplement. En l'absence de compréhension, c'est impossible. Vous avez eu vous-même l'occasion de vous en convaincre aujourd'hui. Je n'aurais pas pu parler avec quelqu'un d'autre de la manière dont j'ai parlé avec vous, car il ne m'aurait pas compris. Vous, jusqu'à un certain point, vous vous êtes déjà " initié ". Avant de parler à quelqu'un, il faut savoir et voir jusqu'où cette personne peut comprendre. La compréhension ne vient qu'avec le travail.

« Ainsi, ce que vous appelez " dissimuler " n'est en réalité que l' " impossibilité de donner ". Autrement, tout serait différent. Et si, en dépit de cette impossibilité, ceux qui savent parlaient, ce serait une simple perte de temps et d'énergie. Ils ne parlent que quand ils savent que celui qui les écoute les comprend.

— Mais, par exemple, si je voulais raconter à

quelqu'un ce que j'ai appris aujourd'hui de vous, y verriez-vous un inconvénient ?

— Voyez-vous, me répondit-il, dès le commencement de notre entretien, j'avais prévu la possibilité de le poursuivre, et je vous ai dit certaines choses dont autrement je ne vous aurais pas parlé. Je vous les ai dites à l'avance, sachant que vous n'étiez pas encore prêt à les assimiler, mais je voulais donner une orientation définie à vos réflexions sur ces problèmes. Vous-même, en y pensant, vous vous convaincrez qu'il en est vraiment ainsi, et vous comprendrez ce dont je viens de parler. Si vous gardez pour vous tout ce que je vous ai dit, ce sera pour le plus grand avantage de votre interlocuteur. Cela dit, parlez tant que vous voudrez. Et vous découvrirez à quel point tout ce qui est compréhensible et clair pour vous est incompréhensible pour ceux qui vous écoutent. A cet égard, les entretiens de ce genre vous seront très utiles.

— Que penseriez-vous de l'idée d'entrer en relation avec un cercle plus large de personnes en leur donnant certaines informations susceptibles de les aider dans leur recherche ? demandai-je.

— Je dispose de trop peu de temps pour pouvoir le sacrifier aux autres, sans même être certain que cela leur soit utile. J'apprécie mon temps au plus haut point parce que j'en ai besoin pour mes travaux ; c'est pourquoi je ne peux pas et ne veux pas le dépenser en pure perte. D'ailleurs je vous l'ai déjà dit.

— Non, je ne songeais pas à de nouvelles relations, mais je me demandais si l'on ne pourrait pas communiquer certaines informations par la voie de la presse. Je pense que cela prendrait moins de temps que les entretiens personnels.

— Autrement dit, vous voulez savoir si ces idées

pourraient être exposées peu à peu dans une série d'articles ?

— Oui, je ne pense pas que l'on puisse tout exposer ; mais il me semble qu'il serait possible de donner une certaine direction, qui permettrait une meilleure approche.

— Vous soulevez là une question du plus grand intérêt. J'en ai souvent parlé avec ceux qui m'entourent. Il est inutile de vous donner le détail de nos discussions à ce sujet. Je dirai seulement que nous avons opté cet été même pour l'affirmative. Je n'avais pas refusé de prendre part à cette tentative. Mais la guerre est venue nous en empêcher. »

Pendant la brève conversation qui suivit, il me vint soudain à l'esprit — puisque M. Gurdjieff ne refusait pas de faire connaître assez largement au public certaines de ses méthodes et de ses idées — que le ballet *La Lutte des Mages* avait peut-être un sens caché, que peut-être il n'était pas seulement une œuvre d'imagination, mais un *mystère*.

Je l'interrogeai dans ce sens, après lui avoir dit que A... m'avait résumé le scénario.

« Mon ballet n'est pas un " mystère ", répondit-il. Mon but était de donner un spectacle à la fois beau et intéressant. Certes, les formes apparentes recouvrent un sens caché, mais je n'avais pas en vue de le faire ressortir. Dans ce ballet, certaines danses occupent une place particulièrement importante. Je vais vous expliquer brièvement pourquoi. Imaginez que, pour étudier les mouvements des corps célestes, des planètes du système solaire, par exemple, un mécanisme spécial soit construit, destiné à donner une représentation des lois de ces mouvements, et à nous les rappeler. Dans ce mécanisme, chaque planète, figurée par une sphère d'une dimension appropriée,

est placée à une distance déterminée d'une sphère centrale représentant le Soleil. Le mécanisme mis en mouvement, toutes les sphères commencent à tourner sur elles-mêmes, en se déplaçant le long des trajectoires qui leur ont été assignées, reproduisant sous une forme visible les lois qui régissent les mouvements des planètes. Ce mécanisme vous rappelle tout ce que vous savez sur le système solaire. Il y a quelque chose d'analogue dans le rythme de certaines danses. Par les mouvements strictement définis des danseurs et par leurs combinaisons, certaines lois sont rendues manifestes et intelligibles pour ceux qui les connaissent. Ce sont les danses dites " sacrées ". Au cours de mes voyages à travers l'Orient, je fus maintes fois le témoin de telles danses, exécutées dans des temples anciens pendant les offices divins. Ces cérémonies sont inaccessibles aux Européens, et leur sont inconnues. Certaines de ces danses sont reproduites dans mon ballet.

« De plus, je puis vous dire que *La Lutte des Mages* repose sur trois idées ; mais comme je ne m'attends pas à ce que le public les comprenne si je donne le ballet sans autre explication, je le présente simplement en tant que spectacle. »

Ayant encore dit quelques mots sur le ballet et les danses, il poursuivit : « Telles furent l'origine et la signification de ces danses dans un passé lointain. Je vous demanderai maintenant : y a-t-il encore aujourd'hui, dans cette branche de l'art, quoi que ce soit qui rappelle, même de loin, le sens qu'elle comportait jadis, ainsi que son but ? Y trouvons-nous rien d'autre que futilité pure et simple ? » Et après un bref silence, comme s'il attendait ma réponse, il me dit, avec un regard triste et pensif : « L'art contemporain dans son ensemble n'a plus rien de commun avec l'art antique sacré... Peut-être

y avez-vous déjà pensé ? Quelle est votre opinion à ce sujet ? »

Je lui expliquai que, parmi les questions qui m'intéressaient, celle de l'art occupait une grande place. Pour être précis, cet intérêt portait, non pas tant sur les œuvres elles-mêmes, c'est-à-dire sur les produits de l'art, que sur son rôle et sa signification dans la vie de l'humanité. J'avais souvent parlé de cela avec des personnes qui me semblaient plus compétentes que moi en la matière : des musiciens, des sculpteurs, des peintres, des écrivains, ou avec d'autres qui s'intéressaient simplement à l'étude de l'art. J'avais ainsi pu recueillir une quantité d'opinions souvent contradictoires. Certains, peu nombreux il est vrai, considéraient l'art comme un amusement d'oisifs ; mais la plupart étaient d'avis que l'art est sacré, et que ses œuvres portent sur elles le sceau de l'inspiration divine. En fin de compte, je n'avais pas pu me former une opinion définitive ; aussi la question restait-elle ouverte pour moi. J'exposai tout cela aussi clairement que possible à M. Gurdjieff.

Il m'écouta très attentivement et dit : « Vous avez raison. Il existe une quantité d'opinions contradictoires à ce sujet. Et cela seul ne prouve-t-il pas que la vérité n'est pas connue ? Là où est la vérité, il ne peut y avoir des opinions différentes. Dans l'Antiquité, ce que l'on nomme aujourd'hui l'art était au service de la connaissance objective. Et comme nous venons de le dire au sujet des danses, les œuvres d'art étaient avant tout destinées à rappeler et à exposer les lois éternelles de la structure de l'univers. Ceux qui s'étaient consacrés à la recherche et qui étaient parvenus à la connaissance des lois fondamentales les exprimaient dans des œuvres d'art, comme on le fait aujourd'hui dans des livres. » Ici, M. Gurdjieff me cita quelques noms qui pour la plu-

part m'étaient inconnus et que j'ai oubliés. Puis il reprit : « Cet art ne recherchait ni la " beauté " ni la ressemblance avec quelque chose ou avec quelqu'un. Ainsi une statue créée par un de ces maîtres d'autrefois n'est pas la copie du corps d'un homme particulier ni l'expression d'une sensation subjective ; elle est par elle-même soit une expression des lois de la connaissance, telles qu'elles se révèlent dans les formes du corps humain, soit un moyen de transmission objective d'un état d'âme. La forme, l'action, l'expression tout entière est conforme aux lois. »

Il se tut un moment, comme s'il repensait à quelque chose, puis il reprit : « Puisqu'il est question de l'art, je vais vous rapporter une conversation à laquelle j'ai assisté il n'y a pas longtemps et qui peut éclairer certains aspects de notre entretien. Parmi les gens que je connais à Moscou se trouve un de mes camarades d'enfance, un sculpteur très connu. J'avais souvent remarqué dans sa bibliothèque une quantité de livres sur la philosophie hindoue et sur l'occultisme, et je m'étais rendu compte, au cours de nos conversations, qu'il portait un intérêt sérieux à ces questions. Voyant son impuissance à orienter par lui-même ses recherches, et ne voulant pas lui laisser deviner mes connaissances en la matière, je confiai à un certain P..., avec qui j'avais eu de fréquents entretiens sur ces sujets, le soin de prendre contact avec lui. Un jour, P... me dit que l'intérêt du sculpteur était purement théorique et qu'il n'était pas touché dans son essence par ces questions ; aussi n'attendait-il pas grand-chose de leurs rencontres. Je lui suggérai de faire porter l'entretien sur un sujet qui soit plus familier à son interlocuteur. Au cours d'une conversation apparemment fortuite, à laquelle j'assistais moi aussi, P... fit donc dévier la discussion sur le problème de l'art et de la création.

« Le sculpteur se mit alors à expliquer qu'il *sentait* la justesse des formes sculpturales, et dit à P... : " Savez-vous pourquoi la statue de Gogol, sur la place Arbat, a un nez démesurément long ? " Et il raconta qu'en examinant le profil de la statue il avait senti que le " cours harmonieux des lignes de ce profil ", suivant son expression, était rompu à la pointe du nez.

« Résolu à vérifier l'exactitude de son sentiment, il avait décidé de retrouver le masque mortuaire de Gogol, et, après maintes recherches, l'avait découvert chez un particulier. Il l'examina, en accordant au nez une attention toute spéciale. Cet examen révéla que, de toute évidence, quand le moulage avait été pris, une petite bulle d'air s'était formée à l'endroit précis où le " cours harmonieux du profil " était rompu. La personne qui avait confectionné le masque avait dû combler la cavité d'une main malhabile, changeant ainsi la forme du nez de l'écrivain. Et l'auteur du monument, ne doutant pas de l'exactitude du masque, avait gratifié Gogol d'un nez qui n'était pas le sien.

« Que peut-on dire de cette affaire ? N'est-il pas évident que tout cela n'a pu se produire qu'en l'absence d'une vraie connaissance ?

« L'un se sert du masque sans douter de son exactitude, l'autre, ayant " senti " l'erreur d'exécution, cherche une confirmation à ses soupçons. L'un ne vaut pas mieux que l'autre. Alors qu'en possédant la connaissance des lois des proportions du corps humain on aurait pu non seulement reconstruire d'après le masque le bout du nez, mais à partir du nez seul reconstituer le corps entier, exactement tel qu'il avait été. Examinons cela en détail afin que vous compreniez exactement ce que je veux dire.

« Aujourd'hui, j'ai exposé sommairement la loi d'octave. Vous avez pu voir que la connaissance de cette loi permet de connaître la place de toute chose, et qu'à l'inverse la place étant connue, on sait ce qui doit exister là et quelle est sa qualité. Tout peut être calculé, il suffit de savoir comment calculer le passage d'une octave à l'autre. Le corps humain, comme tout ce qui représente un tout, porte en lui-même des proportions préétablies. Conformément au nombre des notes et intervalles de l'octave, le corps de l'homme possède neuf dimensions premières, qui s'expriment par des nombres. Ces nombres varient sensiblement chez chaque homme — mais dans des limites bien définies. Ces neuf dimensions premières forment une octave entière du premier ordre, passent dans les octaves subordonnées qui, par une vaste extension de ce système de subordinations successives, déterminent toutes les dimensions de chaque partie du corps humain. Chaque note de chacune des octaves est elle-même une octave complète. Il est donc nécessaire de connaître les règles des combinaisons et corrélations, ainsi que celles du passage d'une échelle à une autre.

« Tout se tient en un système continu de relations mutuelles soumis à des lois immuables. C'est comme si autour de chaque point s'en trouvaient groupés neuf autres qui lui sont subordonnés, et ainsi de suite jusqu'aux atomes de l'atome.

« Celui qui connaît les lois de la descente des octaves connaît en même temps les lois de leur ascension et peut par conséquent passer non seulement des octaves principales aux octaves subordonnées, mais vice versa. C'est pourquoi, à partir du visage, on peut déterminer le nez, et à l'inverse, en partant du nez, on peut rétablir tout le visage et même le corps entier de l'homme, et cela en toute rigueur, infailliblement. Il ne s'agit pas de chercher

la beauté ni la ressemblance. Une création ne peut pas être autre que ce qu'elle est.

« C'est plus exact encore que les mathématiques, car ici il n'est pas question de probabilités. Cela exige une étude beaucoup plus vaste et approfondie que celle des mathématiques. *C'est la compréhension qui est nécessaire,* car autrement on peut discuter des dizaines d'années sur les questions les plus simples et n'arriver à rien. Une simple question peut révéler qu'un homme n'a pas l'attitude de pensée requise. Et même s'il a le désir d'élucider la question, le manque de préparation et l'incompréhension de celui qui écoute réduisent à néant les paroles qu'il entend. Une compréhension littérale est commune à beaucoup trop de gens.

« Toute cette histoire du nez de Gogol m'a confirmé une fois de plus ce que je savais depuis longtemps et dont j'avais reçu déjà des milliers de preuves. Récemment à Saint-Pétersbourg, j'ai eu un entretien avec un compositeur célèbre, et j'ai pu constater la pauvreté de ses connaissances dans le domaine de la vraie musique, la profondeur de son ignorance. Souvenez-vous d'Orphée qui se servait de la musique pour enseigner la Connaissance et vous comprendrez ce que j'entends par *vraie musique* ou *musique sacrée.* »

M. Gurdjieff continua : « Pour une telle musique, des conditions spéciales seraient nécessaires — alors *La Lutte des Mages* ne serait pas un simple spectacle. Pour le moment, je ne donnerai que quelques fragments de ce que j'ai entendu dans certains temples. D'ailleurs cette musique elle-même n'apporterait rien à l'auditeur, car les clefs en sont perdues, si tant est qu'elles aient jamais existé en Occident. La clef de tous les arts anciens est perdue, perdue depuis de nombreux siècles déjà. C'est pourquoi il n'existe plus

d'art sacré, d'art qui incarne les lois de la Grande Connaissance et exerce une influence sur l'instinct des masses.

« Aujourd'hui, il n'y a plus de créateurs. Les " prêtres actuels de l'art " ne créent pas — ils imitent. Ils courent après la beauté ou la ressemblance, à moins que ce ne soit après ce que l'on nomme l' " originalité ", sans même posséder les connaissances nécessaires. Ne connaissant rien et ne sachant rien faire, ils marchent à tâtons dans le noir et pourtant la foule les vénère et les place sur un piédestal. L'art sacré a disparu, mais l'auréole qui entourait ses serviteurs subsiste encore. Toutes les banalités sur l'étincelle divine, le talent, le génie, la création, l'art sacré, n'ont pas de fondement. Ce sont des anachronismes. Que sont donc ces " talents " ? Nous en parlerons une autre fois.

« De deux choses l'une : ou bien il faut nommer " art " le métier de cordonnier, ou bien il faut appeler artisanat tout l'art contemporain. En quoi le bottier, qui fabrique d'élégantes chaussures sur mesure, serait-il inférieur à l'artiste qui ne vise plus dans son travail qu'à la ressemblance ou à l'originalité ? Pour qui possède la connaissance, faire des chaussures peut être un art sacré, mais sans la connaissance, tous les prêtres de l'art moderne ne valent pas un savetier... »

Ayant prononcé avec force ces dernières paroles, il se tut. A... se taisait aussi.

Cet entretien m'avait profondément impressionné. Je comprenais combien A... avait eu raison de me prévenir que pour être capable d'écouter M. Gurdjieff il ne suffisait pas d'en avoir simplement le désir.

Ma pensée travaillait avec précision et clarté. Des milliers de questions me venaient à l'esprit, mais pas

une seule ne correspondait au niveau de ce que je venais d'entendre. Et je demeurai silencieux.

Je regardais M. Gurdjieff. Il releva lentement la tête et dit : « Je dois m'en aller. C'est assez pour aujourd'hui. Dans une demi-heure, vous aurez des chevaux pour vous ramener à la gare... Quant à nos prochaines rencontres, A... vous avertira. » Et, se tournant vers celui-ci, il ajouta : « Faites le maître de maison, offrez le petit déjeuner à notre invité. Après l'avoir reconduit à la gare, vous reviendrez... Eh bien, au revoir ! »

A... traversa la chambre et tira un cordon que cachait l'ottomane. Le tapis persan pendu sur le mur s'écarta et fit apparaître une large fenêtre. La lumière d'un clair matin d'hiver envahit la pièce.

C'était tout à fait inattendu pour moi : jusqu'à ce moment je n'avais pas une seule fois pensé à l'heure. « Quelle heure est-il donc ? » m'écriai-je. « Bientôt neuf heures », répondit A... en éteignant les lampes. Et il ajouta en souriant : « Comme tu vois, ici le temps n'existe pas. »

2

« Dieu ou microbe : le système est le même. La seule différence est dans le nombre de centres. »

(Le Prieuré, 3 avril 1923.)

« Notre développement est pareil à celui d'un papillon. Nous devons " mourir " et " renaître ", comme l'œuf meurt et devient chenille, la chenille meurt et devient chrysalide, la chrysalide meurt pour que le papillon naisse à son tour.

« C'est un long processus et le papillon ne vit qu'un jour ou deux. Mais le dessein cosmique s'accomplit. Il en est de même pour l'homme. Il nous faut détruire nos tampons. Les enfants n'en ont pas ; c'est pourquoi nous devons devenir comme des petits enfants. »

(Le Prieuré, 2 juin 1922.)

« A quelqu'un qui demandait pourquoi nous sommes nés et pourquoi nous mourons, Gurdjieff répondit : " Vous voulez le savoir ? Pour le savoir vraiment, vous devez souffrir. Pouvez-vous souffrir ? Vous ne pouvez pas souffrir. Vous ne pouvez même pas souffrir pour un franc, et pour savoir un peu, il vous faudrait souffrir pour un million de francs. " »

(Le Prieuré, 12 août 1924.)

« Quand nous apprenons, nous n'écoutons que nos propres pensées. C'est pourquoi nous ne pouvons entendre de nouvelles pensées, à moins d'utiliser de nouvelles méthodes d'écoute et d'étude. »

(Londres, 13 février 1922.)

« Qui suis-je? »

Essentuki, aux environs de 1918

En abordant divers sujets, j'ai remarqué combien il est difficile de communiquer sa compréhension, même à propos du sujet le plus ordinaire, et à une personne que l'on connaît bien. Notre langue est trop pauvre pour une description exacte et complète. Et j'ai découvert que cette absence de compréhension entre un homme et un autre est un phénomène mathématiquement ordonné, aussi précis que la table de multiplication. La compréhension dépend, d'une manière générale, de ce qu'on appelle la « psyché » des interlocuteurs, et plus particulièrement de l'état de cette « psyché » au moment donné.

L'exactitude de cette loi peut être vérifiée à chaque pas. Pour être compris d'un autre homme, il ne suffit pas que celui qui parle sache comment parler, il faut aussi que celui qui écoute sache comment écouter. C'est pourquoi je puis dire que, si je me mettais à parler d'une manière que j'estime être exacte, tous ceux qui sont ici, à très peu d'exceptions près, penseraient que je suis fou. Mais puisqu'en ce moment je dois parler à mon auditoire tel qu'il est, et puisque cet auditoire doit m'écouter, il nous faut d'abord poser les bases d'une compréhension commune.

Au cours de notre entretien, nous devrons fixer certains repères pour que la conversation soit efficace. Tout ce que je voudrais vous proposer maintenant est d'essayer de regarder les choses, les phénomènes qui vous entourent et spécialement vous-mêmes d'un point de vue différent de celui qui vous est habituel ou naturel. De regarder seulement, car faire davantage n'est possible qu'avec la volonté et la coopération de l'auditeur, lorsqu'il cesse d'écouter passivement et commence à *faire*, c'est-à-dire lorsqu'il entre dans un état actif.

Très souvent, dans la conversation, on retrouve, exprimée plus ou moins ouvertement, l'idée que l'homme tel que nous le rencontrons dans la vie ordinaire serait en quelque sorte le centre de l'univers, la « couronne de la création », ou, à tout le moins, une vaste et importante entité ; que ses possibilités sont presque illimitées, ses pouvoirs presque infinis. Mais ce point de vue comporte lui-même un certain nombre de réserves : on dit que, pour cela, il faut des conditions exceptionnelles, des circonstances spéciales, l'inspiration, la révélation et ainsi de suite.

Cependant, si nous étudions cette conception de l'homme, nous voyons immédiatement qu'elle est faite d'un ensemble de traits qui n'appartiennent pas à un homme unique, mais à un certain nombre d'individus réels ou imaginaires. Jamais nous ne rencontrons un tel homme dans la vie réelle, ni dans le présent ni comme personnage historique dans le passé. Car tout homme a ses propres faiblesses, et si vous y regardez de près, le mirage de grandeur et de puissance se désintègre.

Le plus intéressant, d'ailleurs, n'est pas que les gens revêtent les autres de ce mirage, mais que, en raison d'un trait particulier de leur psychisme, ils le reportent sur eux-mêmes, sinon en totalité, du moins

en partie, comme un reflet. Si bien que, tout en étant des nullités ou presque, ils s'imaginent correspondre à ce type collectif ou ne pas s'en écarter de beaucoup.

Mais si un homme sait comment être sincère envers lui-même — non pas sincère comme le mot est compris d'habitude, mais impitoyablement sincère — alors, à la question : « Qu'êtes-vous ? », il ne comptera pas sur une réponse rassurante. Aussi, sans attendre que vous ayez approché par vous-mêmes l'expérience dont je parle, et pour que vous compreniez mieux ce que je veux dire, je suggère que chacun de vous se pose la question : « Que suis-je ? » Je suis sûr que quatre-vingt-quinze pour cent d'entre vous seront décontenancés, et répondront par une autre question : « Que voulez-vous dire ? »

Cela prouve qu'un homme a vécu toute sa vie sans se poser cette question, et considère comme allant de soi qu'il est « quelque chose », et même quelque chose de très précieux, quelque chose qu'il n'a jamais mis en doute. En même temps il est incapable d'expliquer à un autre ce qu'est ce quelque chose, incapable même d'en donner la moindre idée, puisqu'il ne le sait pas lui-même. Et s'il ne le sait pas, n'est-ce pas tout simplement que ce « quelque chose » n'existe pas, mais qu'il est seulement censé exister ? N'est-il pas étrange que les gens accordent si peu d'attention à eux-mêmes, à la connaissance d'eux-mêmes ? N'est-il pas étrange qu'ils ferment les yeux avec tant de sotte complaisance sur ce qu'ils sont réellement, et qu'ils passent leur vie dans l'agréable conviction qu'ils représentent quelque chose de précieux ? Ils oublient de voir le vide insupportable derrière la superbe façade créée par leur autoduperie et ne se rendent pas compte que cette façade n'a qu'une valeur purement conventionnelle.

A vrai dire, il n'en est pas toujours ainsi. Tout le monde ne se regarde pas aussi superficiellement. Il y a des hommes qui cherchent, qui ont soif de la vérité du cœur et s'efforcent de la trouver, qui tentent de résoudre les problèmes posés par la vie, de parvenir jusqu'à l'essence des choses et des phénomènes et de pénétrer en eux-mêmes. Si un homme raisonne et pense sainement, quel que soit le chemin qu'il suive pour résoudre ces problèmes, il doit inévitablement en revenir à lui et commencer par résoudre le problème de ce qu'il est lui-même, de sa place dans le monde environnant. Car sans cette connaissance, il n'y aura pas de centre de gravité dans sa recherche. Les paroles de Socrate : « Connais-toi toi-même » restent la devise de tous ceux qui cherchent la vraie connaissance et l'être.

Je viens d'utiliser un nouveau mot : l' « être ». Pour nous assurer que nous comprenons tous la même chose par ce mot, je dois donner quelques explications.

Nous venons de nous demander si ce qu'un homme pense de lui-même correspond à ce qu'il est en réalité, et vous vous êtes interrogés sur ce que vous êtes. Voici un médecin, un ingénieur, un peintre. Sont-ils réellement ce que nous pensons qu'ils sont ? Pouvons-nous considérer la personnalité de chacun d'eux comme se confondant avec sa profession, avec l'expérience que cette profession, ou sa préparation, lui a donnée ?

Tout homme vient au monde semblable à une feuille de papier vierge ; mais les gens et les circonstances qui l'entourent rivalisent à qui mieux mieux pour salir cette feuille et la couvrir d'inscriptions de toutes sortes. L'éducation, les leçons de morale, le savoir que nous appelons connaissance, interviennent — tous les sentiments de devoir, d'honneur, de conscience, etc. Et tous proclament le caractère immuable et infaillible des méthodes dont ils se servent pour greffer ces branches à l'arbre de la « personnalité » de l'homme. Peu à peu la feuille est salie, et plus elle est salie avec de prétendues « connaissances », plus l'homme est considéré comme intelligent. Plus il y a d'inscriptions à l'endroit appelé « devoir », plus le possesseur est considéré comme honnête ; et il en va de même pour tout. Et la feuille ainsi salie, voyant qu'on prend sa souillure pour un mérite, la considère comme précieuse. Voilà un exemple de ce que nous désignons du nom d' « homme », en y ajoutant même souvent des mots tels que « talent » et « génie ». Pourtant notre « génie » verra son humeur gâchée pour toute la journée, s'il ne trouve pas ses pantoufles à côté de son lit en se réveillant le matin.

L'homme n'est pas libre, ni dans ses manifestations ni dans sa vie. Il ne peut pas être ce qu'il voudrait être, ni même ce qu'il croit être. Il ne ressemble pas à l'image qu'il se fait de lui-même, et les mots « homme, couronne de la création » ne s'appliquent pas à lui.

« Homme » — cela sonne fièrement, mais nous devons nous demander de quelle sorte d'homme il s'agit. Pas l'homme, assurément, qui s'irrite pour des vétilles, qui accorde son attention à des questions mesquines et se laisse impliquer dans tout ce qui l'entoure. Pour avoir le droit de se dire un homme, il faut être un homme, et « être un homme » n'est possible que grâce à la connaissance de soi et au travail sur soi, dans les directions que lui révèle cette connaissance de soi.

Avez-vous jamais essayé de voir ce qui se passe en vous quand votre attention n'est pas concentrée sur un problème défini ? Je suppose que pour la plu-

part d'entre vous c'est un état très habituel, quoique peu d'entre vous, sans doute, l'aient systématiquement observé. Peut-être vous rendez-vous compte de la façon dont notre pensée procède par associations fortuites, lorsqu'elle fait défiler des scènes et des souvenirs sans lien, lorsque tout ce qui tombe dans le champ de notre conscience, ou simplement l'effleure, suscite en nous ces associations fortuites. Le fil des pensées semble se dévider sans interruption, tissant entre eux des fragments d'images de perceptions antérieures, tirées de divers enregistrements emmagasinés dans notre mémoire. Et tandis que ces enregistrements tournent et se déroulent, notre appareil formateur ourdit sans cesse, à partir de ce matériel, la trame des pensées. Les enregistrements de nos émotions défilent de la même façon — agréables et désagréables, joie et chagrin, rire et irritation, plaisir et douleur, sympathie et antipathie. Quelqu'un fait votre éloge, et vous êtes content ; quelqu'un vous fait des reproches, et votre humeur se gâte. Quelque chose de nouveau vous attire, et vous oubliez aussitôt ce qui vous intéressait si fort l'instant d'avant. Bientôt votre intérêt vous attache à cette nouvelle chose au point que vous y sombrez de la tête aux pieds ; et soudain vous ne la possédez plus, vous avez disparu, vous êtes lié à cette chose, dissous en elle ; en fait, c'est elle qui vous possède, qui vous tient captif, et cet égarement, cette propension à se laisser captiver est, sous de multiples formes, le propre de chacun de nous. C'est cela qui nous lie et nous empêche d'être libres. Et qui plus est, cela nous prend notre force et notre temps, nous enlève toute possibilité d'être objectifs et libres — deux qualités essentielles pour qui décide de suivre le chemin de la connaissance de soi.

Nous devons lutter pour devenir libres si nous voulons lutter pour nous connaître. Se connaître et se développer constituent une tâche d'une telle importance et d'un tel sérieux, exigeant une telle intensité d'effort, que la tenter d'une manière habituelle, entre autres choses, est impossible. L'homme qui entreprend cette tâche doit lui donner la première place dans sa vie, qui n'est pas si longue qu'il puisse se permettre de la gaspiller en futilités.

Qu'est-ce qui rendra l'homme capable de consacrer utilement son temps à sa recherche, sinon la liberté à l'égard de tout attachement ?

Liberté et sérieux. Non pas ce sérieux aux sourcils froncés, aux lèvres serrées, aux gestes soigneusement mesurés, aux paroles filtrant à travers les dents, mais le sérieux qui signifie détermination et persistance dans la recherche, intensité et constance, de sorte que, même en ses moments de repos, l'homme poursuit sa tâche principale.

Posez-vous la question : êtes-vous libres ? Beaucoup seront tentés de répondre « oui », s'ils sont dans un état de relative sécurité matérielle, sans souci du lendemain, et s'ils ne dépendent de personne pour leur subsistance ou pour le choix de leurs conditions de vie. Mais est-ce là la liberté ? Est-ce seulement une question de conditions extérieures ?

Vous avez beaucoup d'argent, vous vivez dans le luxe, et vous jouissez du respect et de l'estime générale. A la tête des importantes entreprises que vous contrôlez se trouvent des hommes capables, qui vous sont entièrement dévoués. En un mot, votre vie est un vrai lit de roses. Vous vous considérez comme étant entièrement libre, car après tout votre temps vous appartient. Vous patronnez les arts, vous réglez les problèmes mondiaux autour d'une tasse de café,

et vous vous intéressez au développement des pouvoirs spirituels cachés. Vous n'êtes pas étranger aux choses de l'esprit, et vous vous sentez à l'aise devant toute question philosophique. Vous êtes bien élevé et instruit. Grâce à vos connaissances étendues dans les domaines les plus variés, vous avez la réputation d'un homme intelligent, habile à résoudre n'importe quel problème. Vous êtes le modèle de l'homme cultivé. Bref, on peut vous envier.

Ce matin vous vous êtes réveillé sous l'influence d'un rêve désagréable. Ce léger malaise a disparu rapidement mais il a laissé sa trace : une sorte de lassitude, d'hésitation dans les gestes. Vous allez vers votre miroir pour vous brosser les cheveux et, par mégarde, vous laissez tomber votre brosse. Vous venez juste de la ramasser, elle s'échappe de nouveau. Vous la ramassez alors avec une légère impatience, elle glisse de vos mains pour la troisième fois. Vous essayez de la saisir au vol, mais, au lieu de cela, elle va heurter le miroir. C'est en vain que vous tentez de l'attraper. Crac !... Voici une gerbe d'étoiles sur le miroir ancien dont vous étiez si fier. Diable ! Les disques du mécontentement se mettent en branle. Vous éprouvez le besoin de passer votre irritation sur quelqu'un. Découvrant que votre domestique a oublié de déposer le journal à côté de votre café du matin, la coupe déborde et vous décidez que pareil vaurien ne saurait demeurer plus longtemps dans votre maison.

Maintenant il est temps de sortir. Comme la journée est belle et que vous ne devez pas aller très loin, vous décidez d'aller à pied pendant que votre voiture vous suit lentement. Le beau soleil produit sur vous un effet apaisant. Un attroupement qui s'est formé au coin de la rue attire votre attention. Vous vous approchez et découvrez un homme gisant inconscient

sur le trottoir. Avec l'aide des passants, quelqu'un le met dans un taxi et on l'emmène à l'hôpital. Remarquez comme le visage étrangement familier du chauffeur de taxi est relié dans vos associations à l'accident que vous avez eu l'année dernière. Vous rentriez chez vous après avoir fêté joyeusement un anniversaire. Que les gâteaux étaient délicieux ! Ce satané domestique qui a oublié votre journal du matin a gâché votre petit déjeuner. Ce malheur ne pourrait-il pas être réparé ? Après tout les gâteaux et le café ont bien leur importance ! Voici justement le fameux café où vous allez parfois avec vos amis. Mais pourquoi vous être rappelé cet accident ? Vous aviez presque oublié les ennuis de la matinée... Et maintenant, la tarte et le café ont-ils réellement si bon goût ?

Tiens ! Deux jeunes femmes à la table voisine. Quelle ravissante blonde ! Elle vous jette un coup d'œil et murmure à sa compagne : « Il est tout à fait de mon goût. » Sûrement aucun de vos ennuis ne mérite plus que vous vous y attardiez ou que vous en soyez contrarié. Est-il besoin de vous faire remarquer combien votre humeur a changé tandis que vous faisiez connaissance avec la jolie blonde, et comme elle s'est maintenue pendant tout le temps que vous avez passé avec elle ? Vous êtes retourné chez vous une chansonnette aux lèvres et même le miroir cassé n'a tiré de vous qu'un sourire. Mais... et l'affaire pour laquelle vous êtes sorti ce matin ? Vous venez seulement de vous la rappeler... Pas mal !... Enfin... On peut toujours téléphoner.

Vous décrochez le récepteur et l'opératrice vous donne un faux numéro. Vous appelez une seconde fois et l'erreur se répète. Un homme vous déclare vertement que vous l'embêtez — vous répondez que vous n'y êtes pour rien, une discussion s'ensuit et

vous apprenez avec surprise que vous êtes un goujat, un idiot, et que si vous appelez encore...

Un tapis qui s'est pris sous vos pieds vous exaspère, et il faut entendre sur quel ton vous réprimandez le domestique qui vous apporte une lettre. Cette lettre vient d'un homme que vous estimez et dont l'opinion vous importe. Le contenu du message est si flatteur que votre irritation se dissipe peu à peu pour faire place à ce délicieux sentiment d'embarras que suscite la flatterie. Et c'est dans l'humeur la plus agréable que vous en terminez la lecture.

Je pourrais continuer ainsi à décrire votre journée — ô vous, homme libre ! Peut-être pensez-vous que j'exagère ? Non, c'est une série d'instantanés pris sur le vif.

C'était une journée de la vie d'un homme important et même de renommée internationale, une journée reconstituée et décrite par lui le soir même, comme un vivant exemple de pensées et de sentiments associatifs.

Où donc est la liberté quand les gens et les choses possèdent un homme au point qu'il en oublie son humeur, ses affaires et lui-même ? Un homme sujet à de tels changements peut-il avoir une attitude tant soit peu sérieuse envers sa recherche ?

Vous comprenez mieux maintenant qu'un homme n'est pas nécessairement ce qu'il paraît être et que ce ne sont pas les faits extérieurs ni la situation qui importent, mais la structure interne de l'homme et son attitude par rapport à ces faits.

Peut-être tout ce que nous venons de dire n'est-il vrai que pour les associations qui le traversent ? Peut-être la situation est-elle différente pour ce qu'il « connaît » ?

Mais je vous le demande, si, pour une raison quelconque, vous étiez chacun, pendant plusieurs

années, dans l'impossibilité de mettre en pratique vos connaissances, qu'en resterait-il ? Rien de plus sans doute que des matériaux qui s'évaporent et se dessèchent avec le temps ? Souvenez-vous de la feuille de papier vierge. C'est un fait qu'au cours de notre vie nous apprenons sans cesse des choses nouvelles. Nous appelons les résultats de cette accumulation « connaissances ». Mais en dépit de ces connaissances, ne nous montrons-nous pas bien souvent éloignés de la vie réelle, et donc mal adaptés à elle ? Nous sommes à moitié formés, comme des têtards, ou plus souvent encore simplement « instruits », c'est-à-dire ayant des bribes d'informations sur beaucoup de choses, mais tout cela reste vague et inadéquat. Et en effet, ce ne sont que des informations : nous ne pouvons pas appeler cela « connaissance ». La connaissance est la propriété inaliénable d'un homme ; elle ne peut être ni plus ni moins grande que lui. Car un homme ne « connaît » que lorsqu'il « est » lui-même cette connaissance.

Quant à vos convictions — ne les avez-vous jamais vu changer ? Ne sont-elles pas soumises, elles aussi, à des fluctuations, comme tout ce qui est en nous ? Ne serait-il pas juste de les appeler opinions plutôt que convictions, alors qu'elles dépendent de notre humeur autant que de notre information, ou peut-être simplement de l'état de notre digestion au moment même ?

Vous n'êtes, chacun d'entre vous, qu'un banal exemplaire d'automate animé. Vous pensez qu'une « âme », et même un « esprit », sont nécessaires pour faire ce que vous faites et vivre comme vous vivez. Mais peut-être suffit-il d'une clef pour remonter le ressort de votre mécanisme. Vos rations de nourriture quotidienne contribuent à remonter ce ressort et à renouveler sans cesse les vaines pirouettes de

vos associations. Certaines pensées décousues surgissent de cet arrière-plan, et vous tentez d'en faire un tout en les présentant comme précieuses et personnelles. De même avec les sentiments et les sensations qui passent, les humeurs, les expériences vécues, nous créons le mirage d'une vie intérieure. Nous disons que nous sommes des êtres conscients, capables de raisonnement, nous parlons de Dieu, de l'éternité, de la vie éternelle, et autres sujets élevés ; nous parlons de tout ce qu'on peut imaginer ; nous jugeons, discutons, définissons et apprécions, mais nous omettons de parler de nous-mêmes, et de notre réelle valeur objective. Car nous sommes tous convaincus que s'il nous manque quelque chose, nous pouvons certainement l'acquérir.

Si, par tout ce que j'ai dit, j'ai réussi, même dans une faible mesure, à montrer clairement dans quel chaos vit cet être que nous appelons homme, vous serez en mesure de trouver par vous-mêmes une réponse à la question de ce qui lui manque, de ce qu'il peut attendre s'il reste ce qu'il est, de ce qu'il peut ajouter de valable à la valeur qu'il représente lui-même.

J'ai déjà dit que certains hommes ont faim et soif de vérité. S'ils réfléchissent aux problèmes de la vie, et sont sincères envers eux-mêmes, ils se convaincront bientôt qu'il ne leur est plus possible de vivre comme ils ont vécu, ni d'être ce qu'ils ont été jusqu'à présent ; qu'il leur faut à tout prix trouver une issue à cette situation, et qu'un homme ne peut développer ses pouvoirs et capacités cachés que s'il nettoie sa machine de toutes les saletés qui l'ont encrassée au cours de sa vie. Pour entreprendre ce nettoyage de façon rationnelle, il lui faut voir ce qui doit être nettoyé, où et comment ; mais le voir par soi-même est presque impossible. Pour apercevoir quoi que ce

soit de cet ordre, il est nécessaire de regarder de l'extérieur ; et pour cela, l'aide mutuelle est indispensable.

Si vous vous souvenez de l'exemple d'identification que j'ai donné, vous verrez combien un homme est aveugle quand il s'identifie à ses humeurs, à ses sentiments et à ses pensées. Mais notre dépendance se limite-t-elle aux choses qui peuvent être saisies du premier coup ? A celles qui sont tellement saillantes qu'elles ne peuvent manquer d'attirer l'attention ? Vous vous rappelez ce que nous avons dit de la manière dont nous jugeons du caractère des gens, les divisant arbitrairement en bons et en mauvais ? Au fur et à mesure qu'un homme commence à se connaître, il découvre sans cesse de nouveaux domaines de mécanicité en lui-même — appelons cela automatisme — domaines où sa volonté, son « je veux » n'a aucun pouvoir, et où tout est si confus et si subtil qu'il lui est impossible de s'y retrouver sans être aidé et guidé par l'autorité de quelqu'un qui sait.

En résumé, voici l'état des choses en ce qui concerne la connaissance de soi : pour faire, il faut savoir — mais pour savoir, il faut découvrir comment savoir ; et cela, nous ne pouvons le découvrir par nous-mêmes.

Mais il y a un autre aspect de la recherche : le développement de soi. Voyons un peu comment les choses se présentent ici. Il va de soi que, livré à lui-même, un homme ne peut pas apprendre de son petit doigt comment se développer lui-même, et encore moins ce qu'il doit au juste développer.

Pourtant peu à peu, en rencontrant des gens qui cherchent, en leur parlant, en lisant des livres sur le

développement de soi, il se trouve attiré dans la sphère de ces questions.

Mais que va-t-il donc y trouver ? D'abord un abîme de charlatanisme éhonté, entièrement basé sur l'avidité, le désir de se faire une vie facile en mystifiant les gens crédules qui cherchent à sortir de leur impuissance spirituelle. Avant qu'il ait appris à séparer le bon grain de l'ivraie, il s'écoulera beaucoup de temps, pendant lequel son besoin de découvrir la vérité risque de vaciller et de s'éteindre, ou de se pervertir. Privé de son flair, il peut alors se laisser entraîner dans un labyrinthe qui débouche tout droit sur les cornes du diable. Si l'homme parvient à se tirer de ce premier bourbier, il risque de tomber dans un nouveau marécage, celui de la pseudo-connaissance.

La vérité lui sera servie sous une forme si vague et si indigeste qu'elle produira l'impression d'un délire pathologique. On lui indiquera la manière de développer des pouvoirs et des capacités cachés qui, on le lui promet, à condition qu'il persévère, lui donneront sans trop de mal la puissance et la domination sur tout, aussi bien sur les créatures animées que sur la matière inerte et sur les éléments. Tous ces systèmes, fondés sur les théories les plus diverses, sont extraordinairement séduisants, sans doute en raison même de leur caractère vague. Ils attirent tout particulièrement les personnes « semi-éduquées », à moitié instruites en matière de connaissance positive.

Etant donné que la plupart des questions étudiées du point de vue des théories occultes ou ésotériques dépassent les limites des notions accessibles à la science moderne, ces théories considèrent celle-ci de haut. Si bien que, tout en rendant justice à la science positive, elles minimisent par ailleurs son importance

et laissent entendre que la science est un échec, et bien pis encore.

A quoi bon, dès lors, aller à l'université et pâlir sur les manuels officiels si des théories de ce genre permettent de regarder de haut tous les autres savoirs et de se prononcer sans appel sur toutes les questions scientifiques ?

Mais il est une chose importante que l'étude de ces théories ne donne pas : elle n'engendre pas l'objectivité en matière de connaissance, encore moins que la science elle-même. Elle tend à embrumer le cerveau de l'homme, et à diminuer sa capacité à raisonner et penser sainement, le conduisant ainsi à la psychopathie. Tel est l'effet de ces théories sur l'homme à demi éduqué qui les prend pour d'authentiques révélations. D'ailleurs leur action n'est pas tellement différente sur les savants eux-mêmes lorsqu'ils ont été touchés, si légèrement que ce soit, par le poison de l'insatisfaction des choses telles qu'elles existent.

Notre machine-à-penser a la propriété d'être persuadée de tout ce que vous voudrez, pour peu qu'elle soit influencée de façon répétée et persistante dans la direction voulue. Une chose qui peut, au départ, sembler absurde finira par paraître rationnelle pourvu qu'on la répète avec une insistance et une conviction suffisantes. Un certain type d'homme redira des phrases toutes faites qui lui sont restées dans l'esprit, un autre ira chercher des preuves et des paradoxes sophistiqués pour justifier ses assertions. Tous deux sont également à plaindre. Toutes ces théories énoncent des affirmations qui, tels des dogmes, ne peuvent être vérifiées — en tout cas pas par les moyens dont nous disposons.

Certains moyens et certaines méthodes de développement de soi sont alors suggérés, qui sont censés

conduire à un état dans lequel ces affirmations peuvent être vérifiées. En principe, il n'y aurait rien à redire à cela. Mais en fait la pratique prolongée de ces méthodes risque de conduire le chercheur trop zélé à des résultats très indésirables. Un homme qui adhère aux théories occultes et qui se croit doué dans ce domaine sera incapable de résister à la tentation de mettre en pratique les méthodes qu'il a étudiées, c'est-à-dire qu'il passera de la théorie à l'action. Peut-être agira-t-il avec circonspection, en évitant les méthodes qui, selon lui, comportent des risques, et en choisissant les moyens les plus sûrs et les plus authentiques. Peut-être les examinera-t-il avec le plus grand soin. Cependant, la tentation qu'il aura de les employer, l'insistance mise autour de lui sur la nécessité d'en faire usage, sur la nature miraculeuse de leurs résultats, tandis que leurs mauvais côtés sont soigneusement dissimulés, tout cela l'amènera à les essayer.

Peut-être qu'en les essayant il découvrira des méthodes inoffensives pour lui. Peut-être même en tirera-t-il un bénéfice. Mais le plus souvent, les méthodes de développement de soi qui se proposent à l'expérience, soit comme moyens, soit comme fins, sont contradictoires et incompréhensibles. Comme elles s'appliquent à une machine aussi complexe et aussi mal connue que l'organisme humain, et en même temps à ce côté de notre vie qui lui est intimement lié, que nous appelons notre psychisme, la moindre erreur d'application, la moindre maladresse, le moindre excès de pression, peuvent causer d'irréparables dommages à la machine. Heureux qui s'échappera à peu près indemne d'un tel guêpier !

Malheureusement, la plupart de ceux qui s'adonnent au développement des pouvoirs et facultés spirituels terminent leur carrière dans un asile d'aliénés,

ou ruinent leur santé et leur psychisme au point d'être réduits à être des infirmes, incapables de s'adapter à la vie. Leurs rangs sont grossis de ceux que la nostalgie du mystère et du miraculeux attire au pseudo-occultisme. Il y a encore les individus à la volonté exceptionnellement faible qui sont des ratés dans la vie, et qui, en vue de gains personnels, rêvent de développer en eux-mêmes la puissance et la capacité de subjuguer les autres. Et finalement, il y a ceux qui cherchent tout simplement du nouveau dans la vie, un moyen d'oublier leurs soucis, ou encore de trouver une diversion à leur ennui, à la routine quotidienne et d'échapper ainsi à tout conflit.

Au fur et à mesure que leurs espoirs d'atteindre aux qualités sur lesquelles ils comptaient s'évanouissent, ils versent facilement dans un charlatanisme plus ou moins délibéré. Je me rappelle l'exemple classique d'un certain chercheur de pouvoir psychique, un homme aisé, fort instruit, qui avait couru le monde en quête de miraculeux. Pour finir, il s'était ruiné et en même temps avait été complètement désillusionné par ses recherches.

Pour trouver de nouveaux moyens d'existence, l'idée lui vint d'utiliser la pseudo-connaissance qui lui avait coûté tant d'argent et d'énergie. Aussitôt dit, aussitôt fait. Il écrivit un livre, portant un de ces titres qui ornent les couvertures des livres sur l'occultisme, quelque chose dans le genre de *Méthode de développement des forces cachées de l'homme.*

L'ouvrage se présentait sous la forme de sept conférences et constituait une courte encyclopédie des méthodes secrètes de développement du magnétisme, de l'hypnotisme, de la télépathie, de la voyance, de la claire audience, des sorties dans le monde astral, de la lévitation, et autres séduisantes facultés. Lancée avec une large publicité, cette méthode fut

mise en vente à un prix excessivement élevé, bien que pour finir un rabais appréciable (jusqu'à 95 %) fût accordé aux acheteurs les plus récalcitrants ou les plus regardants, à condition qu'ils en recommandent la lecture à leurs amis.

En raison de l'intérêt général suscité par ces questions, le succès dépassa toutes les attentes de l'auteur.

Il reçut bientôt de nombreuses lettres d'acheteurs qui, en termes enthousiastes, respectueux, déférents, s'adressaient à lui comme « Cher Maître » et « Très Sage Initiateur », exprimant la plus profonde gratitude pour son remarquable exposé des très précieuses instructions qui leur avaient permis de développer diverses facultés occultes de manière étonnamment rapide.

Il en eut bientôt une collection considérable, et chacune d'entre elles était une surprise pour lui. Pour finir arrive une lettre l'informant que grâce à sa méthode, quelqu'un était parvenu en moins d'un mois à faire de la lévitation. Ce qui fit déborder la coupe de son étonnement.

Voici mot pour mot ce qu'il dit alors : « Je suis stupéfait de l'absurdité de ce qui se passe. Moi, qui suis l'auteur de cette méthode, je n'ai déjà pas une idée claire de la nature des phénomènes que j'enseigne. Et ces idiots non seulement s'y retrouvent dans ce galimatias, mais s'arrangent pour en tirer quelque chose. Et maintenant, voici qu'un super-idiot a même appris à voler. Quelle ineptie... Qu'il aille au diable ! On lui passera bientôt la camisole de force en pleine lévitation et ce sera bien fait. On n'en vivra que mieux sans de pareils imbéciles. »

Messieurs les occultistes, appréciez-vous bien les conclusions de l'auteur de ce manuel de psychodéveloppement ? En pareil cas, il n'est pas exclu

qu'on puisse accidentellement trouver quelque chose dans un ouvrage de ce genre, car il arrive souvent qu'un homme, bien qu'ignorant lui-même, soit capable de parler avec une singulière justesse de diverses choses, sans savoir comment. A côté de cela, il est vrai, il dit tant de sottises que toutes les vérités qu'il a pu exprimer se trouvent complètement ensevelies et qu'il est tout à fait impossible d'extraire la perle de vérité de ce monceau de balivernes.

« Comment comprendre cette énigme ? » demanderez-vous. La raison en est simple. Comme je l'ai déjà dit, nous n'avons pas de connaissances qui nous soient propres, c'est-à-dire pas de connaissances données par la vie elle-même, et qui ne puissent nous être enlevées. Toutes nos connaissances, qui ne sont que de simples informations, peuvent avoir une valeur ou ne pas en avoir. En les absorbant comme une éponge, nous pouvons facilement les restituer, et en parler d'une façon logique et convaincante, tout en n'y comprenant rien. Il est également facile de les perdre, car elles ne sont pas à nous, mais ont été déversées en nous comme un liquide dans un récipient. Des miettes de vérité sont éparpillées partout, et pour ceux qui savent et comprennent il est étonnant de voir combien les gens vivent près de la vérité, et combien cependant ils sont aveugles et impuissants à la pénétrer. Pour l'homme qui la cherche, il est bien préférable de ne pas s'engager du tout dans les sombres labyrinthes de la stupidité et de l'ignorance humaines que de s'y aventurer tout seul. Car sans les directives de quelqu'un qui sait, il peut subir à chaque pas une dislocation imperceptible de sa machine, qui l'obligerait par la suite à passer beaucoup plus de temps à la réparer qu'il n'en a mis pour l'endommager.

Que penseriez-vous d'un solide gaillard qui se pré-

senterait comme un « être d'une douceur angélique », ajoutant que « personne autour de lui n'est à même de juger de son comportement, étant donné qu'il vit sur un plan mental auquel les normes de la vie physique ne s'appliquent pas » ? En fait, il y a longtemps que ce comportement aurait dû être soumis à l'examen d'un psychiatre : voilà un homme qui avec conscience et persévérance « travaille » sur lui-même tous les jours pendant des heures, c'est-à-dire qui consacre tous ses efforts à approfondir et renforcer une déformation psychique déjà si sérieuse que, j'en suis convaincu, il sera bientôt dans un asile de fous.

Je pourrais citer des centaines d'exemples de recherches mal dirigées, et vous montrer où cela mène. Je pourrais vous nommer des gens bien connus dans la vie publique qui ont été détraqués par l'occultisme, qui vivent parmi nous et nous étonnent par leurs excentricités. Je pourrais vous dire exactement quelle méthode les a désaxés, c'est-à-dire dans quel domaine ils ont « travaillé » et se sont « développés », comment ces méthodes ont affecté leur psychisme et pourquoi.

Mais cette question constituerait par elle-même le sujet d'une longue conversation et, faute de temps, je ne me permettrai pas de m'y attarder maintenant.

Plus un homme se rend compte des obstacles et des duperies qui le guettent à chaque pas dans ce domaine, plus il se convainc qu'il est impossible de suivre le sentier du développement de soi d'après les instructions données au hasard par des gens de rencontre, ou d'après les informations cueillies çà et là dans des lectures et des conversations fortuites.

En même temps il commence à distinguer, d'abord

comme une faible lueur, puis de plus en plus clairement, la vive lumière de la vérité qui n'a cessé d'éclairer l'humanité à travers les âges. Les origines de l'initiation se perdent dans la nuit des temps. D'époque en époque se dessinent des cultures et des civilisations issues des profondeurs des cultes et des mystères, qui, en transformation perpétuelle, apparaissent et disparaissent pour reparaître à nouveau.

La Grande Connaissance est transmise successivement d'âge en âge, de peuple à peuple, de race à race. Les grands centres d'initiation aux Indes, en Assyrie, en Egypte, en Grèce, éclairent le monde d'une vive lumière. Les noms vénérés des grands initiés, porteurs vivants de la vérité, sont transmis avec révérence de génération en génération. La vérité, fixée au moyen d'écrits symboliques et de légendes, est transmise aux masses pour être conservée sous forme de coutumes et de cérémonies, de traditions orales, de monuments, d'art sacré, par le message secret de la danse, de la musique, de la sculpture et des rites divers. Elle est communiquée ouvertement, au travers d'épreuves déterminées, à ceux qui la cherchent, et elle est gardée intacte par transmission orale tout au long de la chaîne de ceux qui savent. Mais, au terme d'un certain temps, les centres d'initiation s'éteignent les uns après les autres et l'antique connaissance se retire dans des voies souterraines, se dissimulant aux yeux des chercheurs.

Les porteurs de cette connaissance se dissimulent eux aussi, se voulant inconnus de ceux qui les entourent, mais ils ne cessent pas d'exister. De temps en temps, des courants isolés surgissent à la surface, montrant que quelque part dans les profondeurs, même de nos jours, coule le puissant courant de l'antique connaissance de l'être.

Se frayer un passage jusqu'à ce courant, le trou-

ver — c'est la tâche et le but de la recherche ; car l'ayant trouvé, un homme peut hardiment se confier à la voie dans laquelle il s'engage ; ensuite, il ne lui reste qu'à « connaître » afin d' « être » et de « faire ». Sur cette voie, un homme ne sera pas entièrement seul ; aux moments difficiles, il recevra un soutien et une direction, car tous ceux qui suivent cette voie sont reliés par une chaîne ininterrompue.

Peut-être le seul résultat positif de toutes ses errances dans les méandres des sentiers et des chemins de l'occultisme sera que, s'il préserve sa capacité de penser et de juger sainement, il développera en lui-même cette faculté spéciale de discrimination qu'on peut appeler flair. Il rejettera les chemins de la psychopathie et de l'erreur et recherchera inlassablement les voies authentiques. Et ici comme pour la connaissance de soi, le principe que j'ai déjà cité reste souverain : « Pour faire, il faut savoir, mais pour savoir, il faut découvrir comment savoir. »

L'homme qui cherche de tout son être, avec son « moi » le plus intime, la vérité de ce principe en vient inévitablement à la conviction que pour « découvrir comment savoir afin de faire », il doit d'abord trouver celui auprès de qui il peut apprendre ce que signifie réellement « faire », c'est-à-dire un guide éclairé, expérimenté, qui prendra sur lui de le diriger spirituellement et deviendra son maître.

Et c'est là que le flair d'un homme prend toute son importance. Il se choisit lui-même un guide. Naturellement, la condition indispensable est qu'il choisisse un homme qui sait ; autrement tout le sens de son choix est perdu. Qui dira où peut vous conduire un guide qui ne sait pas !

Tout chercheur sur le chemin du développement de soi rêve d'un guide qui sait. Il rêve de lui, mais il est rare qu'il se demande objectivement et sincèrement : « Suis-je digne d'être guidé ? Suis-je prêt pour suivre la voie ? »

Sortez la nuit sous un vaste ciel étoilé, et levez les yeux vers ces millions de mondes au-dessus de votre tête. Sur chacun d'eux peut-être fourmillent des milliards d'êtres semblables à vous, même supérieurs à vous par leur constitution. Regardez la Voie lactée. La Terre ne peut même pas être appelée grain de sable dans cette infinité. Elle s'y dissout, disparaît, et avec elle, vous-même. Où êtes-vous ? Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Où voulez-vous aller ? Ce que vous entreprenez n'est-il pas de la folie pure ?

Face à tous ces mondes, interrogez-vous sur vos buts et vos espoirs, vos intentions et vos moyens de les réaliser, sur ce qui peut être exigé de vous, et demandez-vous jusqu'à quel point vous êtes préparé pour y répondre.

Un voyage long et difficile vous attend ; vous vous dirigez vers une contrée étrange et inconnue. Le chemin est infiniment long. Vous ne savez pas si vous pourrez vous reposer, ni où ce sera possible. Vous devez prévoir le pire. Prenez avec vous tout ce qui est nécessaire pour le voyage.

Tâchez de ne rien oublier, car il sera trop tard ensuite pour réparer votre erreur : vous n'aurez pas le temps de revenir chercher ce que vous aurez oublié. Evaluez vos forces. Suffisent-elles pour tout le voyage ? Quand pourrez-vous partir ?

Rappelez-vous que plus vous passerez de temps en route, plus vous aurez besoin d'emporter de provisions, ce qui retardera d'autant votre marche, et allongera même la durée de vos préparatifs. Et chaque minute est précieuse. Une fois qu'on a décidé de partir, pourquoi perdre du temps ?

Ne comptez pas sur la possibilité de revenir. Cette expérience pourrait vous coûter très cher. Le guide

ne s'est engagé qu'à vous conduire, il n'est pas obligé de vous raccompagner. Vous serez abandonné à vous-même, et malheur à vous si vous faiblissez ou si vous perdez la route, vous ne pourrez jamais revenir. Et même si vous la retrouvez, la question demeure : reviendrez-vous sain et sauf ?

Des mésaventures de toutes sortes guettent le voyageur solitaire qui ne connaît pas bien la voie, ni les règles de conduite qu'elle impose. Dites-vous bien que votre vue a la propriété de vous présenter les objets éloignés comme s'ils étaient proches. Trompé sur la proximité du but vers lequel vous tendez, aveuglé par sa beauté et ignorant la mesure de vos propres forces, vous ne remarquerez pas les obstacles sur la voie ; vous ne verrez pas les multiples fossés au travers du sentier. Dans une verte prairie jonchée de fleurs éclatantes, l'herbe épaisse cache un profond précipice. Et il est très facile de trébucher et d'y tomber si vos yeux ne restent pas fixés sur le pas même que vous êtes en train de faire.

N'oubliez pas de concentrer toute votre attention sur ce qui vous entoure immédiatement. Ne vous occupez pas de buts éloignés si vous ne voulez pas tomber dans le précipice.

Cependant, n'oubliez pas votre but. Souvenez-vous-en sans cesse, et maintenez vivante votre ardeur pour l'atteindre, afin de ne pas perdre la direction juste. Et une fois parti, soyez attentif ; ce que vous avez traversé reste derrière vous et ne se représentera pas : ce que vous n'observez pas au moment même, vous ne l'observerez jamais plus.

Ne soyez pas trop curieux, et ne perdez pas de temps sur ce qui attire votre attention mais n'en vaut pas la peine. Le temps est précieux et ne doit pas être gaspillé pour des choses qui ne sont pas en relation directe avec votre but.

Rappelez-vous où vous êtes et pourquoi vous êtes là.

Ne vous ménagez pas et souvenez-vous que jamais aucun effort n'est fait en vain.

Et maintenant vous pouvez vous mettre en route.

Pour une étude exacte, un langage exact est nécessaire

New York, février 1924

Pour une étude exacte, un langage exact est nécessaire. Mais notre langage habituel, celui qui nous sert à exposer notre savoir et notre compréhension, et à écrire des livres, est inutilisable pour exprimer quoi que ce soit de manière exacte. Des paroles inexactes ne peuvent servir une connaissance exacte. Les mots qui composent notre langage sont trop lâches et trop imprécis, et le sens qu'on y met est trop variable et trop arbitraire.

Dès qu'un homme prononce un mot, il lui donne toujours un sens particulier ou un autre, il amplifie ou met en relief un aspect ou un autre de ce mot, ramenant souvent toute sa signification à une seule caractéristique de l'objet, c'est-à-dire désignant par ce mot non pas tous ses attributs, mais tel ou tel trait extérieur qui, au premier abord, aura frappé son attention. Son interlocuteur attachera au même mot une autre nuance, prendra le mot dans un autre sens, parfois exactement à l'opposé. Si un troisième homme se joint à la conversation, il donnera lui aussi au même mot sa propre interprétation. Et si dix personnes parlent entre elles, chacune, à nouveau, lui donnera un sens personnel, si bien que le même mot aura dix sens différents.

Et des hommes qui parlent de cette manière croient qu'ils sont capables de se comprendre mutuellement et qu'ils peuvent se communiquer les uns aux autres leurs pensées !

On peut dire sans hésiter que le langage de nos contemporains est si imparfait que, quel que soit le sujet abordé, et surtout en matière scientifique, ils ne peuvent jamais être sûrs qu'ils désignent les mêmes idées par les mêmes mots.

Au contraire, on peut être à peu près certain qu'ils comprennent chaque mot de façon différente et que, tout en semblant parler du même sujet, ils parlent en fait de choses tout à fait différentes.

De plus, chez un seul et même homme, le sens qu'il donne à ses propres paroles change selon ses pensées et ses humeurs, selon les images qu'il vient d'associer. Ou encore, selon ce que dit son interlocuteur et la manière dont il le dit, il peut aussi, par une imitation ou une contradiction involontaires, changer sans s'en rendre compte le sens des mots qu'il emploie. Finalement, aucun homme n'est en mesure de définir exactement ce qu'il entend par tel ou tel mot, ni de dire si le sens de ce mot est constant, ou s'il est susceptible de varier, et pour quelle raison.

Lorsque plusieurs personnes parlent, chacune le fait à sa façon et aucune ne comprend les autres.

Un professeur fait une conférence, un savant écrit un livre, et les auditeurs et lecteurs suivent, non pas les auteurs eux-mêmes, mais les combinaisons que les paroles de ces derniers forment avec leurs propres pensées, notions, humeurs et émotions du moment.

Les hommes d'aujourd'hui sont jusqu'à un certain point conscients de l'instabilité de leur langage. Chacune des branches de la science élabore sa propre terminologie, sa propre nomenclature, son propre

langage. Dans le domaine de la philosophie, on tente, avant d'employer un mot, de préciser dans quel sens il sera pris ; mais en dépit de tous les efforts pour donner aux mots un sens permanent, personne n'est arrivé à rien jusqu'à présent. Chaque écrivain se croit tenu d'élaborer sa propre terminologie, change celle de ses prédécesseurs, puis contredit celle qu'il a établie lui-même. Bref, chacun apporte sa contribution à la confusion générale.

Cet enseignement nous montre la raison de tout cela. Les mots que nous employons n'ont pas et ne peuvent pas avoir un sens permanent.

Quant au sens et à la nuance particulière que nous attribuons à chaque mot, et quant à la relation dans laquelle nous le prenons, nous n'avons pas le moyen de le préciser et d'ailleurs nous ne cherchons pas à le faire ; au contraire, nous voulons toujours attribuer au mot notre interprétation personnelle et le prendre invariablement dans ce sens-là, ce qui est évidemment impossible puisqu'un seul et même mot, utilisé à des moments différents et dans des relations qui varient, a des sens différents.

Notre emploi incorrect des mots et la nature propre des mots eux-mêmes en ont fait des instruments inaptes pour une expression exacte et une connaissance exacte, sans parler du fait que, pour beaucoup de notions accessibles à notre raison, nous n'avons ni mots ni expressions qui leur correspondent.

Seul le langage des nombres peut servir à une expression exacte de la pensée et de la connaissance ; mais apparemment le langage des nombres ne peut être utilisé que pour désigner et comparer des quantités. Or les choses ne diffèrent pas seulement par leur dimension, et les définir du point de vue de la quantité ne suffit pas pour une connaissance et une analyse exactes. Nous ne savons pas comment appliquer

le langage des nombres aux attributs des choses. Si nous savions le faire, et si nous pouvions désigner toutes les qualités des choses par des nombres en fonction d'un certain nombre immuable, ce serait là un langage exact.

L'enseignement dont nous allons exposer les principes a, entre autres tâches, celle de rapprocher notre pensée d'une définition rigoureusement mathématique des choses et des événements, et de donner aux hommes la possibilité de se comprendre eux-mêmes et de se comprendre entre eux.

Si nous choisissons un des mots les plus courants et si nous essayons de voir les sens variés qu'il prendra selon celui qui l'utilise et ce à quoi il se rapporte, nous verrons pourquoi tout ce que disent et pensent les hommes est tellement instable et contradictoire. En dehors des sens que tout mot peut avoir, la confusion et la contradiction naissent aussi du fait que les gens ne se précisent jamais à eux-mêmes dans quel sens exact ils prennent tel ou tel mot ; ils ne font que s'étonner de ce que les autres ne comprennent pas ce qui pour eux est cependant si clair.

Par exemple, si nous prononçons le mot « monde » devant dix auditeurs, chacun d'eux comprendra le mot à sa façon. Si les hommes étaient capables de surprendre leurs propres pensées et de les noter, ils constateraient que ce mot n'évoque en eux aucun concept défini, mais qu'un mot bien connu a tout simplement retenti à leurs oreilles — un son familier, dont chacun est censé connaître la signification. Tout se passe comme si, en entendant ce mot, chacun se disait : « Ah ! le monde... je sais ce que c'est. » Bien entendu, il n'en sait absolument rien. Mais le mot lui est familier, c'est pourquoi ni question ni réponse à ce sujet ne lui viennent à l'esprit : elles

restent sous-entendues. Ce n'est qu'en entendant un mot nouveau et inconnu que la question se lève ; il s'efforce alors aussitôt de substituer à ce mot inconnu un mot connu, et c'est ce qu'il appelle « comprendre ».

Si nous demandons maintenant à cet homme-là ce qu'il entend par « monde », cette question le plongera dans la perplexité. D'habitude, quand il utilise ou entend le mot « monde » dans la conversation, il ne se demande pas ce qu'il signifie, ayant décidé une fois pour toutes qu'il le sait et que tout le monde le sait. Maintenant, pour la première fois il voit qu'il ne le sait pas et qu'il n'y a jamais réfléchi ; mais il ne pourra pas et ne saura pas comment rester devant la constatation de son ignorance. L'homme n'est pas assez capable d'observer ni assez sincère envers lui-même pour y arriver. Il ne tardera pas à se ressaisir, c'est-à-dire que très vite il se dupera lui-même ; et se rappelant ou composant à la hâte une définition du mot « monde », à partir d'un matériel d'idées et de connaissances, ou empruntant à quelqu'un d'autre la première définition qui lui vienne à l'esprit, il l'exprimera comme étant sa propre compréhension, bien qu'il n'ait jamais pensé de cette manière au mot « monde » — et ignore tout de ce qu'il en avait pensé en fait.

L'homme qui s'intéresse à l'astronomie dira que le « monde » consiste en un nombre prodigieux de soleils entourés de planètes, situés à des distances incommensurables les uns des autres et formant ce que nous appelons la Voie lactée au-delà de laquelle, à des distances encore plus éloignées, défiant toute investigation, se trouvent vraisemblablement d'autres étoiles et d'autres mondes.

Celui qui s'intéresse à la physique parlera du monde des vibrations et des décharges électriques,

de la théorie de l'énergie ou peut-être de l'analogie entre le monde des atomes et des électrons et celui des soleils et des planètes.

L'homme porté vers la philosophie commencera à parler du caractère illusoire et de l'irréalité de tout le monde « visible » créé dans le temps et l'espace par nos sens et nos sentiments. Il dira que le monde des atomes et des électrons, la Terre avec ses montagnes et ses mers, sa vie animale et végétale, les hommes et les villes, le Soleil, les étoiles et la Voie lactée, appartiennent tous au monde des phénomènes, monde trompeur, factice et illusoire, créé par nos propres représentations. Au-delà de ce monde, au-delà des limites de notre connaissance, il existe un monde de noumènes incompréhensible pour nous, et dont le monde phénoménal n'est que l'ombre et le reflet.

Celui qui s'est familiarisé avec la théorie moderne de la pluridimensionnalité de l'espace dira que le monde est habituellement considéré comme étant une sphère tridimensionnelle infinie, mais qu'en fait un monde à trois dimensions ne peut exister en tant que tel, et ne représente que la section imaginaire d'un autre monde, à quatre dimensions, d'où sont issus et où retournent tous les événements dont nous sommes témoins.

Un homme dont la conception du monde se fonde sur un dogme religieux dira que le monde est la création de Dieu, et Sa volonté, et qu'au-delà du monde visible, où notre vie est courte et dépend de toutes les circonstances et de tous les hasards, il existe un monde invisible où la vie est éternelle et où l'homme recevra une récompense ou un châtiment pour tout ce qu'il aura fait dans cette vie.

Un théosophe dira que le monde astral n'inclut pas le monde visible comme une totalité, mais qu'il

existe sept mondes qui s'interpénètrent mutuellement et sont composés de matière plus ou moins subtile.

Un paysan de Russie, ou de quelque pays d'Orient, dira que le monde est la communauté villageoise dont il fait partie. C'est le monde qui lui est le plus proche. Au cours des assemblées publiques, il s'adressera même à ses concitoyens en les appelant le « monde ».

Toutes ces définitions du mot « monde » ont leurs mérites et leurs défauts ; leur défaut principal est que chacune d'elles exclut ce qui la contredit, alors qu'elle ne décrit qu'un seul aspect du monde et ne l'envisage que d'un seul point de vue. Une définition correcte serait celle qui combinerait toutes ces compréhensions séparées, indiquant la place de chacune, et permettant en même temps de préciser en chaque cas de quel aspect du monde l'homme parle, de quel point de vue, et sous quel rapport.

Cet enseignement affirme que si la question de ce qu'est le monde était abordée de manière juste, nous pourrions établir très précisément ce que nous entendons par ce mot. Et venant d'une compréhension juste, cette définition inclurait tous les points de vue sur le monde et toutes les approches de la question. Une fois d'accord sur cette définition, les hommes pourraient se comprendre les uns les autres lorsqu'ils parleraient du monde. Ce n'est qu'en partant de là qu'il est possible de parler du monde.

Mais comment trouver cette définition ? Cet enseignement indique qu'en premier lieu il faut aborder la question d'une manière aussi simple que possible ; c'est-à-dire prendre les expressions les plus communément employées lorsque nous parlons du monde, et nous demander de quel monde nous parlons. En d'autres termes, regarder la relation que nous avons avec ce monde et considérer ce monde dans sa relation avec nous-mêmes. Nous constaterons alors que, parlant du monde, nous parlons la plupart du temps de la Terre, du globe terrestre, ou plutôt de sa surface. Car tel est le monde dans lequel nous vivons.

Si nous considérons maintenant la relation de la Terre à l'univers, nous verrons que, d'une part, le satellite de la Terre est inclus dans sa sphère d'influence et que, d'autre part, la Terre entre comme partie constitutive dans le monde planétaire de notre système solaire. La Terre est l'une des plus petites planètes en orbite autour du Soleil. Sa masse constitue une fraction presque négligeable de la masse totale des planètes du système solaire, et ces planètes exercent une très grande influence sur la vie de la Terre et sur tous les organismes vivants qui s'y trouvent. Une influence beaucoup plus grande que ne l'imagine notre science. La vie des hommes pris individuellement, celle des collectivités et de toute l'humanité dépend pour bien des choses des influences planétaires.

Mais les planètes aussi ont une vie comme nous avons une vie sur la Terre. Le monde planétaire à son tour fait partie du système solaire, et y entre comme partie tout à fait insignifiante, parce que la masse de toutes les planètes prises ensemble est de beaucoup inférieure à la masse du Soleil.

Le monde du Soleil est aussi un monde dans lequel nous vivons. Le Soleil, à son tour, entre dans le monde des étoiles, dans l'énorme accumulation de Soleils qui constitue la Voie lactée.

Le monde des étoiles est aussi un monde dans lequel nous vivons. Pris comme un tout, le monde des étoiles, même selon la définition des astronomes modernes, représente une entité séparée ayant une forme définie, entourée d'un espace aux confins duquel la recherche scientifique ne peut pénétrer.

Mais l'astronomie suppose qu'il peut exister d'autres amas semblables à des distances incommensurables de notre monde des étoiles. Si nous acceptons cette hypothèse, nous pouvons dire que notre monde des étoiles entre comme partie constituante dans l'ensemble de ces mondes. Cette accumulation de mondes, autrement dit « Tous les Mondes », est aussi un monde dans lequel nous vivons.

La science ne peut aller au-delà, mais la pensée philosophique verra le principe fondamental ultime qui se situe au-delà de tous les mondes, c'est-à-dire l'Absolu, connu dans la terminologie hindoue comme Brahman.

Tout ce qui a été dit à propos du monde peut être exprimé par un simple diagramme : représentons la Terre par un petit cercle et désignons-la par la lettre A. A l'intérieur du cercle A, traçons un cercle plus petit représentant la Lune, que nous marquerons de la lettre B. Autour du cercle de la Terre, dessinons un cercle plus grand représentant le monde dans lequel s'inscrit la Terre, et marquons-le de la lettre C. Autour de celui-ci, dessinons un cercle représentant le Soleil et donnons-lui la lettre D ; puis autour de ce cercle, celui représentant le monde des étoiles auquel nous donnerons la lettre E, et ensuite le cercle de tous les mondes désigné par la lettre F. Ce dernier sera contenu dans le cercle G, représentant le principe philosophique de toutes choses, l'Absolu.

Le diagramme apparaît comme sept cercles concentriques. En se représentant ce diagramme, un homme qui prononce le mot « monde » sera toujours capable de définir exactement de quel monde il parle, et dans quelle relation il se trouve par rapport à lui.

Ainsi que nous le verrons plus tard, ce même diagramme nous aidera à comprendre et à coordonner la définition astronomique du monde avec ses définitions philosophiques, physiques et physico-chimiques, aussi bien qu'avec sa définition mathématique (le monde à plusieurs dimensions), sa définition théosophique (mondes s'interpénétrant les uns les autres), et d'autres encore.

Cela explique aussi pourquoi les hommes qui parlent du monde ne peuvent jamais se comprendre. Nous vivons au même moment dans six mondes, exactement comme nous vivons à tel étage de telle ou telle maison, dans telle ou telle rue, dans telle ou telle ville, de tel ou tel Etat de telle ou telle partie du monde.

Si un homme parle de l'endroit où il vit, sans préciser s'il se réfère à l'étage, à la ville, ou à la partie du monde, il ne sera certainement pas compris par ses interlocuteurs. Or les hommes parlent toujours de cette manière dès qu'il s'agit de choses qui n'ont pas une importance pratique ; et, comme nous l'avons vu dans l'exemple du « monde », ils désignent trop facilement d'un seul et même mot une série de notions ayant entre elles le même rapport qu'une fraction infime à l'immensité. Tandis qu'une expression exacte devrait toujours indiquer très précisément par rapport à quoi la notion est envisagée et ce qu'elle inclut elle-même. C'est-à-dire de quoi elle se compose, et de quel ensemble elle fait partie.

D'un point de vue logique, c'est compréhensible, cela paraît indispensable, mais malheureusement il n'en est jamais ainsi, pour la bonne raison que la plupart du temps personne ne connaît ni ne sait comment découvrir les différentes composantes d'une chose, et de quel ensemble elle fait partie.

Faire apparaître la relativité de toute notion, non pas simplement l'idée générale abstraite que toute

chose dans le monde est relative, mais en indiquant exactement en quoi et comment elle se relie au reste — c'est là un aspect fondamental des principes de cet enseignement.

Si nous prenons maintenant la notion d' « homme », nous trouverons à ce propos le même malentendu, nous verrons que les mêmes contradictions y sont introduites. Tout le monde, en prononçant le mot « homme », pense comprendre ce qu'il signifie, mais en fait, chacun le comprend à sa manière — et chacun de manière différente.

Le naturaliste érudit voit en l'homme une espèce perfectionnée de singes, et le définit par la structure de ses dents, et ainsi de suite.

L'homme religieux, qui croit en Dieu et en la vie future, voit en l'homme une âme immortelle, emprisonnée dans une enveloppe terrestre périssable assiégée par des tentations qui mettent l'homme en danger.

L'économiste considérera l'homme comme une entité de production et de consommation.

Tous ces points de vue semblent s'opposer les uns aux autres, se contredire, n'avoir rien de commun entre eux.

La question se complique encore du fait que nous constatons parmi les hommes de nombreuses différences, si grandes et si tranchées qu'il paraît souvent étrange de voir utiliser le terme général d' « homme » pour désigner des êtres de catégories si éloignées les unes des autres.

Et si, pour finir, nous nous demandons ce qu'est un homme, nous verrons que nous ne pouvons pas répondre. Nous ne savons pas ce qu'est l'homme.

Ni anatomiquement, ni physiologiquement, ni psychologiquement, ni économiquement, aucune définition ne peut suffire puisqu'elle s'applique uniformément à tous les hommes, sans nous permettre d'établir les différences que nous constatons entre eux.

Cet enseignement nous montre que notre matériel d'informations sur l'homme est largement suffisant pour définir ce qu'il est. Mais nous ne savons pas aborder le sujet simplement. C'est nous qui compliquons et embrouillons trop la question.

L'homme est un être qui peut « faire », dit cet enseignement. *Faire* signifie agir consciemment et de par sa propre volonté.

Et nous devons reconnaître que nous ne pouvons trouver aucune définition plus complète de l'homme.

Les animaux diffèrent des plantes par leur faculté de se mouvoir et de se déplacer. Et bien qu'un mollusque rivé à son rocher ou que certaines algues capables d'aller contre le courant semblent enfreindre cette loi, celle-ci reste cependant parfaitement exacte : une plante ne peut ni chasser pour se nourrir, ni esquiver un choc, ni se cacher de ses poursuivants.

L'homme diffère de l'animal par sa capacité d'action consciente, sa capacité de faire. Nous ne pouvons nier cela et nous voyons que cette définition satisfait toutes les exigences. Elle permet de distinguer les hommes d'une série d'autres êtres qui n'ont pas ce pouvoir d'action consciente, et en même temps de les classer selon le degré de conscience de leurs actions.

Sans exagération aucune, nous pouvons dire que toutes les différences qui nous frappent chez les hommes peuvent être ramenées aux différences des niveaux de conscience de leurs actes. Et si les hommes nous paraissent tellement différents, c'est parce qu'à nos yeux les actions de certains d'entre eux

sont profondément conscientes, tandis que chez certains autres elles nous paraissent d'une telle inconscience qu'elles semblent même dépasser celle des pierres qui, elles au moins, réagissent d'une façon juste aux phénomènes extérieurs. Et pour compliquer le tout, il se trouve que le même homme nous montre souvent, à côté de ce qui nous paraît être des actes de volonté parfaitement conscients, d'autres réactions totalement animales, mécaniques et inconscientes. En vertu de quoi l'homme nous apparaît comme étant un être extraordinairement compliqué. Notre enseignement nie cette complication et nous propose une tâche très difficile pour l'homme.

L'homme est celui qui peut « faire », mais parmi les hommes ordinaires, aussi bien que parmi ceux qui sont considérés comme extraordinaires, il n'en est pas un seul qui puisse « faire ». Chez eux, tout, du commencement à la fin, « se fait ». Il n'y a rien qu'ils soient capables de « faire ».

Dans la vie personnelle, familiale et sociale, en politique, en science, en art, en philosophie et en religion, tout, du commencement jusqu'à la fin, « se fait » ; personne ne peut rien « faire ». Si deux individus qui engagent une conversation sur l'homme sont d'accord pour le définir comme un être capable de « faire », ils se comprendront toujours. A condition, bien entendu, d'avoir clairement défini ce que veut dire « faire ».

Pour « faire », il faut un très haut niveau d'être et de connaissance. Les hommes ordinaires ne comprennent même pas ce que ce mot signifie, parce que, pour eux et autour d'eux, tout « se fait » toujours et « tout s'est toujours fait ». Et pourtant, l'homme peut « faire ».

L'homme qui dort ne peut pas « faire ». Chez lui tout se fait dans le sommeil. Le sommeil est

compris ici, non dans le sens littéral de notre sommeil organique, mais dans le sens d'un état d'existence associative. Avant tout il doit s'éveiller. Une fois éveillé, il verra que, tel qu'il est, il ne peut pas « faire ». Il devra mourir volontairement. S'il meurt, il pourra naître. Mais l'être qui vient de naître doit grandir et apprendre. Quand il aura grandi et qu'il saura, alors il pourra « faire ».

Si nous analysons ce que nous venons de dire sur l'homme, c'est-à-dire que l'homme ne peut rien « faire » et que tout « se fait » en lui, nous verrons que cela coïncide avec ce que dit la science positive. Pour celle-ci, l'homme est un organisme très compliqué qui s'est développé, par la voie de l'évolution, à partir de l'organisme le plus simple, et il est capable de réagir d'une façon très complexe aux impressions extérieures. Cette capacité de réagir est si compliquée chez l'homme, et les mouvements de réponse peuvent être si éloignés des causes qui les ont provoqués et conditionnés que ses actions, ou du moins certaines d'entre elles, paraissent à un observateur naïf parfaitement volontaires et indépendantes.

En fait, l'homme n'est même pas capable de la plus petite action indépendante ou spontanée. Tout en lui n'est que le résultat d'influences extérieures et rien de plus. L'homme est un processus, une station transformatrice de forces. Imaginons un homme privé depuis sa naissance de toute impression et que quelque miracle aurait maintenu en vie : il serait incapable de la moindre action ni du moindre mouvement. En fait il ne pourrait pas vivre puisqu'il ne pourrait ni respirer ni se nourrir. La vie est une suite très complexe d'actions — respiration, nourriture, échange de matières, croissance de cellules et de tissus, réflexes, impulsions nerveuses, etc. Pour un

homme privé d'impressions extérieures, rien de tout cela ne pourrait exister et, à plus forte raison, il ne pourrait accomplir ces actions qui sont généralement considérées comme volontaires et comme conscientes.

Ainsi, pour la science positive, l'homme ne diffère des animaux que par la plus grande complexité de ses réactions aux impressions extérieures et que par un intervalle plus long entre l'impression et la réaction. Mais l'homme, comme l'animal, est incapable d'une action indépendante issue de lui, et ce qui peut être appelé volonté chez l'homme n'est rien d'autre que la résultante de ses désirs.

Tel est clairement posé le point de vue de la science. Mais très peu d'hommes s'en tiennent sincèrement et avec fermeté à cette façon de voir. La plupart, tout en se persuadant eux-mêmes et en assurant aux autres qu'ils se fondent sur une vision du monde conforme à la science positive, adoptent en réalité un mélange de théories ; c'est-à-dire qu'ils reconnaissent les théories matérialistes mais jusqu'à un certain point seulement, jusqu'au moment où elles commencent à devenir trop austères et à offrir trop peu de consolation. D'un côté ils affirment que tous les processus physiques et psychiques de l'homme ne sont que des réflexes, et en même temps ils lui reconnaissent une certaine conscience indépendante, un certain principe spirituel, une certaine volonté libre.

La volonté, du point de vue de notre enseignement, est une combinaison bien définie dérivant de certaines qualités spécialement développées qui existent chez un homme capable de faire. La volonté est le signe d'un être d'un degré d'être très élevé d'existence comparé à celui d'un homme ordinaire. Seuls les hommes qui possèdent un tel être peuvent faire. Tous les autres ne sont que des automates mis en

mouvement par des forces extérieures, comme de simples machines ou jouets mécaniques fonctionnant tant que le ressort remonté en eux se déroule, et incapables d'ajouter quoi que ce soit à sa force.

Ainsi l'enseignement dont je parle reconnaît chez l'homme de grandes possibilités, beaucoup plus grandes que celles admises par la science positive, mais il refuse à l'homme tel qu'il est aujourd'hui toute valeur en tant qu'entité indépendante et volontaire.

L'homme, tel que nous le connaissons, est une machine. Cette idée de la mécanicité de l'homme, il faut bien la comprendre et bien se la représenter pour en découvrir toute la signification et peser tous les résultats qui en découlent.

En tout premier lieu, chacun devrait comprendre sa propre mécanicité. Mais cette compréhension ne peut être que le résultat d'une observation de soi correctement conduite. Quant à l'observation de soi — ce n'est pas si simple qu'on pourrait le croire à première vue. C'est pourquoi l'enseignement considère comme fondamentale l'étude des principes d'une juste observation de soi. Mais avant de passer à l'étude de ces principes, un homme doit prendre la résolution d'être absolument sincère avec lui-même : il ne fermera les yeux sur rien, ne se détournera d'aucune constatation où qu'elle puisse le mener, ne reculera devant aucune conclusion, et ne se laissera arrêter par aucun mur de restriction préalable. Celui qui n'a pas l'habitude de penser dans ce sens aura souvent besoin de beaucoup de courage pour accepter sincèrement les résultats et les conclusions auxquels il parviendra.

Cela bouleverse toute la manière de penser d'un homme et le dépouille de ses illusions les plus agréables et les plus chères. Il voit tout d'abord sa totale impuissance en face de littéralement tout, tout ce qui

l'entoure. Tout le possède, tout le domine. Il ne possède, il ne domine rien. Les choses l'attirent ou le repoussent. Toute sa vie n'est rien d'autre qu'une soumission aveugle à ses attractions et à ses répulsions. De plus, s'il n'a pas peur des conclusions, il voit comment ce qu'il appelle son caractère, ses goûts et ses habitudes se sont constitués, bref, comment se sont constituées sa personnalité et son individualité.

Mais l'observation de soi d'un homme, aussi sérieusement et sincèrement qu'elle soit conduite, ne saurait par elle-même lui présenter un tableau absolument véridique de son mécanisme intérieur.

L'enseignement que nous proposons ici donne les principes généraux de la structure de ce mécanisme, et à l'aide de l'observation de soi, un homme peut les vérifier. La première exigence de cet enseignement est que rien ne soit accepté sur parole. Le schéma de construction de la machine humaine a pour seule fonction de lui servir de plan pour son propre travail, qui reste pour lui le vrai centre de gravité.

Selon ce schéma, l'homme naît avec un mécanisme conçu pour recevoir des impressions de toutes sortes. La perception de certaines de ces impressions commence dès avant la naissance. Par la suite, durant sa croissance, d'autres appareils récepteurs, de plus en plus nombreux, apparaissent et se perfectionnent.

La structure de ces appareils récepteurs est la même dans toutes les parties du mécanisme. Elle rappelle celle des rouleaux de cire vierge d'un phonographe Edison. Sur ces rouleaux et bobines, toutes les impressions reçues sont gravées depuis le jour de la naissance, et même avant. De plus, le mécanisme comporte un dispositif automatique, grâce auquel toutes les impressions nouvellement reçues sont reliées aux impressions semblables enregistrées antérieurement. En même temps s'effectue un classement chronologique.

Ainsi, chaque impression reçue se trouve inscrite en plusieurs endroits sur plusieurs rouleaux. Et sur ces rouleaux, elle se conserve intacte. Ce que nous appelons la mémoire est un dispositif très imparfait au moyen duquel nous ne pouvons disposer que d'une faible partie de notre réserve d'impressions. Mais une fois éprouvées, les impressions ne disparaissent jamais ; elles sont conservées sur les rouleaux où elles sont inscrites.

Un grand nombre d'expériences hypnotiques ont été faites qui ont établi par des exemples irréfutables que l'homme se rappelle jusqu'au plus infime détail de tout ce qu'il a vécu. Il se souvient des moindres particularités de son entourage, et même des visages et des voix des gens qui l'entouraient dans sa petite enfance, alors qu'il n'était encore, semblait-il, qu'un être inconscient.

Il est donc possible par hypnose de faire tourner tous ces rouleaux, même ceux qui sont enfouis dans les profondeurs du mécanisme.

Mais il arrive que les rouleaux se déroulent tout seuls à la suite de quelque choc visible ou caché, et que des scènes, des images ou des visages apparemment oubliés depuis longtemps remontent tout à coup à la surface.

Toute la vie psychique de l'homme n'est rien d'autre que le déroulement, devant le regard du mental, des impressions enregistrées sur ces rouleaux. Toutes les particularités de la conception du monde, tous les traits caractéristiques de l'individualité d'un homme dépendent de l'ordre dans lequel ces enregistrements se sont faits et de la qualité des rouleaux qu'il porte en lui.

Supposons qu'une impression quelconque ait été

reçue et enregistrée en même temps qu'une autre n'ayant rien de commun avec elle, que par exemple un homme entende un air de danse très entraînant au moment d'un choc psychologique intense : angoisse ou chagrin. Cet air-là provoquera toujours en lui la même émotion négative et, inversement, le sentiment d'angoisse lui rappellera cet air de danse.

C'est ce que la science appelle associations de pensées et de sentiments ; mais la science ne réalise pas à quel point l'homme est entravé par ces associations sans jamais pouvoir s'en dégager.

Nous pouvons entrevoir maintenant pourquoi les gens ne peuvent pas se comprendre mutuellement lorsqu'ils parlent de l'homme. Pour parler tant soit peu sérieusement de ce sujet, il faut en savoir beaucoup, sinon la notion d'être humain devient trop vague et trop confuse. Il faut connaître à fond les premiers principes du mécanisme humain avant de pouvoir préciser de quels aspects et de quelles qualités on parle. Celui qui ne connaît pas ces principes ne fera que s'embrouiller lui-même, et embrouiller les autres. Une conversation entre plusieurs personnes au sujet de l'homme, sans définir et indiquer de quel homme il s'agit, ne sera jamais une conversation sérieuse, mais une simple série de mots vides de sens. Donc si nous voulons comprendre ce qu'est l'homme, il faut d'abord reconnaître qu'il y a plusieurs catégories d'hommes et comprendre en quoi elles diffèrent les unes des autres. Pour le moment, nous devons nous rendre compte que nous ne le savons pas.

L'homme est un être multiple

Londres, 1922

L'homme est un être multiple. Habituellement, lorsque nous parlons de nous-mêmes, nous parlons de « je ». Nous disons : « je » fais ceci, « je » pense cela, « je » veux faire cela. Mais c'est une erreur.

Ce « je » n'existe pas, ou plutôt il y a des centaines, des milliers de petits « moi » en chacun de nous. En nous-mêmes nous sommes divisés, mais nous ne pouvons reconnaître la pluralité de notre être autrement que par l'observation et l'étude. A un moment donné, c'est un « moi » qui agit, le moment suivant c'est un autre « moi ». Les « moi » en nous sont contradictoires, et c'est pourquoi nous ne fonctionnons pas harmonieusement.

Nous ne vivons d'ordinaire qu'avec une partie infime de nos fonctions et de notre force, parce que nous ne nous rendons pas compte que nous sommes des machines et que nous ne connaissons pas la nature et le fonctionnement de notre mécanisme.

Nous sommes des machines. Nous sommes entièrement gouvernés par les circonstances extérieures. Toutes nos actions suivent la ligne de moindre résistance à la pression des circonstances extérieures.

Faites-en l'expérience : pouvez-vous commander à vos émotions ? Non. Vous pouvez essayer de les

supprimer, ou de chasser une émotion par une autre. Mais vous ne pouvez pas les contrôler. Ce sont elles qui vous contrôlent.

Ou bien vous décidez de faire quelque chose — votre « moi » intellectuel peut prendre la décision. Mais lorsque arrive le moment de l'exécuter, vous vous surprenez peut-être en train de faire juste le contraire.

Si les circonstances sont favorables à votre décision, il se peut que vous l'exécutiez, mais si elles sont défavorables, vous ferez tout ce qu'elles vous commanderont. Vous ne contrôlez pas vos actions. Vous êtes une machine et les circonstances extérieures dirigent vos actions sans tenir compte de vos désirs.

Je ne dis pas : *personne* ne peut contrôler ses actions. Je dis : *vous* ne pouvez pas, parce que vous êtes divisé. Il y a en vous deux parties : l'une forte et l'autre faible. Si votre force croît, votre faiblesse croîtra elle aussi et deviendra une force négative, *à moins que vous n'appreniez à l'arrêter.*

Si nous apprenions à contrôler nos actions — il en irait tout autrement. Quand un certain niveau d'être est atteint, nous pouvons réellement contrôler chaque partie de nous-mêmes. Mais tels que nous sommes aujourd'hui, nous ne pouvons même pas faire ce que nous avons décidé de faire.

(A ce moment un théosophe intervient pour affirmer que nous pouvons changer les conditions.)

Notre conditionnement ne change jamais. Il est toujours le même. Il n'y a pas de véritable changement, il n'y a qu'une modification des circonstances.

Question. — N'est-ce pas un changement, si un homme devient meilleur ?

Réponse. — Un homme ne signifie rien pour l'humanité. Un homme devient meilleur, un autre devient pire ; cela revient au même.

Q. — Mais n'est-ce pas un progrès pour un menteur que de devenir sincère ?

R. — Non. C'est la même chose. Tout d'abord il ment mécaniquement, parce qu'il ne peut pas dire la vérité. Ensuite il dit mécaniquement la vérité, parce que ça lui est devenu plus facile. La vérité et le mensonge n'ont de valeur que par rapport à nous-mêmes, si nous pouvons les contrôler. Tels que nous sommes, nous ne pouvons pas être « moraux », parce que nous sommes mécaniques.

La morale est relative — subjective, contradictoire et mécanique. Il en va pour elle comme pour nous. L'homme physique, l'homme émotionnel, l'homme intellectuel, chacun détient un ensemble de principes moraux correspondant à sa nature.

La machine, en chaque homme, est divisée en trois parties fondamentales, trois centres.

Observez-vous à n'importe quel moment, et demandez-vous : « D'où vient le “ moi ” qui travaille en ce moment ? Appartient-il au centre intellectuel, au centre émotionnel, ou au centre moteur ? » Vous découvrirez qu'il est probablement très différent de ce que vous imaginiez, mais qu'il appartient bien à l'un des trois.

Q. — N'y a-t-il pas de code absolu de moralité qui devrait s'imposer à tous de la même manière ?

R. — Si. Lorsque nous pourrons utiliser toutes les forces qui contrôlent les centres, alors nous pourrons être « moraux ». Mais en attendant, tant que nous n'utilisons qu'une partie de nos fonctions, nous ne

pouvons pas être « moraux ». Dans tout ce que nous faisons, nous agissons mécaniquement, et des machines ne peuvent pas être morales.

Q. — Cela semble une situation désespérée...

R. — Très juste. C'est sans espoir.

Q. — Alors comment pouvons-nous changer et utiliser toutes nos forces ?

R. — Ça, c'est une autre affaire. La principale cause de notre faiblesse est notre incapacité à appliquer notre volonté aux trois centres simultanément.

Q. — Pouvons-nous au moins appliquer notre volonté à l'un d'entre eux ?

R. — Certainement ; nous le faisons parfois. Il nous arrive même d'être capables de contrôler l'un d'eux pour un moment, avec des résultats tout à fait extraordinaires. *(Il raconte l'histoire d'un prisonnier qui, pour envoyer un message à sa femme, lance une boulette de papier à travers une fenêtre très haute et difficile à atteindre. C'est son seul moyen de retrouver la liberté. S'il échoue la première fois, il n'aura jamais plus d'autre chance. Il réussit du premier coup, en exerçant un contrôle absolu sur son centre physique, grâce à quoi il peut exécuter ce qu'autrement il n'aurait jamais été capable de faire.)*

Q. — Connaissez-vous quelqu'un qui ait jamais atteint ce plan supérieur d'être ?

R. — Cela ne servirait à rien que je dise oui ou non. Si je dis oui, vous ne pourrez pas le vérifier,

et si je dis non, vous ne serez pas plus avancé. Il ne s'agit pas de me croire. Je vous demande de ne rien croire que vous ne puissiez vérifier par vous-même.

Q. — Si nous sommes totalement mécaniques, comment pouvons-nous parvenir au contrôle de nous-mêmes ? Une machine peut-elle se contrôler elle-même ?

R. — Très juste : bien sûr que non. Nous ne pouvons pas nous changer nous-mêmes, nous ne pouvons que nous modifier un peu. Mais nous pouvons être changés, grâce à une aide venue du dehors.

Selon les théories ésotériques, l'humanité se divise en deux cercles : un grand cercle extérieur qui englobe tous les êtres humains, et au centre un petit cercle d'hommes qui ont été instruits et qui comprennent. L'instruction réelle, qui seule peut nous changer, ne peut venir que de ce centre, et le but de cet enseignement est de nous préparer à recevoir une telle instruction. Par nous-mêmes nous ne pouvons pas nous changer. Cela ne peut venir que du dehors.

Toutes les religions font allusion à l'existence d'un centre commun de connaissance. Dans tous les livres sacrés, la connaissance est présente. Mais les gens ne désirent pas la trouver.

Q. — Mais ne possédons-nous pas déjà une grande quantité de connaissances ?

R. — Oui, trop de connaissances de toutes sortes. Nos connaissances actuelles sont basées sur les perceptions des sens — comme chez les enfants. Si nous désirons acquérir la vraie sorte de connaissance, nous devons nous changer nous-mêmes. Par un dévelop-

pement de notre être, nous pourrons atteindre à un état plus élevé de conscience. Le changement du savoir vient d'un changement de l'être. Le savoir en lui-même n'est rien. Nous devons tout d'abord acquérir la « connaissance de soi ». Et avec l'aide de cette connaissance de soi, nous apprendrons comment changer — si toutefois nous désirons changer.

Q. — Et pourtant ce changement doit venir du dehors ?

R. — Oui. Quand nous serons prêts pour une connaissance nouvelle, elle viendra à nous.

Q. — Pouvons-nous modifier nos émotions en faisant appel à notre jugement ?

R. — Un centre de notre machine ne peut pas modifier un autre centre. Par exemple : à Londres, je suis irritable, le climat me déprime et me met de mauvaise humeur, alors qu'aux Indes je suis de bonne humeur. Aussi ma raison me dit-elle d'aller aux Indes où je pourrai me débarrasser de cette irritabilité. Par contre, à Londres, je vois que je peux travailler. Sous les tropiques, je ne pourrais pas travailler aussi bien ; je serais donc irritable pour une autre raison. Vous voyez, l'émotion existe indépendamment du raisonnement et vous ne pouvez pas changer l'une au moyen de l'autre.

Q. — Qu'est-ce qu'un état d'être supérieur ?

R. — Il y a plusieurs états de conscience :

1° Le sommeil, dans lequel notre machine continue à fonctionner, mais sous une pression très faible ;

2° L'état de veille, dans lequel nous sommes en ce moment. Ces deux états sont les seuls que connaisse l'homme ordinaire ;

3° Ce qui est appelé « conscience de soi ». C'est le moment où l'homme est présent à lui-même et à sa machine. Nous l'avons par éclairs, mais seulement par éclairs. Il y a des moments où vous êtes présent non seulement à ce que vous faites, mais à vous-même en train de le faire. Vous voyez à la fois « je » et le « ici » de « je suis ici », à la fois la colère et le « je » qui est en colère. Appelons cela « rappel de soi » si vous voulez.

Maintenant, lorsque vous êtes pleinement et continuellement conscient du « je », et de ce qu'il fait, et de quel « je » il s'agit, vous devenez conscient de vous-même. La conscience de soi est le troisième état.

Q. — Est-ce que ce n'est pas plus facile quand on est passif ?

R. — Oui, mais c'est inutile. Vous devez observer votre machine pendant qu'elle travaille.

Il y a des états au-delà du troisième état de conscience, mais il n'est pas nécessaire d'en parler maintenant. Seul l'homme qui a atteint l'état d'être le plus élevé est un homme complet. Les autres ne sont que des fractions d'hommes.

L'aide extérieure nécessaire viendra soit de maîtres, soit de l'enseignement dont je parle.

Les points de départ de l'observation de soi sont :

1° Que nous ne sommes pas « un » ;

2° Que nous n'avons pas de contrôle de nous-

mêmes : nous ne contrôlons pas notre mécanisme ;

3° Que nous ne nous rappelons pas nous-mêmes. Si je dis : « je lis un livre », et ne sais pas que « je » suis en train de lire, c'est une chose. Mais si je suis conscient que « je » lis, cela est le rappel de soi.

Q. — Est-ce que cela ne rend pas cynique ?

R. — Très certainement. Si vous vous contentez de voir que vous et tous les hommes sont des machines, vous deviendrez tout simplement cynique. Mais si vous poursuivez votre travail, vous cesserez d'être cynique.

Q. — Pourquoi ?

R. — Parce que vous aurez à faire un choix, à décider de ce que vous voulez devenir : ou bien complètement mécanique, ou bien complètement conscient. C'est là le partage des voies dont parlent tous les enseignements traditionnels.

Q. — N'y a-t-il pas d'autres voies pour parvenir à notre but ?

R. — En Angleterre, non. En Orient, c'est autre chose. Il y a des méthodes différentes pour les différentes sortes d'hommes. Mais vous devez trouver un maître.

Vous seul pouvez décider de ce que vous voulez faire. Demandez-vous du fond du cœur ce que vous désirez le plus, et si vous en êtes capable, vous saurez quoi faire.

Réfléchissez bien, et puis allez de l'avant.

Développement unilatéral de l'homme

Paris, août 1922

En chacun de vous, une des « machines intérieures » qui vous constituent est plus développée que les autres. Ces machines n'ont aucun lien entre elles. Seul peut être appelé homme-sans-guillemets celui chez lequel les trois machines sont également développées.

Un développement unilatéral ne peut être que nuisible. Un homme peut posséder un certain savoir, il peut savoir tout ce qu'il doit faire... ce savoir sera inutile et risque de se révéler dangereux.

Chacun de vous est déformé. Celui dont la personnalité seule est développée est un infirme. Il ne peut en aucune manière être appelé un homme accompli : il est le quart, le tiers d'un homme.

On peut en dire autant d'un homme en qui l'essence seule est développée, ou dont les muscles seuls sont développés. Ne peut pas non plus être appelé un « homme accompli » celui dont la personnalité plus ou moins développée se trouve associée à un corps assez bien développé lui aussi, tandis que son essence demeure tout à fait atrophiée.

Bref, un homme chez qui seules deux des trois

machines sont développées ne peut être appelé un homme.

L'homme dont le développement reste ainsi unilatéral éprouve davantage de désirs dans une sphère donnée, des désirs qu'il ne peut satisfaire et auxquels en même temps il ne peut pas renoncer. Sa vie devient misérable. Pour désigner cet état fait de désirs stériles à demi satisfaits, je ne peux pas trouver de meilleur terme que celui de « masturbation ».

Du point de vue du développement harmonieux idéal, cet homme unilatéral est une nullité.

La réception des impressions extérieures dépend du rythme des stimulants extérieurs et du rythme de fonctionnement des sens. Une réception effective des impressions n'est possible que si ces rythmes se correspondent.

Si vous, ou moi, avions deux mots à prononcer, l'un de ceux-ci serait chargé d'un contenu particulier, et l'autre d'un contenu différent. Chacune de mes paroles a un rythme défini. Si j'ai douze mots à prononcer, tel de mes auditeurs en recevra, disons, trois avec le corps, sept avec la personnalité et deux avec l'essence. Puisque les machines ne sont pas reliées entre elles, chacune d'elles n'aura enregistré qu'une partie de ce qui aura été dit. Et quand l'auditeur essaiera de se rappeler le tout, l'impression d'ensemble sera perdue et ne pourra pas être restituée.

Il en va de même toutes les fois qu'un homme veut communiquer quelque chose à un autre. Étant donné l'absence de liaison entre les machines, il ne peut exprimer qu'une partie de lui-même.

Chaque être humain veut quelque chose, mais il doit tout d'abord découvrir et vérifier tout ce qui est faux ou qui manque en lui, et il doit bien

garder à l'esprit qu'un homme ne peut jamais être un homme tant qu'il n'a pas de rythmes justes en lui.

Prenons la réception du son. Un son atteint simultanément les appareils récepteurs des trois machines. Mais, en raison de leurs différences de rythme, une seule d'entre elles a le temps de recevoir l'impression, car la faculté de réception des autres machines est moins rapide. Si l'homme entend le son avec sa pensée, et qu'il est trop lent à le transmettre au corps, auquel ce son était destiné, le son suivant, également destiné au corps, chassera complètement le premier, et le résultat cherché ne sera pas obtenu.

Si un homme décide de faire quelque chose, par exemple de donner un coup sur un objet ou de frapper quelqu'un, et si au moment voulu le corps n'exécute pas cette décision — parce qu'il n'a pas été assez rapide pour la recevoir à temps — la force du coup sera beaucoup plus faible, ou même le coup ne sera pas porté du tout. Tout comme ses perceptions, les manifestations de l'homme ne peuvent jamais être entières.

La tristesse, la joie, la faim, le froid, l'envie et tous les autres sentiments et sensations ne sont vécus que par une partie de l'être de l'homme ordinaire, au lieu d'être vécus pleinement par tout lui-même.

Premiers contacts

New York, 13 février 1924

Question. — Quelle est la méthode de l'Institut ?

Réponse. — C'est une méthode subjective, c'est-à-dire qu'elle tient compte des particularités individuelles de chacun. Il n'y a qu'une seule règle générale, applicable à tous : l'*observation.* Chacun en a besoin. Et cela, non pas pour changer, mais pour se voir soi-même. Tout homme a ses particularités propres, ses habitudes propres, qu'en général il ne voit pas. Il doit les voir ; il découvrira alors bien des « Amériques ». Chaque petit fait a sa cause spécifique. Lorsque vous aurez rassemblé du matériel sur vous-même, il sera possible de parler — pour le moment, ce que nous disons est théorique.

Si la balance penche d'un côté, il nous faut rétablir l'équilibre d'une manière ou d'une autre.

En essayant de nous observer, nous nous exerçons à nous concentrer, ce qui peut même être très utile dans la vie ordinaire.

Q. — Quel est le rôle de la souffrance dans le développement de soi ?

R. — Il y a deux sortes de souffrance : consciente et inconsciente. Seul un idiot souffre inconsciemment.

Dans la vie, il y a deux rivières, deux directions. Dans la première, la loi concerne la rivière elle-même, pas les gouttes d'eau. Nous sommes ces gouttes. Une goutte est tantôt à la surface, tantôt au fond. La souffrance dépend de la position où elle se trouve. Dans cette rivière, la souffrance est complètement inutile parce qu'elle est accidentelle et inconsciente.

Parallèlement à cette rivière, il y en a une autre. La goutte de la première rivière a la possibilité de passer dans la seconde. Dans celle-ci existe une autre sorte de souffrance : aujourd'hui la goutte souffre parce que, hier, elle n'a pas suffisamment souffert. Ici joue la loi de rétribution. La goutte peut aussi souffrir d'avance. Tôt ou tard, tout doit être payé. Pour le cosmos, le temps n'existe pas. La souffrance peut être volontaire : on peut souffrir pour hier, et pour préparer demain. Ou bien on peut souffrir simplement parce qu'on se sent malheureux.

Seule la souffrance volontaire a une valeur.

Q. — Le Christ était-il un Maître ayant reçu une préparation d'école, ou était-il un génie accidentel ?

R. — Sans connaissance, il n'aurait pas pu être ce qu'il a été ni faire ce qu'il a fait. Il est certain que, là où il était, existait la connaissance.

Q. — Si nous ne sommes que des machines, quel sens a la religion ?

R. — Pour les uns, la religion est une loi, un

guide, une direction. Pour d'autres, c'est un gendarme.

Q. — Qu'est-ce que cela voulait dire cette affirmation, au cours d'une récente conférence, que la Terre est vivante ?

R. — Il n'y a pas que nous à être vivants. Si une partie est vivante, le tout aussi est vivant. L'univers est comme une chaîne et la Terre est un maillon de cette chaîne. Là où il y a mouvement, il y a vie.

Q. — N'a-t-il pas été dit que celui qui ne meurt pas ne peut pas naître ?

R. — Toutes les religions parlent d'une mort qui doit avoir lieu pendant notre vie sur terre. Cette mort doit précéder la renaissance. Mais qu'est-ce qui doit mourir ? Une fausse confiance dans son propre savoir, l'amour-propre et l'égoïsme. Notre égoïsme doit être brisé. Mais nous devons nous rendre compte que nous sommes des machines très compliquées, et que ce processus d'anéantissement représente nécessairement une tâche longue et difficile. Avant qu'une croissance réelle soit possible, notre personnalité doit mourir.

Q. — Est-ce que le Christ enseignait des danses ?

R. — Je n'étais pas là pour le voir. Il faut distinguer entre « danses » et « gymnastique » — ce sont des choses différentes. Nous ne savons pas si ses disciples dansaient, mais ce que nous savons, c'est que là où le Christ a reçu son éducation étaient enseignées des « gymnastiques sacrées ».

Q. — Peut-on trouver une valeur quelconque dans les cérémonies et les rites catholiques ?

R. — Je n'ai pas étudié le rituel catholique, mais je connais bien les rituels de l'Eglise grecque, et là, derrière la forme et le cérémonial, il y a un sens réel. Toute cérémonie, dans la mesure où elle continue à être pratiquée sans modification, garde sa valeur. Les rituels, comme les danses anciennes, étaient un guide, un livre où la vérité était inscrite. Mais pour les comprendre, il faut avoir la clef.

Les vieilles danses populaires aussi ont un sens, il y en a même qui contiennent des recettes pour faire des confitures.

Une cérémonie est un livre où beaucoup de choses ont été inscrites. Celui qui comprend peut le lire. Une cérémonie a souvent plus de contenu que cent livres. Dans la vie, tout change, mais les coutumes et les cérémonies demeurent.

Q. — Y a-t-il une réincarnation de l'âme ?

R. — L'âme est un luxe. Personne n'est encore né avec une âme pleinement développée. Avant de parler de réincarnation, nous devons savoir de quel homme nous parlons, de quelle âme et de quelle réincarnation. Une âme peut se désintégrer immédiatement après la mort, ou cela peut prendre un certain temps. Par exemple, une âme peut se cristalliser dans les limites de la Terre et y demeurer, mais ne pas être cristallisée pour le Soleil.

Q. — Est-ce que les femmes peuvent travailler aussi bien que les hommes ?

R. — Chez les hommes et chez les femmes, les côtés les plus développés ne sont pas les mêmes. Chez les hommes, ce sera le côté intellectuel, que nous appellerons A ; chez les femmes, l'émotion, ou B. Le travail à l'Institut portera parfois davantage sur la ligne de A, auquel cas il sera très difficile pour B. A d'autres moments, il sera davantage dans la ligne de B, et deviendra plus difficile pour A. Mais pour une réelle compréhension, l'essentiel, c'est la fusion de A et de B ; elle produira une force que nous appellerons C.

Oui, les chances sont égales pour les hommes et pour les femmes.

Observation de soi

New York, 13 mars 1924

L'observation de soi est très difficile. Plus vous essaierez, plus vous vous en rendrez compte.

Pour le moment, vous devez vous y exercer, non pas en vue d'un résultat, mais pour comprendre que vous ne pouvez pas vous observer. Jusqu'ici vous avez imaginé vous voir et vous connaître.

Je parle d'une observation de soi objective. Objectivement, vous n'êtes pas capable de vous voir, même pour une minute, parce qu'il s'agit là d'une fonction différente : la fonction du maître.

Si vous croyez pouvoir vous observer pendant cinq minutes, c'est faux ; que ce soit vingt minutes ou une minute, c'est égal. Si vous constatez simplement que vous ne pouvez pas vous observer, alors vous avez raison. Votre but est d'y parvenir.

Pour atteindre ce but, vous devez essayer et essayer encore. Si vous essayez, le résultat ne sera pas l'observation de soi dans le plein sens du mot. Mais le fait même d'essayer fortifiera votre attention. Vous apprendrez à mieux vous concentrer. Tout cela vous sera utile plus tard. C'est seulement plus tard que vous pourrez commencer à vous rappeler vous-même véritablement.

Aujourd'hui, vous ne disposez que d'une attention partielle, venant par exemple du corps, ou du sentiment.

Si vous travaillez consciencieusement, vous vous rappellerez vous-même, non pas davantage, mais moins, parce que le rappel de soi est de plus en plus exigeant. Ce n'est pas si facile, si bon marché.

L'exercice de l'observation de soi suffit pour des années. Ne tentez rien d'autre. Si vous travaillez consciencieusement, vous verrez ce dont vous avez besoin.

Comment acquérir de l'attention

New York, 9 décembre 1930

Question. — Comment peut-on acquérir de l'attention ?

Réponse. — Personne n'a d'attention. Votre but doit être d'en acquérir. L'observation de soi n'est possible que si l'on est capable d'attention. Commencez par de petites choses.

Q. — Avec quelles petites choses pouvons-nous commencer ? Que devons-nous faire ?

R. — Votre perpétuelle agitation nerveuse fait sentir à chacun, consciemment ou inconsciemment, que vous n'avez aucune autorité, que vous êtes un pauvre type. En remuant sans cesse comme vous le faites, vous ne pouvez être quelqu'un. La première chose à faire pour vous est d'arrêter cette agitation. Que ce soit votre but, votre dieu ! Demandez même à votre famille de vous y aider. Après cela, vous pourrez peut-être acquérir de l'attention. Voilà un exemple de ce que veut dire : faire.

Autre exemple : celui qui a l'ambition de devenir un pianiste ne peut apprendre que petit à petit. Si vous voulez jouer des mélodies, sans vous être

d'abord exercé, vous ne pourrez jamais jouer de vraies mélodies. Ce que vous jouerez sera une cacophonie pénible à entendre et qui vous fera détester. De même dans le domaine psychologique : pour obtenir quoi que ce soit, une longue pratique est nécessaire.

Essayez d'abord d'accomplir de toutes petites choses. Si vous vous attaquez tout de suite à de grandes choses, vous ne deviendrez jamais rien ; vos manifestations auront, elles aussi, des effets cacophoniques et vous feront détester.

Q. — Que dois-je faire ?

R. — Il y a deux manières de faire — l'une par automatisme, l'autre pour un but. Prenez une petite chose que vous n'êtes pas capable de faire, et faites-en votre but, votre dieu. Ne laissez rien s'interposer. Ne visez qu'à cela. Alors, si vous réussissez, il me sera possible de vous donner une plus grande tâche. Maintenant vous avez les yeux plus grands que le ventre. Vous visez de trop grandes choses ; vous ne pourrez jamais les faire. C'est un appétit anormal qui vous détourne des petites choses que vous seriez capable de faire. Détruisez cet appétit, oubliez les grandes choses. Prenez comme but de vaincre une petite habitude.

Q. — Je pense que mon plus grand défaut est de trop parler. Est-ce que ce ne serait pas une bonne tâche d'essayer de parler moins ?

R. — Pour vous, c'est un très bon but. Vous gâtez tout avec votre bavardage. Cela nuit même à vos affaires. Quand vous parlez trop, vos paroles n'ont aucun poids. Essayez de surmonter cela. Si vous

réussissez, toutes sortes de bénédictions afflueront vers vous. Certainement, c'est un très bon but. Mais c'est une grande chose, pas une petite. Je vous promets que, si vous y arrivez, même si je ne suis pas là, je le saurai et je vous enverrai de l'aide, pour que vous sachiez quel est le pas suivant.

Q. — Serait-ce une bonne tâche que de supporter les manifestations des autres ?

R. — Supporter les manifestations des autres est une grande chose. La plus grande, peut-être, pour un homme. Seul l'homme accompli en est capable. Commencez par prendre comme but la capacité d'endurer *une* manifestation de quelqu'un que vous ne pouvez supporter aujourd'hui sans être exaspéré.

Si vous « voulez », vous « pouvez ». Sans vouloir, jamais vous ne pourrez. Vouloir est la chose la plus puissante au monde. Avec un vouloir conscient, tout s'obtient.

Q. — Je me rappelle souvent mon but, mais je n'ai pas l'énergie de faire ce que je sens devoir faire.

R. — L'homme n'a pas d'énergie pour atteindre les buts qu'il s'est fixés, parce que toute sa force, accumulée la nuit au cours de son état passif, est gaspillée en manifestations négatives, qui sont des manifestations automatiques, à l'opposé des manifestations positives, volontaires.

Pour ceux d'entre vous qui sont déjà capables de se rappeler automatiquement leur but, mais qui n'ont pas la force de l'accomplir : asseyez-vous, tout seuls, pendant une heure au moins ; relâchez tous vos muscles ; permettez à vos associations de se dérouler, mais sans vous laisser absorber par

elles. Dites-leur : « Si vous me laissez faire maintenant ce que je veux, plus tard je vous accorderai ce que vous désirez. » Regardez vos associations comme si elles appartenaient à quelqu'un d'autre, de façon à ne pas vous identifier à elles.

Au bout d'une heure, prenez une feuille de papier et inscrivez-y votre but. Faites de ce papier votre dieu. Qu'en dehors de lui rien n'existe. Sortez-le de votre poche et lisez-le constamment, tous les jours. De cette manière il deviendra une partie de vous-même, théoriquement d'abord, puis réellement.

Pour obtenir de l'énergie, pratiquez l'exercice qui consiste à rester assis tranquillement, tous vos muscles relâchés, comme morts. Et seulement quand tout sera calme en vous, au bout d'une heure, vous prendrez votre décision. Ne laissez pas les associations vous absorber. Se fixer un but volontaire, et l'atteindre, donne du magnétisme et la capacité de « faire ».

Q. — Qu'est-ce que le magnétisme ?

R. — Dans un vrai groupe, une vraie réponse pourrait être donnée à cette question. Disons que l'homme a deux substances en lui, la substance des éléments actifs du corps physique, et la substance provenant des éléments actifs de la matière astrale.

Les deux, en se combinant, constituent une troisième substance. Cette substance composée s'amasse, d'une part, dans certaines parties de l'homme et, d'autre part, forme une atmosphère autour de lui, semblable à celle qui entoure une planète.

L'atmosphère d'une planète acquiert ou perd continuellement des substances, sous l'action d'autres planètes. L'homme est entouré d'autres hommes

tout comme les planètes sont entourées d'autres planètes. Lorsque, dans certaines limites, deux atmosphères se rencontrent, et que ces atmosphères sont « en sympathie », il s'établit entre elles une relation qui donne des résultats conformes aux lois. Quelque chose circule. La quantité d'atmosphère reste la même, mais la qualité change. L'homme peut contrôler son atmosphère.

C'est comme pour l'électricité : il y a le positif et le négatif. L'un ou l'autre peut être augmenté et être amené à s'écouler comme un courant. Toute chose a une électricité positive et négative. En l'homme, les désirs et les non-désirs peuvent être positifs et négatifs. La matière astrale s'oppose toujours à la matière physique.

Dans les temps anciens, les prêtres étaient capables de guérir les maladies en bénissant. Certains prêtres devaient poser leurs mains sur le malade. D'autres pouvaient guérir à une courte distance, d'autres encore à une grande distance. Un prêtre était un homme qui avait des « substances composées », et pouvait s'en servir pour guérir les autres. Un prêtre était un « magnétiseur ». Les malades manquent de substances composées, manquent de magnétisme, manquent de « vie ».

Ces substances composées peuvent être vues si elles sont concentrées. Une aura, un halo, est une chose réelle et qui a pu quelquefois être vue dans des lieux saints ou des églises.

Mesmer redécouvrit l'usage de cette substance. Pour être capable de l'utiliser, on doit d'abord l'acquérir.

Il en va de même pour l'attention.

L'attention ne s'acquiert que par le travail cons-

cient et la souffrance volontaire, par de petites actions accomplies volontairement.

Faites d'un petit but votre dieu, cela vous conduira à acquérir du magnétisme. Le magnétisme, comme l'électricité, peut être concentré et transformé en courant.

Vie intérieure et vie extérieure

New York, 22 février 1924

Vous avez tous très besoin d'un certain exercice, aussi bien pour continuer à travailler que pour affronter votre vie extérieure.

Nous avons deux vies, une vie intérieure et une vie extérieure, et par conséquent nous avons deux sortes de considération. Nous « considérons » constamment.

Elle me regarde. Intérieurement, j'éprouve de l'antipathie pour elle, je suis irrité contre elle, mais extérieurement je suis poli. Je suis forcé d'être poli, puisque j'ai besoin d'elle. Intérieurement, je suis ce que je suis, mais extérieurement, je me montre différent. C'est là de la considération extérieure. Maintenant, elle dit que je suis un imbécile. Cela me met en fureur. Le fait que je sois en fureur est un résultat, mais ce qui se passe en moi, c'est de la considération intérieure.

La considération intérieure et la considération extérieure sont différentes. Nous devons apprendre à être capables de contrôler séparément les deux sortes de considération : celle qui est intérieure et celle qui est extérieure. Nous voulons changer non seulement intérieurement mais aussi extérieurement.

Hier, quand elle m'a jeté un regard hostile, j'ai

été irrité. Mais aujourd'hui je comprends que si elle m'a regardé ainsi, c'est peut-être qu'elle est stupide, ou qu'elle a appris ou entendu dire quelque chose sur mon compte. Et aujourd'hui, je veux rester calme. Elle est une esclave et intérieurement je ne devrais pas être en colère contre elle. A partir d'aujourd'hui, je veux être calme intérieurement.

Extérieurement, aujourd'hui je veux être poli, mais si c'est nécessaire, je peux avoir l'air d'être en colère. Extérieurement, il s'agit de faire ce qui est le mieux pour elle et pour moi. Je dois considérer, mais la considération intérieure et la considération extérieure doivent être différentes.

Chez l'homme ordinaire, l'attitude extérieure résulte de l'attitude intérieure. Si je la sens polie, alors je suis poli. Mais ces attitudes devraient être séparées.

Intérieurement, nous devrions être libres de la considération ; par contre, extérieurement, nous devrions aller beaucoup plus loin que nous ne l'avons fait jusqu'à présent. Mais l'homme ordinaire est à la merci de ses mouvements intérieurs.

Bien entendu, quand nous parlons de changement, nous parlons de la nécessité d'un changement intérieur. Extérieurement, si tout se passe bien, il n'y a pas besoin de changer. Si tout ne se passe pas bien, peut-être qu'il n'y a pas non plus besoin de changer parce que, qui sait, c'est une originalité comme une autre. Ce qui est indispensable, c'est de changer intérieurement.

Jusqu'à présent, nous n'avons rien changé du tout. A partir d'aujourd'hui nous voulons changer. Mais comment changer ? Tout d'abord, nous devons séparer, ensuite trier, rejeter ce qui est inutile et bâtir quelque chose de neuf. Il y a beaucoup de bon et beaucoup de mauvais en l'homme. Si nous rejetons

tout, plus tard, il faudra à nouveau reconstituer un matériel.

Si un homme a des manques sur le plan extérieur, il faudra qu'il les comble. S'il n'a pas d'éducation, il lui faudra en acquérir une... Mais cela concerne la vie.

Le travail, lui, n'a besoin de rien d'extérieur. Il n'a besoin que de ce qui est intérieur. Extérieurement, nous devrions jouer un rôle dans tous les domaines — extérieurement, l'homme doit être un acteur, sinon il ne répond pas aux exigences de la vie. Un homme aime une chose, un autre, une autre chose : si vous voulez être l'ami des deux et si vous vous comportez avec eux d'une façon qui plaise à l'un des deux, cela ne plaira pas à l'autre — et inversement. Vous devriez vous comporter avec chacun d'eux de la manière qui lui plaît à lui. Alors votre vie serait plus facile.

Mais intérieurement, cela doit être différent.

En fait, particulièrement à notre époque, chacun de nous considère d'une manière tout à fait mécanique. Nous réagissons à tout ce qui nous affecte de l'extérieur. Nous obéissons aux ordres... Elle est gentille, et je suis gentil ; elle est méchante, et je suis méchant. Je suis comme elle veut que je sois, je suis une marionnette. Mais elle aussi est une marionnette mécanique. Elle aussi obéit mécaniquement à des ordres et fait ce qu'un autre veut qu'elle fasse.

Nous devons cesser de réagir intérieurement. Si quelqu'un est grossier avec nous, nous ne devons pas réagir intérieurement. Celui qui y parviendra sera plus libre. C'est très difficile.

L'homme est comme un attelage [1]. Le cheval qui est en nous obéit aux ordres de l'extérieur. Et notre pensée est trop faible pour agir en nous : même si la pensée donne l'ordre de s'arrêter, à l'intérieur rien ne s'arrêtera.

Nous n'éduquons rien d'autre que notre pensée. Nous savons comment nous conduire avec celui-ci ou celui-là. « Bonjour. » « Comment allez-vous ? » Mais seul le cocher le sait. Perché sur son siège, il a lu tout ce qui lui tombait sous la main à ce sujet. Le cheval, lui, n'a reçu aucune éducation. On ne lui a même pas appris l'alphabet, il ne connaît aucune langue, il n'est jamais allé à l'école. Et pourtant lui aussi était capable d'apprendre — mais nous l'avons complètement oublié... De sorte qu'il a grandi comme un orphelin abandonné. Il ne connaît que deux mots : « droite » et « gauche ».

Ce que j'ai dit du changement intérieur se rapporte uniquement à la nécessité d'un changement chez le cheval. Si le cheval change, nous pouvons changer, même extérieurement. Si le cheval ne change pas, tout restera pareil, même si nous passons cent ans à étudier.

Il est facile de décider de changer en restant assis tranquillement dans votre chambre. Mais dès que vous rencontrez quelqu'un, le cheval se met à ruer.

A l'intérieur de nous, nous avons un cheval. Le cheval doit changer.

Si quelqu'un pense que l'étude de soi l'aidera et qu'il deviendra capable de changer, il se trompe complètement. Quand bien même il lirait tous les livres, étudierait pendant des siècles, posséderait tout le savoir, sonderait tous les mystères — cela ne servirait à rien.

1. Cf. *Récits de Belzébuth à son petit-fils*, vol. III. *(N.d.T.)*

Parce que toutes ces connaissances n'appartiendraient qu'au cocher. Et le cocher, malgré tout son savoir, ne peut tirer la voiture sans le cheval — c'est trop lourd.

Avant tout, il faut vous rendre compte que vous n'êtes pas vous-même. Vous pouvez en être sûr, croyez-moi. Vous êtes le cheval. Si vous désirez travailler, il faut commencer par enseigner au cheval un langage dans lequel vous pourrez lui parler, lui dire ce que vous savez et lui montrer la nécessité, par exemple, de changer de disposition. Si vous y parvenez, le cheval à son tour, avec votre aide, se mettra à apprendre.

Mais le changement n'est possible qu'intérieurement.

Quant à la voiture, son existence a été complètement oubliée. Pourtant, elle constitue aussi une partie, et une partie importante, de l'attelage. Elle a sa vie propre, qui est la base même de notre vie. Elle a sa psychologie propre. Elle aussi elle pense, elle a faim, a des désirs, participe à la tâche commune. Elle aussi aurait dû être éduquée, être envoyée à l'école, mais ni ses parents ni personne d'autre ne s'en est soucié. Seul le cocher a été instruit. Il connaît des langues, il sait où se trouve telle ou telle rue. Mais tout seul, il n'est pas capable de s'y rendre.

A l'origine, notre voiture a été fabriquée pour un certain type de ville ; toutes les parties de sa mécanique étaient conçues pour s'adapter à la voirie. La voiture comporte beaucoup de petits rouages. L'idée était que les inégalités de la chaussée distribueraient l'huile lubrifiante de façon uniforme et que cela graisserait ces rouages. Mais tout cela avait été calculé pour un type de ville où les rues ne sont pas trop planes. Entre-temps la ville a changé, mais la

voiture est restée du même modèle. Elle avait été construite pour le transport des bagages, mais aujourd'hui elle transporte des passagers. Et elle circule le long d'une seule et même voie, les grands boulevards. Faute d'être utilisées, certaines de ses pièces se sont rouillées. Si, à un moment donné, elle doit prendre une autre rue, elle tombe presque toujours en panne et par la suite une révision plus ou moins importante s'impose. Après quoi, elle peut encore circuler tant bien que mal sur les grands boulevards, mais pour rouler dans une autre rue, il lui faudrait d'abord être transformée.

Chaque voiture a un certain *momentum* qui lui est propre, mais en un sens on pourrait dire que notre voiture l'a perdu. Et elle ne peut pas travailler sans *momentum*.

De plus, le cheval peut tirer, disons, seulement cinquante kilos, tandis que la voiture peut prendre en charge cent kilos. De sorte que même s'ils le désirent, ils ne peuvent pas travailler ensemble.

Certains véhicules sont si endommagés que l'on ne peut plus rien en faire. Il n'y a plus qu'à les vendre. D'autres peuvent encore être réparés. Mais cela demande beaucoup de temps, car certaines pièces sont très détériorées. La mécanique doit être démontée, toutes les pièces métalliques doivent être mises dans le pétrole, nettoyées puis remontées.

Quelques-unes d'entre elles seront à remplacer. Certaines pièces sont bon marché et peuvent être achetées, mais pour d'autres, le prix est trop élevé. Cela coûte quelquefois moins cher d'acheter une voiture neuve que de réparer l'ancienne.

Il est très probable que tous ceux qui sont ici ne désirent et ne peuvent désirer qu'avec une seule partie d'eux-mêmes. Encore une fois, c'est le cocher seul qui désire, parce qu'il a lu quelque chose, en-

tendu quelque chose. Il a beaucoup d'imagination, il s'envole même jusqu'à la lune dans ses rêves.

Je le répète, ceux qui se croient capables d'avoir une action sur eux-mêmes font une grave erreur. Changer quelque chose intérieurement est très difficile. Ce que vous savez, c'est le cocher qui le sait. Tout votre savoir n'est que manipulations.

Un changement véritable est une chose très difficile, plus difficile que de trouver un million de dollars dans la rue.

Question. — Pourquoi le cheval n'a-t-il pas été éduqué ?

Réponse. — Le grand-père et la grand-mère ont peu à peu oublié, et tous les proches ont oublié. L'éducation demande du temps, demande de la souffrance : la vie devient moins tranquille. Tout d'abord, c'est par paresse qu'ils ne l'ont pas éduqué ; plus tard, ils n'y ont même plus pensé.

Ici encore intervient la Loi de Trois. Entre les principes positif et négatif, il doit y avoir friction, souffrance. La souffrance conduit au troisième principe. Il est cent fois plus facile d'être passif, si bien que la souffrance et le résultat se produisent alors à l'extérieur et non à l'intérieur de nous-mêmes.

Le résultat intérieur n'apparaît que quand tout se passe à l'intérieur de vous.

Extérieurement aussi, nous sommes « actifs » ou « passifs ». Pendant une heure nous sommes actifs, pendant une autre nous sommes passifs. Quand nous sommes « actifs », notre énergie est dépensée ; quand nous sommes « passifs », nous nous reposons.

Mais quand tout se passe à l'intérieur de vous, vous ne pouvez pas vous reposer, la loi joue tou-

jours. Même si vous ne souffrez pas, vous n'êtes pas tranquille.

Tout homme déteste souffrir, tout homme désire être tranquille. Chacun choisit ce qui lui est le plus facile, ce qui le dérange le moins, chacun essaie de ne pas trop penser.

Peu à peu notre grand-père et notre grand-mère ont pris goût à se reposer. Chaque jour un peu plus : le premier jour cinq minutes, le jour suivant dix minutes, et ainsi de suite. Bientôt la moitié de leur temps s'est passée en repos. Et telle est la loi que, si une chose augmente d'une unité, une autre chose diminue d'autant. Là où il y a plus, il est ajouté ; et là où il y a moins, il est retiré.

Graduellement, notre grand-père et notre grand-mère ont oublié de songer à l'éducation du cheval. Et maintenant, personne ne s'en souvient plus.

Q. — Comment entreprendre un changement intérieur ?

R. — Mon conseil : ce que j'ai dit sur la considération. Vous devez commencer par enseigner au cheval un nouveau langage ; à le préparer au désir de changer.

La voiture et le cheval sont reliés. Le cheval et le cocher eux aussi sont reliés ; ils sont reliés par les rênes. Le cheval connaît deux mots : « droite » et « gauche ». Parfois le cocher est dans l'impossibilité de donner des ordres au cheval, parce que les rênes ont la propriété soit de s'épaissir, soit de s'étirer. Elles ne sont pas faites de cuir. Quand nos rênes s'étirent, le cocher ne peut pas contrôler le cheval. Le cheval ne connaît que le langage des rênes. Le cocher a beau crier de toutes ses forces : « A droite, canaille ! », le cheval ne bouge pas. Si

le cocher tire sur les rênes, le cheval comprend. Le cheval aussi connaît peut-être un langage, mais ce n'est pas celui du cocher. Peut-être est-ce de l'arabe...

Une situation analogue existe entre le cheval, la voiture et les brancards. Cela demande une nouvelle explication.

Nous avons en nous une sorte de magnétisme. Celui-ci comporte non pas une seule substance, mais plusieurs. Il se forme en nous lorsque la machine travaille, et il entre pour une part importante dans notre constitution.

Quand nous avons parlé de nourriture, nous n'avons parlé que d'une seule octave. Mais ici, c'est de trois octaves qu'il s'agit. Une octave produit une substance, les autres des substances différentes. Quand la machine travaille mécaniquement, la première substance est produite. Quand nous travaillons subconsciemment, une autre substance est produite. S'il n'y a aucun travail subconscient, cette substance n'est pas produite. Et quand nous travaillons consciemment, une troisième substance est produite.

Examinons ces trois substances. La première correspond aux brancards, la seconde aux rênes, la troisième à la substance qui permet au cocher d'entendre la voix du maître. Vous savez que le son ne se propage pas dans le vide ; une certaine substance doit se trouver là.

Nous devons comprendre la différence entre le passager occasionnel et le maître de la voiture. « Je » est le maître — si nous avons un « Je ». Si nous n'en avons pas, il y a toujours quelqu'un dans la voiture pour donner des ordres au cocher.

Entre le passager et le cocher, il y a une substance qui permet au cocher d'entendre. Que cette substance soit là ou non dépend de certains facteurs accidentels. Elle peut être absente. Si la substance est là, le passager peut donner des ordres au cocher, mais le cocher ne sera peut-être pas en mesure de commander le cheval — parfois il pourra, parfois il ne pourra pas. Cette substance est le résultat de bien des choses. Aujourd'hui vous ne pouvez pas, demain vous pourrez. Tout dépend de la substance qui est là.

Une de ces substances se forme quand nous souffrons. Nous souffrons dès que nous cessons d'être mécaniquement tranquilles. Il y a différentes manières de souffrir.

Par exemple, j'ai envie de vous raconter quelque chose, mais j'ai le sentiment qu'il est mieux de ne rien dire. Un côté de moi désire raconter, l'autre désire garder le silence. Le conflit produit une substance. Progressivement, cette substance s'accumule dans un endroit déterminé.

Q. — Qu'est-ce que l'inspiration ?

R. — L'inspiration est une association. C'est le travail d'un seul centre. L'inspiration ne vaut pas cher, soyez-en sûr.

Chaque fois qu'il y a un élément actif, il y a un élément passif. Si vous croyez en Dieu, vous croyez aussi au diable. Tout cela est sans importance. Que vous soyez bon ou mauvais — cela n'a aucune valeur. Ce qui a de la valeur, c'est le conflit entre deux opposés.

Seuls le conflit, la contradiction peuvent produire un résultat. Mais une grande accumulation de

substances est nécessaire avant que quelque chose de nouveau puisse se manifester.

A tout moment, il peut y avoir un conflit en vous, mais vous ne vous voyez pas. Vous ne croirez ce que je dis qu'au moment où vous commencerez à regarder en vous-même — alors vous verrez. Si vous essayez de faire quelque chose que vous ne voulez pas faire, vous souffrirez. Si vous désirez faire quelque chose et ne le faites pas, vous souffrirez aussi.

Ce que vous aimez, que ce soit bien ou mal, quelle importance ? Le bien est un concept relatif. C'est seulement quand vous commencerez à travailler que votre bien et votre mal commenceront vraiment à exister.

Q. — Le conflit entre deux désirs conduit à la souffrance. Mais il y a une souffrance qui conduit à la maison de fous...

R. — Il y a différentes sortes de souffrance. Pour commencer, nous la diviserons en deux catégories : la souffrance inconsciente et la souffrance consciente.

La première ne donne aucun résultat. Par exemple, vous souffrez de la faim parce que vous n'avez pas d'argent pour acheter du pain ; mais si vous avez du pain, que vous ne le mangiez pas et que vous souffriez, c'est mieux.

Si vous souffrez avec un seul centre, que ce soit le centre intellectuel ou le centre émotionnel, vous allez droit à l'asile de fous.

La souffrance doit être harmonieuse. Il doit y avoir correspondance entre le subtil et l'épais. Sinon, quelque chose risque de casser.

Vous avez plusieurs centres : pas trois, pas cinq,

pas six, mais davantage. Entre eux, il y a place pour un conflit. L'équilibre peut être rompu. Vous avez construit une maison, mais si l'équilibre est rompu, la maison s'écroule et tout est démoli.

Pour le moment, j'explique les choses théoriquement afin d'apporter du matériel en vue d'une compréhension mutuelle.

Faire une chose, aussi petite soit-elle, comporte un grand risque.

La souffrance peut avoir des conséquences graves. Pour l'instant, je parle de la souffrance théoriquement, pour vous faire comprendre. Mais c'est seulement pour vous que je le fais. A l'Institut, on ne pense pas à la vie future, on pense à demain. L'homme ne peut pas voir et ne peut pas croire. Ce n'est que lorsqu'il se connaîtra lui-même, et qu'il connaîtra sa structure intérieure, qu'il pourra voir. En attendant, nous étudions d'une manière extérieure.

Il est possible d'étudier le Soleil, la Lune. Mais l'homme a tout en lui. J'ai le Soleil en moi, la Lune, Dieu. Je suis toute la vie dans sa totalité.

Pour comprendre, il faut se connaître soi-même.

Tout animal travaille selon sa constitution

Le Prieuré, 17 janvier 1923

Tout animal travaille selon sa constitution.

Un animal travaille davantage, un autre moins ; mais chacun d'eux travaille selon sa mesure naturelle. Nous aussi nous travaillons. Parmi nous, l'un est plus apte au travail, l'autre moins. Celui qui travaille comme un bœuf est une nullité, et celui qui ne travaille pas est aussi une nullité. La valeur du travail n'est pas dans la quantité, mais dans la qualité. Malheureusement, je dois dire que nos gens ici ne travaillent pas de manière très satisfaisante quant à la qualité. Que le travail qu'ils ont fait jusqu'à présent leur serve au moins de source de remords ! S'il sert de facteur de remords, il aura été utile ; sinon il n'aura servi à rien.

Comme je viens de le dire, chaque animal travaille selon ce qu'il est. Un animal — disons un ver — travaille tout à fait mécaniquement ; il n'y a rien d'autre à en attendre. Il n'a qu'un seul cerveau : un cerveau mécanique. Un autre animal ne se meut, ne travaille que par l'émotion — telle est la structure de son cerveau. Un troisième ne percevra le mouvement appelé travail qu'à travers l'intellect ; et l'on ne peut rien lui demander d'autre, parce qu'il n'a pas d'autre cerveau ; rien de plus ne peut en

être attendu, puisque la nature l'a créé avec cette sorte de cerveau.

Ainsi, la qualité du travail dépend du cerveau en cause. Si nous considérons différentes espèces d'animaux, nous voyons qu'il existe des animaux à un seul cerveau, à deux cerveaux, ou à trois cerveaux. L'homme est un animal à trois cerveaux. Mais souvent celui qui a trois cerveaux doit travailler, disons, cinq fois plus que celui qui a seulement deux cerveaux. L'homme est ainsi créé qu'il est exigé de lui plus de travail que sa constitution ne lui permet d'en produire. Ce n'est pas la faute de l'homme ; c'est la faute de la Nature. Le travail de l'homme n'a de valeur que lorsqu'il s'y donne jusqu'aux limites extrêmes de ses possibilités.

Normalement, le travail de l'homme nécessite la participation de son sentiment et de sa pensée. Si l'une de ces fonctions est absente, la qualité de son travail restera au niveau du travail produit par l'animal à deux cerveaux. Si l'homme désire travailler comme un homme, il lui faut apprendre à travailler *comme un homme.* C'est facile à reconnaître — aussi facile que de distinguer un animal d'un homme — et nous apprendrons bientôt à le faire. En attendant, vous devez me croire sur parole ; tout ce dont vous avez besoin est de faire la distinction mentalement.

Je dis que jusqu'à présent vous n'avez pas travaillé comme des hommes ; mais il est possible d'apprendre à travailler comme des hommes. Travailler comme un homme veut dire qu'un homme *sent* ce qu'il est en train de faire et *pense* pour quelle raison et à quelle fin il le fait, comment il est en train de le faire, comment cela aurait dû être fait la veille, comment cela doit être fait aujourd'hui, comment il aura à le faire demain, et

quelle est en général la meilleure manière de le faire — et s'il n'y a pas une manière encore meilleure. Celui qui travaille d'une manière juste arrivera à travailler de mieux en mieux. Mais pour une créature à deux cerveaux, il n'y a aucune différence entre son travail d'hier, d'aujourd'hui ou de demain.

Au cours de notre travail, il n'y en a pas un seul qui ait travaillé comme un homme. Mais pour l'Institut, il est nécessaire de travailler autrement. Chacun doit travailler pour lui-même, car les autres ne peuvent rien faire à sa place. Si vous savez faire, disons, une cigarette *comme un homme,* vous savez déjà comment faire un tapis. Tout l'appareillage nécessaire a été donné à l'homme pour faire n'importe quoi. Chaque homme peut faire tout ce que les autres peuvent faire. Ce qu'un homme peut, tout homme le peut. Génie, talent, tout cela n'a aucun sens. Le secret est simple : faire les choses *comme un homme.* Quiconque est capable de penser et de faire les choses comme un homme peut immédiatement faire une chose aussi bien que celui qui l'a faite pendant toute sa vie, mais « pas comme un homme ». Ce que celui-ci avait mis dix ans à apprendre, l'autre l'apprendra en deux ou trois jours, et ensuite il le fera mieux que celui qui a passé sa vie entière à le faire. J'ai connu des gens qui avaient travaillé toute leur vie « pas comme un homme », mais qui, après avoir appris, pouvaient aisément exécuter le travail le plus délicat aussi bien que le plus rude, alors même qu'ils n'en avaient jamais entendu parler auparavant.

Le secret est très simple et très facile : on doit apprendre à travailler comme un homme. Et il en est ainsi lorsqu'un homme fait une chose et qu'en même temps il pense à ce qu'il fait, qu'il étudie la manière dont le travail doit être exécuté, et qu'en

le faisant il oublie tout — sa grand-mère, et son grand-père, et jusqu'à son dîner.

Au début, c'est très difficile. Je vais vous donner des indications théoriques sur la façon de travailler, le reste dépendra de chacun de vous. Mais je vous préviens que je ne vous dirai que ce que vous pouvez mettre en pratique : plus vous mettrez en pratique ce dont j'aurai parlé, plus j'en dirai. Même si certains ne le font que durant une heure, je leur parlerai aussi longtemps qu'il sera nécessaire, pendant vingt-quatre heures s'il le faut. Mais pour ceux qui continueront à travailler comme auparavant, qu'ils aillent au diable !

Comme je l'ai dit, l'essence d'un travail correct pour un homme est le travail simultané de ses trois centres : moteur, émotionnel et intellectuel. Quand les trois centres travaillent ensemble et accomplissent une action ensemble, c'est cela le travail d'un homme. Cirer le parquet comme cela doit être fait a mille fois plus de valeur qu'écrire vingt-cinq livres. Mais avant de commencer à travailler avec les trois centres et de les concentrer sur un travail donné, il est nécessaire de préparer chacun d'eux séparément à pouvoir se concentrer.

Il est nécessaire d'exercer le centre moteur à travailler avec les autres centres. Et il faut se rappeler que chaque centre est divisé en trois parties.

Notre centre moteur est plus ou moins adapté. Par ordre de difficulté, le second centre est le centre intellectuel, puis vient le centre émotionnel, qui est le plus difficile de tous. Nous commençons déjà à obtenir quelques petites choses de notre centre moteur. Mais le centre intellectuel et le centre émotionnel ne peuvent pas se concentrer du tout.

Le but n'est pas de parvenir à rassembler ses pensées dans une direction déterminée. Quand nous

y parvenons, c'est une concentration mécanique que tout le monde peut avoir — ce n'est pas la concentration d'un homme.

Ce qui importe, c'est de savoir comment *ne pas dépendre* des associations. Nous commencerons donc par le centre intellectuel. (En ce qui concerne le centre moteur, nous continuerons les mêmes exercices qu'avant.)

Avant d'aller plus loin, il serait utile d'apprendre à penser selon un ordre défini. Que chacun de vous prenne un objet quelconque, se pose à son sujet les questions suivantes et y réponde selon ses connaissances et son matériel :

1° Son origine ;
2° La cause de son origine ;
3° Son histoire ;
4° Ses qualités et attributs ;
5° Les objets qui sont en contact avec lui ou qui ont une relation avec lui ;
6° Son emploi et ses applications ;
7° Ses effets et conséquences ;
8° Ce qu'il explique et ce dont il est la preuve ;
9° Sa fin ou son avenir ;
10° Votre opinion, la cause et les motifs de cette opinion.

Pourquoi sommes-nous ici?

Le Prieuré, 21 août 1923

Pour un certain nombre d'entre vous, séjourner ici n'a plus aucun sens. Si on leur demandait pourquoi ils sont ici, ils seraient tout à fait incapables de répondre ou bien diraient une absurdité et m'exposeraient toute une philosophie sans même croire un mot de ce qu'ils raconteraient. Quelques-uns savaient peut-être au début pourquoi ils étaient venus, mais ils l'ont oublié.

Je considère que quiconque vient ici a déjà dû comprendre la nécessité de faire quelque chose et a déjà essayé par lui-même. Ses tentatives l'ont conduit à la conclusion que, dans les conditions de la vie ordinaire, il est impossible de parvenir à quoi que ce soit. Il commence alors à s'informer, à se mettre en quête d'endroits où, grâce à des conditions préétablies, le travail sur soi est possible. A la fin il trouve ; il apprend qu'ici un tel travail est possible. Et en effet, ce lieu a été créé et organisé pour que le chercheur puisse y trouver les conditions auxquelles il aspirait.

Mais certains d'entre vous ne tirent pas parti de ces conditions ; on peut même dire qu'ils ne les remarquent pas. Et le fait qu'ils ne les voient pas prouve qu'en réalité ils ne les recherchaient pas, et

qu'ils n'essayaient pas d'obtenir dans leur vie de tous les jours ce qu'ils étaient supposés chercher. Celui qui ne se sert pas des conditions de l'Institut pour travailler sur lui-même et qui ne les voit pas, celui-là n'a pas sa place ici. Il perd son temps en restant ici, gêne les autres et prend la place de quelqu'un. Ici la place est limitée et, faute d'espace, je dois refuser beaucoup de candidats. Vous devez soit mettre cette place à profit, soit vous en aller.

Je le répète, je pars du principe que ceux qui viennent ici ont effectué un travail préparatoire, ont assisté à des conférences, et déjà tenté quelque chose par eux-mêmes.

J'estime donc que ceux qui sont ici ont déjà compris la nécessité de travailler sur eux-mêmes et savent à peu près comment il faudrait le faire, mais qu'ils en sont incapables, pour des raisons qui échappent à leur contrôle. Par conséquent, je n'ai pas besoin de répéter à nouveau pourquoi chacun de vous est ici.

Je ne peux poursuivre mon travail ici que dans la mesure où ce qui a déjà été reçu est appliqué dans la vie pratique. Malheureusement, ce n'est pas le cas : les gens vivent ici mais ne travaillent pas ; ils agissent seulement sous l'effet d'une contrainte, comme s'ils étaient payés à la journée.

Je propose donc à ces personnes de travailler à partir de maintenant comme elles l'avaient compris auparavant, de redonner vie à leurs idées d'autrefois et de se mettre au travail pour de bon — ou bien de comprendre tout de suite que leur présence ici est inutile. Au point où en sont les choses, quand bien même elles continueraient pendant dix ans, cela ne mènerait à rien.

Je ne réponds de rien. Que les gens essaient réellement. Sinon, ils seraient encore capables de

réclamer quelque chose pour le temps perdu. Qu'ils ressuscitent en eux leurs premières intentions et rendent ainsi leur séjour utile pour eux-mêmes et pour ceux qui les entourent.

Celui qui peut être ici un égoïste conscient pourra ne pas être un égoïste dans la vie. Etre un égoïste ici signifie : ne tenir compte de personne, pas même de moi, regarder chaque être et chaque chose comme un moyen de s'aider soi-même. Il ne doit y avoir de considération pour rien ni pour personne. Qui est fou, qui est intelligent, la question n'est pas là. Le fou est un bon sujet d'étude, de travail. L'homme intelligent aussi. Autrement dit, ils sont l'un et l'autre nécessaires. La canaille et le brave homme également. Le fou, l'homme intelligent, la canaille, le brave homme, tous, autant les uns que les autres, peuvent servir de miroir et de choc pour se voir et s'étudier.

Il y a autre chose à comprendre. Notre Institut peut être comparé à l'atelier d'un dépôt de locomotives ou à un garage où sont effectuées des réparations. Lorsqu'un nouveau venu pénètre dans le garage, il découvre des machines qu'il n'avait jamais vues ailleurs. Et pour cause : toutes les voitures qu'il avait aperçues au-dehors étaient carrossées et peintes ; il ne sait pas comment elles sont faites. Les yeux de l'homme de la rue sont habitués à ne voir que la carrosserie. Ici, à l'atelier, les voitures sont sans capot. Les pièces sont démontées, toutes nettoyées et exposées au regard ; elles n'ont plus rien de commun avec ce qu'il a l'habitude de voir. A l'Institut, il en est de même. Quand une nouvelle personne arrive avec son bagage, elle est tout de suite mise à nu. Et alors tous ses plus mauvais côtés, toutes ses « beautés » cachées deviennent évidentes.

C'est pourquoi ceux qui parmi vous ne sont pas avertis de ce phénomène ont l'impression que nous n'avons vraiment rassemblé ici que des gens stupides, paresseux, bornés — bref, tous les déchets. Mais chacun de vous oublie une chose importante : ce n'est pas lui qui les voit tels qu'ils sont ; quelqu'un les a mis à nu, c'est pourquoi il les voit et s'en attribue le mérite. Voyant les autres comme des imbéciles, il ne se rend pas compte qu'il est lui-même un imbécile. Si quelqu'un d'autre ne les avait pas exposés au grand jour, il se serait peut-être mis à genoux devant l'un ou l'autre d'entre eux. Il voit ceux qui l'entourent déshabillés mais il oublie que, lui aussi, il est déshabillé. Il s'imagine qu'ici, tout comme dans la vie, il peut porter un masque. Mais sitôt qu'il a franchi les grilles de l'Institut, le gardien lui a ôté son masque. Ici il est nu ; chacun sent immédiatement ce qu'il est en réalité.

C'est pourquoi personne ici ne doit considérer intérieurement qui que ce soit. Si quelqu'un s'est mal comporté envers vous, ne soyez pas indigné, car vous aussi pourriez en faire autant. Vous devriez, au contraire, être très reconnaissant et vous estimer heureux de n'avoir jamais reçu de gifle de personne, car, à chaque pas, vous faites du mal à un autre. Faut-il que ces gens soient gentils pour ne pas vous « considérer » ! Et pourtant, si quelqu'un vous fait le moindre tort, vous êtes prêt à lui casser la figure.

Vous devez comprendre cela clairement et vous comporter en conséquence. Vous devez essayer de vous servir des autres sous tous leurs aspects, bons ou mauvais ; et vous devez aussi aider les autres à travers tous les aspects qui vous sont propres, quels qu'ils soient. Si l'autre est intelligent, idiot, bienveillant, méprisable, soyez sûr qu'à d'autres mo-

ments vous aussi vous êtes stupide, intelligent, méprisable, consciencieux. Tous les gens sont les mêmes, seulement ils se manifestent de manières différentes selon les moments, exactement comme vous aussi, vous êtes différent selon les moments. De même que vous avez besoin d'aide à différents moments, de même les autres ont besoin de votre aide. Et vous devez aider les autres non pour eux-mêmes, mais pour vous-même. Premièrement, si vous les aidez, ils vous aideront ; deuxièmement, à travers eux vous vous instruisez, pour le plus grand bien de ceux qui vous sont proches.

Il vous faut savoir encore une chose : chez beaucoup de personnes, certains états sont provoqués artificiellement, non par elles-mêmes mais par l'Institut. C'est pourquoi porter atteinte à cet état chez un autre peut gêner le travail de l'Institut. La seule chance de salut est de vous rappeler jour et nuit que vous êtes ici uniquement pour vous-même, et que vous ne devez être gêné par rien ni personne ; ou alors faites en sorte qu'ils ne vous gênent pas. Vous devez les utiliser comme moyens d'atteindre vos buts.

Cependant, on fait tout ici excepté ça. Vous avez transformé la vie de l'Institut en quelque chose de pire que la vie ordinaire. Bien pire même. A longueur de journée, les gens sont accaparés par des intrigues, ou déblatèrent les uns contre les autres, ou s'ils ne le font pas ouvertement, n'en pensent pas moins en leur for intérieur, ils jugent et considèrent chacun, trouvant l'un sympathique, l'autre antipathique ; ils affichent des amitiés, collectivement ou individuellement se jouent des tours sordides, le regard toujours fixé sur les mauvais côtés de chacun.

Il ne sert à rien de penser que certains sont

meilleurs que d'autres. Il n'y a pas d' « autres » ici. Ici, les gens ne sont ni intelligents ni stupides, ni anglais ni russes, ni bons ni mauvais. Il n'y a que des automobiles détraquées, comme vous. Et c'est seulement grâce à ces automobiles détraquées que vous pourrez atteindre ce que vous espériez en venant ici. Chacun de vous y pensait à son arrivée. Maintenant il est nécessaire de vous le rappeler et de revenir à votre première idée.

Tout ce que j'ai dit peut se résumer en deux questions :

1° Pourquoi suis-je ici ?
2° Cela vaut-il la peine que je reste ?

3

« Nous n'allons jamais jusqu'au bout de ce que nous voulons faire, dans les grandes choses comme dans les petites.
« Nous allons jusqu'au *si*, et nous revenons au *do*.
« Il en va de même pour le développement de soi. C'est pourquoi il est impossible sans une force additionnelle, qui vienne de l'extérieur et aussi de l'intérieur. »

(25 mars 1922.)

« Nous dépensons toujours plus d'énergie qu'il n'est nécessaire, en utilisant des muscles dont nous n'avons pas besoin, en laissant nos pensées tourner en rond, et en réagissant trop avec nos sentiments.
« Relâchez vos muscles, n'utilisez que ceux qui sont nécessaires, tenez vos pensées en réserve et n'exprimez vos sentiments que lorsque vous le voulez.
« Ne vous laissez pas affecter par les apparences, elles sont inoffensives par elles-mêmes.
« C'est nous qui acceptons d'être blessés. »

(Le Prieuré, 12 juin 1923.)

« Un travail dur est un investissement d'énergie qui rapporte. L'usage conscient de l'énergie est un investissement payant ; son usage automatique est un gaspillage inutile. »

(Le Prieuré, 12 juin 1923.)

« Quand le corps se révolte contre le travail, la fatigue s'installe vite. Ce n'est pas le moment de se reposer, car ce serait laisser la victoire au corps.
« Ne vous reposez pas lorsque le corps a envie de se reposer, n'écoutez pas ; mais si le mental sait qu'il doit se reposer, faites-le. Pour cela, il faut apprendre à distinguer le langage du corps de celui du mental et être honnête. »

(25 mars 1922.)

« Sans lutte, pas de progrès, et pas de résultat. Chaque rupture d'habitude produit un changement dans la machine. »

(Le Prieuré, 2 mars 1923.)

Énergie — sommeil

Le Prieuré, 30 janvier 1923

Je vous ai dit, au cours d'une récente conférence, qu'au cours de chaque période de vingt-quatre heures notre organisme produit une quantité déterminée d'énergie, nécessaire à son existence. Je répète : une quantité déterminée. Pourtant, cette quantité d'énergie est bien supérieure à celle qu'exigerait une dépense normale. Mais notre vie est si anormale que nous en dépensons la plus grande partie et parfois même la totalité, et nous la dépensons en pure perte.

Un des principaux facteurs de consommation de l'énergie tient à tous les mouvements inutiles que nous faisons au cours de la vie quotidienne. Vous verrez plus tard, d'après certaines expériences, que la plus grande partie de cette énergie est dépensée précisément au moment où nos mouvements sont moins actifs.

Par exemple, combien un homme consommera-t-il d'énergie en une journée consacrée tout entière à un travail physique ? Beaucoup. Pourtant, il en dépensera encore davantage s'il reste assis à ne rien faire. Nos grands muscles consomment moins d'énergie parce qu'ils se sont mieux adaptés au *momentum*, tandis que les petits muscles en consomment

davantage parce qu'ils y sont moins adaptés ; ils ne peuvent être mis en mouvement que par la force. Par exemple, assis comme je le suis maintenant, il vous semble que je ne bouge pas. Mais cela ne signifie pas que je ne dépense pas d'énergie. Chaque mouvement, chaque tension, grande ou petite, n'est possible pour moi que si je dépense cette énergie. En ce moment, mon bras est contracté mais je ne bouge pas. Pourtant je suis en train de dépenser plus d'énergie que si je le remuais comme cela *(il fait un geste).*

C'est une chose très intéressante et vous devez essayer de comprendre ce que je dis à propos du *momentum*. Lorsque je fais un mouvement subit, l'énergie afflue, mais lorsque je répète ce mouvement *(il fait le même geste)*, le *momentum* n'exige plus d'énergie.

Dès que l'impulsion initiale est donnée, le flux d'énergie s'arrête et le *momentum* prend le relais. Toute tension demande de l'énergie. En l'absence de tension, la dépense d'énergie est moindre. Si mon bras est sous tension comme il l'est maintenant, cela requiert un courant continu, ce qui veut dire qu'il est relié aux accumulateurs. De même si je déplace mon bras ainsi, du moment qu'il y a des arrêts, je dépense encore de l'énergie.

Si un homme souffre de tensions chroniques, alors, même s'il ne fait rien, même s'il est étendu, il dépense plus d'énergie qu'un homme qui passe toute une journée à des travaux physiques. Tandis qu'un homme qui n'a pas ces petites tensions chroniques ne gaspille certainement pas d'énergie quand il ne travaille pas ou ne remue pas.

Demandons-nous maintenant : y en a-t-il beaucoup parmi nous qui soient libres de cette terrible maladie ? — Nous ne parlons pas des gens en

général, mais de ceux qui sont ici ; les autres ne nous concernent pas.

Presque tous, nous avons cette charmante habitude.

N'oublions pas que cette énergie dont nous sommes en train de parler si facilement, et que nous gaspillons involontairement sans aucune nécessité, est l'énergie même dont nous avons besoin pour le travail que nous avons l'intention d'entreprendre. Sans elle nous ne pouvons rien accomplir.

Nous ne pouvons pas avoir plus d'énergie. L'influx d'énergie n'augmentera jamais, la machine restera telle qu'elle a été créée. Si elle a été créée pour fournir dix ampères, elle continuera de fournir dix ampères. Le courant ne pourrait être augmenté qu'à condition de changer tous les fils et toutes les bobines. Une bobine représente le nez, par exemple ; une autre une jambe, une troisième la couleur de la peau ou le volume de l'estomac... La machine ne peut pas être changée, sa structure restera telle qu'elle est. La somme d'énergie produite est constante ; même si la machine est révisée, cette somme n'augmentera presque pas.

Ce que nous avons l'intention d'entreprendre demande beaucoup d'efforts. Et l'effort demande beaucoup d'énergie. Mais la sorte d'efforts que nous avons faits jusqu'à présent entraîne un tel gaspillage d'énergie que nous ne pourrons jamais accomplir ce que nous avons en vue.

Ainsi donc, d'un côté nous avons besoin d'une grande quantité d'énergie et, de l'autre, notre machine est construite de telle sorte qu'elle ne peut pas en produire davantage. Comment sortir d'une telle situation ? La seule issue, la seule méthode possible est d'économiser l'énergie dont nous disposons. Donc, si nous voulons être chargés d'énergie au

moment où nous en avons besoin, nous devons apprendre à l'économiser partout où nous pouvons.

Il est maintenant évident pour nous que l'une des principales fuites d'énergie est due à notre état de tension involontaire. Il existe en nous bien d'autres fuites, mais elles sont toutes plus difficiles à réparer que la première. Nous commencerons par le plus facile, qui est d'éliminer cette fuite-là. Ensuite nous apprendrons à venir à bout des autres.

Le sommeil de l'homme n'est rien d'autre que la rupture des connexions entre les centres. Les centres de l'homme ne dorment jamais. Puisque les associations constituent leur vie, leur mouvement, elles ne cessent jamais, elles ne s'arrêtent jamais. L'arrêt des associations signifie la mort. Le mouvement des associations ne s'arrête pas un seul instant, dans aucun centre. Elles continuent à se dérouler même dans le plus profond sommeil. Si, à l'état de veille, un homme voit, entend, se sent penser, dans le demi-sommeil aussi, il voit, entend, se sent penser et il appelle cet état : sommeil. Même dans l'état où, croit-il, il cesse absolument de voir ou d'entendre, état qu'il appelle également : sommeil, les associations se poursuivent.

La seule différence est dans la force des connexions entre un centre et un autre.

Mémoire, attention, observation, ne sont rien d'autre que l'observation d'un centre par un autre, ou l'écoute d'un centre par un autre. Par conséquent, les centres en tant que tels n'ont pas besoin de s'arrêter ni de dormir. Le sommeil ne leur apporte ni bien ni mal. Le sommeil, comme on le nomme, n'a pas pour objet d'apporter du repos aux centres. Comme je l'ai déjà dit, le sommeil profond survient lorsque les connexions entre les centres sont coupées. En fait, le sommeil profond, le repos complet de la

machine, s'établit une fois que tous les liens, toutes les connexions cessent de fonctionner.

Nous avons plusieurs centres et nous avons autant de connexions : disons cinq connexions. (En fait, ce n'est pas exact : certains hommes ont deux connexions, d'autres en ont sept. Nous avons pris cinq comme moyenne.) Ce qui caractérise l'état de veille, c'est que toutes ces connexions restent intactes. Mais si l'une d'elles est coupée ou cesse de fonctionner, nous ne sommes ni endormis ni éveillés.

Si une liaison est interrompue, nous ne sommes plus éveillés, nous ne sommes pas endormis non plus. Si deux liaisons sont coupées, nous sommes moins éveillés encore — mais nous ne sommes toujours pas endormis. Si une troisième liaison est coupée, nous ne sommes pas éveillés et nous ne sommes toujours pas vraiment endormis. Et ainsi de suite.

Donc ce n'est pas deux états que nous avons, l'un de sommeil et l'autre de veille, comme nous le croyons, mais plusieurs états. Entre l'état le plus actif et le plus intense que quelqu'un puisse connaître et l'état le plus passif, il existe des degrés déterminés. Si une seule des liaisons vient à se rompre, le fait n'est pas évident de l'extérieur et demeure imperceptible pour autrui. Il existe des gens dont la capacité de se mouvoir, de marcher, de vivre, ne prend fin que lorsque toutes les connexions sont rompues. Il en est d'autres chez qui il suffit d'interrompre deux connexions pour qu'ils tombent dans le sommeil.

Si nous considérons l'échelle entre le sommeil et la veille comme comportant sept connexions, alors il y a des gens qui continuent de vivre, de parler, de marcher dans le troisième degré du sommeil.

Les états profonds du sommeil sont les mêmes

pour tous, mais les degrés intermédiaires sont souvent subjectifs.

Il y a même des « phénomènes » chez qui l'activité est au maximum au moment où une ou plusieurs de leurs connexions sont coupées. Si, du fait de son éducation, cet état est devenu habituel à un homme, si c'est dans cet état-là qu'il a acquis tout ce qu'il possède, son activité est échafaudée là-dessus et il ne peut être actif qu'à condition que cet état apparaisse. Mais pour vous personnellement, l'état actif est relatif : dans un certain état vous pouvez être actif. Il existe un état actif objectif, quand toutes les connexions sont intactes. Pour tous les états, il existe une activité subjective correspondante.

Ainsi il y a bien des degrés de sommeil et de veille. L'état actif est un état où les facultés de penser et de sentir travaillent au maximum de leur capacité et de leur intensité. S'il y a un état de veille objectif, c'est-à-dire un authentique état de veille, il y a aussi un état de sommeil objectif. « Objectif » veut dire actif ou passif en réalité.

De toute façon, chacun doit comprendre que le but du sommeil n'est atteint que lorsque toutes les communications entre les centres sont coupées. Alors seulement la machine peut produire ce que le sommeil est censé produire.

Le sommeil profond est un état où nous n'avons ni rêves ni sensations. Si l'on a des rêves, cela signifie qu'une des connexions n'est pas coupée, puisque la mémoire, l'observation, la sensation, ne sont rien d'autre que l'observation d'un centre par un autre. Donc quand vous voyez ce qui se passe en vous ou quand vous vous en souvenez, cela veut dire qu'un centre en observe un autre. S'il peut observer, c'est qu'il existe quelque chose à travers quoi

observer. Et, s'il existe quelque chose à travers quoi observer, la connexion n'est pas rompue.

Par conséquent, si la machine est en bon état, il lui suffit de très peu de temps pour produire la quantité de matière qui est la raison d'être du sommeil ; en tout cas, beaucoup moins de temps que nous avons l'habitude de passer à dormir. Ce que nous appelons sommeil, quand nous dormons sept heures, dix heures ou Dieu sait combien de temps, n'est pas du sommeil. La plus grande partie de ce temps ne se passe pas à dormir, mais s'écoule dans des états intermédiaires, des états inutiles de demi-rêve.

Certaines personnes ont besoin de plusieurs heures pour s'endormir, et de plusieurs heures pour revenir à elles. Si nous pouvions nous endormir d'un coup, et passer rapidement du sommeil à la veille, nous n'accorderions à ces états intermédiaires que le tiers ou le quart du temps que nous y perdons actuellement.

Mais nous ne savons pas comment couper volontairement ces connexions. Elles sont coupées en nous et rétablies de façon mécanique.

Nous sommes esclaves de ce mécanisme. Quand « ça » lui plaît, nous pouvons passer à un autre état. Sinon, nous n'avons qu'à nous coucher et attendre que « ça » nous donne la permission de nous reposer.

Cette mécanicité et cette dépendance indésirable ont des causes diverses. L'une de ces causes tient à l'état chronique de tension dont nous parlions au début et qui est l'un des nombreux facteurs de déperdition de notre réserve d'énergie. Vous voyez donc que la libération de cette tension chronique servirait un double but. D'abord, nous épargnerions beau-

coup d'énergie et, ensuite, nous éviterions de rester inutilement allongés à attendre le sommeil.

Voyez comme c'est simple, comme c'est facile à obtenir et comme c'est nécessaire. Se libérer de cette tension perpétuelle a pour nous une valeur inestimable.

Plus tard, je vous donnerai certains exercices pour cela. Je vous recommande de leur accorder une attention très sérieuse et de vous appliquer de toutes vos forces à obtenir de chacun de ces exercices ce qu'il est destiné à donner.

Il faut apprendre à tout prix à ne pas être tendu lorsque la tension n'est pas nécessaire. Quand vous êtes assis à ne rien faire, laissez votre corps dormir. Quand vous dormez, dormez de telle manière que la totalité de vous-même dorme.

Y a-t-il un moyen de prolonger la vie?

New York, 15 mars 1924

Question. — Y a-t-il un moyen de prolonger la vie ?

Réponse. — On peut trouver dans certaines écoles différentes théories sur la prolongation de la vie. Il existe de nombreux systèmes ayant trait à ce sujet. Il y a même des originaux qui croient encore à l'existence d'un élixir de vie.

Je vais expliquer schématiquement comment je comprends la question.

Voici une montre. Vous savez qu'il existe différents modèles de montres. La mienne a un ressort conçu pour fonctionner vingt-quatre heures. Après vingt-quatre heures, elle s'arrête. Des montres d'un autre type peuvent fonctionner une semaine, un mois, peut-être même un an. Le mécanisme est toujours calculé pour un temps déterminé. Tel il a été fabriqué par l'horloger, tel il demeure.

Vous avez peut-être remarqué que les montres ont un régulateur. Si on le déplace, la montre peut marcher plus lentement ou plus vite. Si vous l'enlevez, le ressort peut se détendre très rapidement et, bien qu'ajusté pour fonctionner vingt-quatre heures, il s'épuisera en trois ou quatre minutes. Par contre, ma montre pourrait tout aussi bien marcher

au ralenti pendant une semaine ou un mois, bien que son mécanisme ait été calculé pour vingt-quatre heures.

Nous sommes semblables à une montre. Notre système de fonctionnement est préétabli. Chaque homme possède plusieurs sortes de ressorts. Selon l'hérédité, le système diffère. Par exemple, un mécanisme peut être prévu pour durer soixante-dix ans. Quand le ressort tire à sa fin, la vie aussi tire à sa fin. Le mécanisme d'un autre homme peut être calculé pour durer cent ans ; c'est comme s'il avait été fabriqué par un autre artisan. Et chez certains, le ressort peut ne durer qu'une semaine.

Ainsi, chaque homme a un temps de vie qui lui est propre. Nous ne pouvons pas changer notre système. Chacun de nous reste tel qu'il a été créé. La durée de la vie ne peut être changée ; si le ressort est détendu, c'est la fin.

La durée de la vie est déjà déterminée à la naissance et si nous pensons pouvoir y changer quelque chose, c'est pure imagination. Pour changer quelque chose, il faudrait tout changer : l'hérédité, notre père, notre grand-mère... Il est trop tard pour cela.

Quoique notre mécanisme ne puisse être modifié artificiellement, il est cependant possible de prolonger la vie. J'ai dit qu'au lieu de vingt-quatre heures, le ressort pourrait travailler pendant une semaine. Ou bien l'inverse : un ressort calculé pour fonctionner cinquante ans peut être déroulé en cinq ou six ans.

En chaque homme il y a un ressort principal, c'est son mécanisme. Le déroulement de ce ressort correspond à nos impressions et à nos associations.

Nous possédons d'autre part deux ou trois spirales — autant que de cerveaux. Les cerveaux correspondent à ces ressorts. Par exemple, notre

pensée est un de ces ressorts. Nos associations mentales ont une certaine durée définie.

Penser, c'est comme dérouler une bobine de fil. Chaque bobine comporte une certaine longueur de fil. Quand je pense, le fil se déroule. Ma bobine a cinquante mètres de fil, celle d'un autre en a cent. Aujourd'hui j'ai dépensé deux mètres, demain j'en dépenserai autant, et quand les cinquante mètres tireront à leur fin, ma vie aussi tirera à sa fin. La longueur du fil ne peut être changée.

Mais de même qu'un ressort conçu pour fonctionner vingt-quatre heures peut se dérouler en dix minutes, de même la vie peut s'épuiser rapidement. La seule différence est que d'ordinaire la montre possède un ressort unique, tandis que l'homme en possède plusieurs. A chaque centre correspond un ressort de longueur différente. Quand l'un de ses ressorts s'arrête, l'homme peut continuer à vivre. Par exemple, son système de pensée a été calculé pour durer soixante-dix ans, celui de son sentiment pour durer quarante ans. Après quarante ans, cet homme continue à vivre, mais sans sentiment.

Cependant, le déroulement du ressort peut être accéléré ou ralenti. Rien ne peut être développé dans ce domaine ; la seule chose que nous puissions faire est d'économiser.

Le temps est proportionnel au flux des associations ; il est relatif. Pour le comprendre, rappelez-vous par exemple ceci : vous êtes assis chez vous, vous êtes au calme ; vous croyez avoir été assis durant cinq minutes, mais l'horloge vous prouve qu'une heure s'est écoulée. Une autre fois vous attendez quelqu'un dans la rue ; vous êtes fâché que la personne n'arrive pas. Vous pensez que vous êtes là depuis une heure tandis qu'il ne s'est écoulé que cinq minutes : c'est parce que, pen-

dant ce temps, vous avez eu beaucoup d'associations. Vous pensiez : « Pourquoi ne vient-elle pas ? Peut-être a-t-elle été renversée par une voiture ? » et ainsi de suite.

Plus vous vous concentrez, plus le temps vous paraît court. Une heure peut passer inaperçue car si vous vous concentrez, vous avez très peu d'associations, très peu de pensées, très peu de sentiments.

Le temps est subjectif ; il dépend des associations. Quand vous êtes assis sans concentration, le temps vous paraît long. Extérieurement, le temps n'existe pas ; il n'existe pour nous qu'intérieurement.

Dans les autres centres, les associations se déroulent exactement comme dans le centre de pensée.

Le secret, pour prolonger la vie, est d'être capable de dépenser l'énergie de nos centres lentement — et toujours intentionnellement.

Apprenez à penser consciemment. Cela permet une économie dans la dépense de l'énergie. Ne rêvez pas.

L'éducation des enfants

New York, 1er mars 1924

Question. — Il existe une méthode d'éducation pour les enfants, basée sur la suggestion pendant le sommeil. Y a-t-il quelque chose de bon dans cette méthode ?

Réponse. — Cette sorte de suggestion n'est rien d'autre qu'un empoisonnement progressif. Elle détruit les derniers vestiges de la volonté.

L'éducation est une chose très compliquée. Elle doit tout embrasser. Ce serait mauvais, par exemple, de ne donner aux enfants que des exercices physiques.

En général, l'éducation se limite à la formation du penser. On force l'enfant à apprendre par cœur des poèmes, comme un perroquet, sans rien comprendre, et les parents sont contents lorsqu'il y arrive. A l'école, il apprend tout aussi mécaniquement et, après avoir passé ses examens « avec mention », il ne comprend toujours rien et n'éprouve rien. Par la pensée il est un adulte de quarante ans, mais dans son essence il demeure un enfant de dix ans. En pensée, il n'a peur de rien, mais dans son essence il est peureux.

Sa moralité est purement automatique, purement

extérieure. Comme il a rabâché des poèmes, il a rabâché aussi la morale. Mais l'essence de l'enfant, sa vie intérieure, est livrée à elle-même, sans aucune direction. Si l'on est sincère envers soi-même, on doit admettre que les adultes, pas plus que les enfants, n'ont de morale : notre moralité est toute théorique et automatique. Mais si nous sommes vraiment sincères, nous pouvons voir combien nous sommes mauvais.

L'éducation n'est qu'un masque qui n'a rien à voir avec notre nature. Les gens croient qu'une méthode est meilleure qu'une autre, mais en fait, toutes se valent. Nous sommes tous les mêmes mais nous avons vite fait de voir la paille dans l'œil du voisin. Nous sommes aveugles à nos pires défauts. Dès qu'un homme est capable de se voir, il peut se mettre à la place d'un autre et sait que lui-même ne vaut pas mieux. Si vous désirez être meilleur, essayez d'aider votre prochain. Mais aujourd'hui, les gens ne font que se tendre des embûches et se faire tomber les uns les autres. En réalité, un homme ne peut pas en aider un autre, ne peut pas le soutenir parce qu'il ne peut même pas s'aider lui-même.

Avant tout, vous devez penser à vous-même, vous devez vous efforcer de vous élever vous-même. Vous devez être un égoïste. L'égoïsme est la première étape sur le chemin de l'altruisme, du christianisme. Seulement, l'égoïsme doit avoir un bon motif et c'est très difficile. Nous apprenons à nos enfants à devenir des égoïstes ordinaires — d'où le résultat actuel. Il nous faut toujours les juger d'après nous-mêmes. Nous savons bien comment nous sommes, et nous pouvons être sûrs qu'avec l'éducation moderne, nos enfants, dans le meilleur des cas, seront comme nous.

Si vous désirez le bien de vos enfants, vous devez

d'abord désirer votre propre bien. Car si vous changez, vos enfants changeront aussi. En vue de l'avenir de vos enfants, vous devez, pour un temps, les oublier et penser à vous.

Si nous sommes satisfaits de nous, nous pouvons, la conscience tranquille, continuer à élever nos enfants comme nous l'avons fait jusqu'à présent. Mais sommes-nous satisfaits de nous-mêmes ?

Nous devons toujours partir de nous, nous prendre nous-mêmes comme exemple, parce que nous ne pouvons pas voir l'autre à travers le masque qu'il porte.

C'est seulement si nous nous connaissons nous-mêmes que nous pouvons voir l'autre. Car intérieurement, tous les hommes sont les mêmes : les autres sont comme nous. Ils ont les mêmes bonnes intentions de devenir meilleurs, mais ils ne le peuvent pas. C'est tout aussi difficile pour eux. Ils sont tout aussi malheureux et pleins de regrets après coup. Vous devez leur pardonner d'être ce qu'ils sont en ce moment et penser au lendemain. Si vous avez pitié de vous, vous devez avoir pitié des autres, en songeant à l'avenir.

Le plus grand de tous les péchés est de continuer à donner une éducation à vos enfants lorsque vous avez commencé à avoir des doutes sur cette éducation. Si vous croyez à ce que vous faites, votre responsabilité n'est pas aussi grande que si vous avez commencé à en douter.

La loi exige que votre enfant aille à l'école. Qu'il y aille ! Mais vous, son père, vous ne devez pas vous contenter de l'école. Par expérience, vous savez que l'école ne donne que du savoir, des informations, qu'elle ne développe qu'un seul centre. Vous devez donc vous efforcer de rendre tout ce savoir vivant

et de combler les vides. Ce n'est qu'un compromis, mais parfois un compromis vaut mieux que rien.

L'éducation des enfants pose un grand problème auquel on a même peur de penser. Une étrange particularité de l'éducation moderne est qu'en ce qui concerne le sexe, les enfants grandissent sans direction.

Nous voyons ce qui résulte d'une telle éducation. Par notre propre expérience, nous savons tous que cet aspect important de la vie est presque entièrement gâché. Il est rare de trouver un homme qui soit normal sous ce rapport.

Cette détérioration se fait progressivement. Les manifestations du sexe apparaissent chez un enfant dès l'âge de quatre ou cinq ans et, sans direction, il peut s'engager sur un mauvais chemin. C'est le moment de commencer cette éducation, et votre propre expérience est là pour vous aider. Il est très rare que les enfants soient éduqués normalement sous ce rapport. Vous êtes souvent navré pour votre enfant, mais vous ne pouvez rien faire. Et lorsqu'il commence lui-même à comprendre ce qui est juste et ce qui est faux, il est souvent trop tard ; le mal est fait.

Guider les enfants en ce qui concerne le sexe est une chose très délicate parce que chaque cas particulier exige un traitement différent, une connaissance approfondie de la psychologie de l'enfant. En sachant peu, on risque beaucoup. Expliquer ou interdire quelque chose revient souvent à lui mettre une idée dans la tête, à éveiller sa curiosité, à le pousser vers le fruit défendu.

Le centre sexuel joue un très grand rôle dans notre vie. Soixante-quinze pour cent de nos pensées proviennent de ce centre et colorent tout le reste.

Seuls les peuples d'Asie centrale sont sans anomalie sous ce rapport. Là-bas, l'éducation sexuelle fait partie des rites religieux, et les résultats sont excellents.

Q. — Jusqu'à quel point l'enfant doit-il être dirigé ?

R. — D'une façon générale, l'éducation d'un enfant doit être basée sur ce principe que tout doit venir de son propre vouloir. Rien ne doit lui être donné sous une forme toute faite. On ne peut que lui proposer une idée, que le guider, ou même l'instruire indirectement en partant de loin et en l'amenant au point voulu à partir d'autre chose. Je n'enseigne jamais directement, sinon mes élèves n'apprendraient rien. Si je veux qu'un de mes élèves change, je pars de très loin ou je m'adresse à un autre, et de cette manière il apprend.

C'est ainsi que cela doit se passer parce que ce qui est dit directement à un enfant, il le reçoit mécaniquement et, plus tard, il se manifestera tout aussi mécaniquement.

Les manifestations mécaniques et les manifestations de celui qui a acquis une individualité sont différentes ; leurs propriétés sont différentes. Les premières sont créées et les secondes créent. Les premières ne sont pas une création, elles ne sont qu'une création à travers l'homme et non pas de l'homme lui-même. Cela se traduit, entre autres, par un art qui n'a rien d'authentique. Dans une œuvre d'art de cette sorte, on peut voir d'où provient chaque trait particulier.

L'appareil formateur

Le Prieuré, 29 janvier 1923

J'ai compris, par diverses conversations, que l'on se fait une idée fausse au sujet de l'un des centres, et cette idée fausse est la source de beaucoup de difficultés.

Il s'agit du centre de pensée, et de ses rapports avec notre appareil formateur. Toutes les impulsions provenant des centres sont transmises à l'appareil formateur, et toutes les perceptions des centres se manifestent également à travers l'appareil formateur. Celui-ci n'est pas un centre, mais un appareil. Il est relié à tous les centres. Les centres, à leur tour, sont reliés les uns aux autres, mais par des connexions d'une sorte particulière. La possibilité de communication des centres les uns avec les autres est déterminée par un certain degré de subjectivité et par le niveau de force des associations. Si nous prenons la série des vibrations échelonnées de 10 à 10 000, par exemple, cette série comprendra de nombreuses gradations — comportant elles-mêmes des subdivisions — définissant la force des associations requise par chaque centre.

Seules les associations surgissant dans un centre avec une certaine force appellent les associations correspondantes dans un autre centre ; et alors

seulement une impulsion est donnée aux connexions correspondantes dans cet autre centre.

Dans l'appareil formateur, les connexions avec les centres sont plus sensibles car toutes les associations lui parviennent.

Toute impulsion locale, toute association survenant dans les centres déclenche des associations dans l'appareil formateur.

Quant aux connexions entre les centres, leur sensibilité est déterminée par un certain degré de subjectivité. C'est seulement si l'impulsion est assez forte que le rouleau correspondant dans un autre centre peut être mis en marche. Cela ne peut se produire que sous une impulsion très forte d'une vitesse particulière, dont le tempo s'est déjà établi en vous.

Les dispositifs de fonctionnement de tous les centres sont les mêmes. Chacun de ces dispositifs en comporte un grand nombre de plus petits, tous prévus pour un genre particulier de travail. Ainsi les centres ont tous la même structure, mais leur essence est différente. Les quatre centres sont composés d'une matière animée, mais la matière de l'appareil formateur est inanimée. L'appareil formateur est simplement une machine, tout comme une machine à écrire qui transmet chaque frappe.

Illustrons cela au moyen d'une analogie. Représentez-vous l'appareil formateur comme un bureau où se trouve une dactylo. Chaque document reçu lui parvient, chaque client qui entre s'adresse à elle. Elle répond à tout. Les réponses qu'elle donne sont caractérisées par le fait qu'elle-même n'est qu'une employée, elle ne connaît rien. Mais elle a reçu des instructions, elle a sur ses rayons des livres, des dossiers et des dictionnaires. Si elle a les éléments nécessaires pour se procurer un rensei-

gnement particulier, elle répond en conséquence ; si elle ne les a pas, elle ne répond pas.

Par ailleurs, l'usine est dirigée par quatre associés, installés dans quatre bureaux différents. Ces associés communiquent avec le monde extérieur par l'intermédiaire de la dactylo. Ils sont reliés à son bureau par téléphone. Si l'un d'eux lui téléphone pour lui dire quelque chose, elle doit le transmettre. Mais chacun des quatre directeurs a un code différent. Supposons que l'un d'entre eux lui adresse un message à transmettre avec précision. Étant donné que ce message est codé, elle ne peut le transmettre tel quel, car un code résulte d'une convention arbitraire. Elle possède dans son bureau quantité de clichés, de formulaires, de fiches qui se sont accumulés au cours des années. Suivant la personne avec qui elle est en contact, elle consulte un livre, décode le message et le transmet.

Si les directeurs veulent se parler l'un à l'autre, ils n'ont pas de moyen de communication entre eux. Ils sont bien reliés par téléphone, mais ce téléphone ne peut fonctionner que par beau temps et dans des conditions de calme et de silence qui sont rarement réunies. Comme ces conditions sont peu fréquentes, ils se font parvenir leurs communications par l'intermédiaire du standard, c'est-à-dire par le bureau de la dactylo. Mais chacun d'eux a son propre code et c'est encore à la dactylo qu'il incombe de les déchiffrer et de les rechiffrer. Ce décodage dépend donc d'une employée qui n'a aucun intérêt dans l'affaire et ne s'en soucie nullement. Aussitôt que son travail quotidien est terminé, elle rentre chez elle. Son décodage dépend de la formation qu'elle a reçue ; les dactylos peuvent avoir des formations différentes. L'une peut être une sotte, l'autre une véritable femme d'affaires. En fait, il existe une

routine bien établie dans le bureau et la dactylo s'y conforme. Si elle a besoin d'un certain code, elle doit choisir un cliché, aussi utilise-t-elle celui des clichés qui est le plus courant et qui se trouve à portée de sa main.

Ce bureau est un bureau moderne où le travail de la dactylo est grandement facilité. Elle est rarement obligée de se servir d'une machine à écrire car elle a à sa disposition de nombreuses inventions mécaniques ou semi-mécaniques. Par exemple, pour chaque demande de renseignements, il existe des étiquettes toutes prêtes qui peuvent être apposées instantanément.

Ici, bien entendu, il faut encore tenir compte du caractère typique de presque toutes les dactylos. Ce sont généralement des jeunes filles aux dispositions romantiques qui passent leur temps à lire des romans ou à s'occuper de leur correspondance personnelle. La dactylo est d'habitude coquette. Elle se regarde à chaque instant dans la glace, elle se poudre, elle s'occupe de ses affaires à elle, car ses patrons sont rarement là. Il lui arrive souvent de ne pas saisir exactement ce qui lui est dit et, distraitement, elle appuie sur un mauvais bouton qui libère un cliché à la place d'un autre. Qu'est-ce que ça peut bien lui faire... ? les patrons viennent si rarement !

Les directeurs, qui passent par son intermédiaire pour communiquer entre eux, font de même pour communiquer avec les gens de l'extérieur. Tout ce qui entre et qui sort doit être décodé et recodé. C'est elle qui déchiffre toutes les communications entre les directeurs et les rechiffre avant de les diriger vers leur destination. Il en est de même pour le courrier reçu : s'il est adressé à l'un des directeurs, elle doit le lui transmettre dans le code approprié. Mais elle fait souvent des erreurs ; elle

transmet quelque chose qui a été rechiffré de travers et celui qui reçoit le message n'y comprend rien. Voilà une image approximative de l'état des choses en nous.

Ce bureau, c'est notre appareil formateur, et la dactylo, c'est notre éducation avec ses conceptions automatiques, les clichés locaux, les théories, les opinions qui ont été formées en nous. Cette jeune fille n'a rien de commun avec les centres, même pas avec l'appareil formateur. Mais elle travaille à cet endroit et je vous ai expliqué ce qu'elle représente. L'éducation n'a rien à voir avec les centres. L'enfant est élevé ainsi : « Si quelqu'un vient te serrer la main, tu dois te tenir de cette manière. » Tout cela est purement mécanique. « Si on fait *ceci,* il faut le faire comme *cela.* » Et une fois fixées, les choses ne changent plus. Un adulte n'est pas différent. Si quelqu'un marche sur son cor au pied, il réagit toujours de la même façon. Les adultes sont comme les enfants, les enfants comme les adultes : tous également, ils réagissent. La machine fonctionne et fonctionnera de la même manière dans mille ans d'ici.

Avec le temps, une multitude de fiches s'accumulent sur les rayons du bureau. Plus un homme vit longtemps, plus il y a de fiches. Toutes les fiches semblables sont placées dans un même placard, et quand une demande de renseignements arrive, la dactylo commence par chercher celle qui convient. Pour cela elle doit les sortir du placard, les passer en revue et les trier jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la bonne. Tout dépend de l'ordre de la dactylo et de l'état dans lequel elle tient ses fichiers. Certaines dactylos sont méthodiques, d'autres moins. Certaines les rangent, d'autres pas. L'une classera une demande de renseignements dans un mauvais

tiroir, une autre pas. L'une trouvera une fiche tout de suite, une autre cherchera pendant longtemps et les mélangera toutes au passage.

Nos prétendues pensées ne sont rien d'autre que ces formules toutes faites tirées du placard. Ce que nous appelons des pensées ne sont pas des pensées. Nous n'avons pas de pensées : nous possédons différentes étiquettes, des brèves, des résumées, des longues — mais rien que des étiquettes. Ces étiquettes sont déplacées d'un endroit à un autre. Les demandes venant de l'extérieur sont ce que nous recevons sous forme d'impressions. Les demandes ne viennent pas seulement de l'extérieur mais de différents endroits de l'intérieur. Tout cela doit être rechiffré.

Tout ce chaos est ce que nous appelons nos pensées et nos associations. En même temps, un homme a réellement des pensées. Chaque centre pense. Ces pensées, lorsqu'elles existent et qu'elles atteignent l'appareil formateur, l'atteignent seulement sous forme d'impulsions et sont alors reconstituées, mais la reconstitution est mécanique. Et il en va ainsi dans le meilleur des cas puisque, en général, certains centres n'ont à peu près aucun moyen d'entrer en relation avec l'appareil formateur. Par suite de liaisons défectueuses, les messages ne sont pas transmis du tout ou sont transmis de façon déformée. Mais cela ne prouve pas qu'il y ait absence de pensée. Dans tous les centres, le travail se poursuit, il y a des pensées et des associations, mais ces associations n'atteignent pas l'appareil formateur et ne sont donc pas manifestées. Les pensées ne peuvent pas non plus prendre la direction inverse, c'est-à-dire aller de l'appareil formateur vers les centres, et par conséquent ne peuvent atteindre les centres depuis l'extérieur.

Chacun de nous a des centres ; la différence vient seulement de la quantité de matériel qu'ils contiennent. Un homme en a plus, un autre moins ; tout le monde en a, seule la quantité varie. Mais les centres sont les mêmes chez tous.

L'homme, à sa naissance, est semblable à un placard ou à un entrepôt vide. Puis le matériel commence à s'y accumuler.

La machine fonctionne de la même manière chez chacun ; les propriétés des centres sont identiques, mais les relations, les connexions qu'ils ont entre eux sont, selon leur nature et selon les conditions de vie, plus ou moins sensibles, rudimentaires ou subtiles.

La plus primitive et la plus accessible est la connexion entre le centre moteur et l'appareil formateur. Cette connexion est la plus grossière, la plus « audible », la plus immédiate, la plus massive et la meilleure. C'est comme un gros tuyau. (Je parle de la connexion et non pas du centre.) C'est celle qui se forme le plus rapidement et se remplit le plus vite.

La deuxième est la connexion avec le centre sexuel.

La troisième, la connexion avec le centre émotionnel.

La quatrième, la connexion avec le centre de pensée.

La quantité de matériel et la qualité de fonctionnement de ces connexions correspondent à cette gradation. La première connexion existe et fonctionne chez tous les hommes : les associations sont reçues et se manifestent dans le centre moteur. La seconde connexion, avec le centre sexuel, existe chez la majorité des hommes. La plupart d'entre eux vivent donc toute leur vie avec ces deux centres seulement. Toutes leurs perceptions et toutes leurs manifestations y trouvent leur origine. Les hommes dont le centre émotionnel est relié à l'appareil formateur sont en minorité. Pour eux, toute la vie, toutes les manifestations passent à travers ce centre. Mais il n'y a à peu près personne chez qui fonctionne la connexion avec le centre de pensée.

Si l'on veut classer les manifestations de l'homme dans la vie en fonction de leur qualité et de leur cause, on trouve les proportions suivantes : cinquante pour cent de ses manifestations vitales et de ses perceptions appartiennent au centre moteur, quarante pour cent au sexe et dix pour cent au centre émotionnel. En dépit de quoi, nous semblons attacher une grande valeur aux manifestations du centre émotionnel et nous donnons des noms ronflants à leur flux et reflux. Nous les portons aux nues.

Encore avons-nous envisagé le meilleur des cas. Pour nous, les choses sont bien pires. Si nous nous plaçons maintenant du point de vue de leur valeur réelle, le centre de pensée est de qualité 1, le centre émotionnel de qualité 2, le centre sexuel de qualité 3 et le centre moteur de qualité 4. Nous n'avons alors, au mieux, que très peu de la deuxième qualité, davantage de la troisième et beaucoup de la quatrième. Mais en fait, plus des trois quarts de nos manifestations vitales et de nos perceptions se produisent *sans connexion aucune,* entièrement à travers cette employée à gages qui, lorsqu'elle s'en va, ne laisse derrière elle qu'une machine.

J'ai commencé par une chose et terminé en parlant d'une autre. Revenons à ce que je voulais dire de l'appareil formateur.

Je ne sais pour quelle raison ceux qui assistent à mes conférences appellent cet appareil un centre. Pour comprendre ce qui va suivre, il est nécessaire

de bien préciser que ce n'est pas un centre. Bien qu'il soit situé dans le cerveau, c'est un simple organe.

Chaque centre a une existence définie, indépendante, spécifique. Selon la qualité de sa matière, chacun d'eux peut être appelé une entité individuelle, une âme.

Du point de vue de la matérialité, et conformément à la loi de cohésion, l'appareil formateur est d'ordre organique. Dans les centres, les associations, les influences et l'existence même sont psychiques, tandis que toutes les propriétés, toutes les qualités et l'existence de l'appareil formateur sont organiques.

A ceux qui ont entendu parler des différentes densités d'intelligence, je peux dire que le centre sexuel et le centre moteur ont chacun une densité correspondante d'intelligence, tandis que l'appareil formateur n'en a pas. L'action de ces centres aussi bien que leur réaction sont psychiques, tandis que dans l'appareil formateur elles sont matérielles. En conséquence, nos prétendues pensées, si la cause et l'effet de ces pensées se situent dans l'appareil formateur, sont matérielles.

Quelle que soit la brillante variété de notre pensée, quelque étiquette qu'elle porte, quelque air qu'elle se donne, de quelque nom qu'elle se pare, sa valeur est simplement matérielle. Et ce qui est matériel, c'est par exemple le pain, le café, le fait que quelqu'un a marché sur mes cors au pied, le fait de regarder de côté ou droit devant soi, de me gratter le dos, et ainsi de suite.

Si ce matériel — par exemple la douleur des cors au pied — n'existait pas, il n'y aurait pas de pensée.

Corps — essence — personnalité

Paris, août 1922

A la naissance de l'homme, trois machines distinctes naissent avec lui, qui continueront à se développer jusqu'à sa mort. Ces machines n'ont rien de commun entre elles : ce sont notre corps, notre essence et notre personnalité. Leur formation ne dépend en rien de nous. Leur futur développement, le développement de chacune d'elles dépend des données que l'homme porte en lui et de celles qui l'entourent, telles que le milieu, les circonstances, le mode de vie, etc. Pour le corps, ces données sont l'hérédité, les conditions géographiques, la nourriture et le mouvement. Elles n'affectent pas la personnalité. Au cours de la vie d'un homme, la personnalité se constitue exclusivement à partir de ce qu'il entend et de ce qu'il lit.

L'essence est purement émotionnelle. Elle est tout d'abord le résultat des données héréditaires qui précèdent la formation de la personnalité et, plus tard, uniquement celui de l'influence ultérieure des sensations et des sentiments au milieu desquels l'homme vit, se développe.

Le développement des trois machines s'amorce dès les premiers jours de la vie. Toutes trois se développent indépendamment les unes des autres. Il

peut arriver, par exemple, que le corps commence sa vie dans des conditions favorables, sur un terrain sain et, par suite, se montre courageux ; mais cela ne signifie pas nécessairement que l'essence de l'homme en question soit pareille. Dans les mêmes conditions, l'essence peut se révéler faible et lâche. Un homme peut avoir un corps courageux contrastant avec une essence pusillanime. Le développement de l'essence ne suit pas nécessairement celui du corps. Un homme peut être très fort et bien portant, et cependant peureux comme un lapin.

Le centre de gravité du corps, son âme, est le centre moteur. Le centre de gravité de l'essence est le centre émotionnel, et le centre de gravité de la personnalité est le centre intellectuel. L'âme de l'essence est le centre émotionnel. De même qu'un homme peut avoir un corps plein de santé et une essence lâche, sa personnalité peut être hardie et son essence craintive. Prenez, par exemple, un homme de bon sens. Il a fait des études, il sait que des hallucinations peuvent se produire, et il sait aussi qu'elles ne sont pas réelles et ne peuvent pas l'être. Dans sa personnalité, il ne les craint pas, mais son essence, elle, en a peur. Si son essence assiste à un phénomène de ce genre, elle ne peut pas s'empêcher d'être effrayée. Le développement d'un centre ne dépend pas de celui d'un autre et un centre ne peut transmettre son matériel à un autre.

Il est impossible de dire catégoriquement qu'un homme est ceci ou cela. L'un de ses centres peut être hardi, un autre timide ; l'un bon, l'autre méchant ; l'un plein de sensibilité, l'autre grossier ; l'un donnera de bon cœur, l'autre hésitera à donner ou s'en montrera tout à fait incapable. C'est pourquoi il est impossible de dire : bon, courageux, fort ou pervers.

Comme nous l'avons déjà dit, chacune de ces trois machines représente à sa manière la chaîne entière, le système entier dans sa relation à l'une, à l'autre et à la troisième.

Par elle-même, chaque machine est très compliquée, mais sa mise en marche est très simple. Plus les pièces de la machine sont compliquées, moins les leviers de commande sont nombreux. Cependant, leur nombre peut varier d'une machine à l'autre — plus dans l'une, moins dans l'autre.

Au cours de la vie, une machine peut former de nombreux leviers pour sa mise en marche ; alors qu'une autre sera commandée par un très petit nombre. Le temps prévu pour la formation de ces leviers est limité. Ce temps dépend lui-même de l'hérédité et des conditions géographiques. En moyenne, c'est au cours des sept ou huit premières années que les leviers se constituent. Par la suite, jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, ils peuvent encore subir des modifications. Mais après seize ou dix-sept ans, aucun levier ne peut plus être formé ou modifié. Cela signifie que désormais seuls agiront les leviers qui ont été constitués auparavant. Tel est l'ordre normal des choses dans la vie ordinaire, et l'homme aura beau peiner et s'essouffler, il n'y changera rien. Et cela est vrai même en ce qui concerne sa capacité d'apprendre. On ne peut apprendre de nouvelles choses que jusqu'à l'âge de dix-sept ans ; ce qui peut s'apprendre par la suite n'est plus qu' « apprendre » entre guillemets — c'est-à-dire purement et simplement du réchauffé. Au premier abord, cela peut sembler difficile à comprendre.

Chaque homme avec ses leviers dépend de l'hérédité et du lieu, du cercle social et des circonstances dans lesquelles il est né et a grandi. Le travail des

trois centres, ou « âmes », est semblable. Leur structure est différente, mais les manifestations sont les mêmes.

Prenons l'exemple du corps, la machine qui nous est le plus accessible.

Lorsque l'homme naît, son cerveau est absolument vierge. Il est comme une matrice de gramophone ; il a la propriété de tout enregistrer. Au début, et jusqu'à trois mois, il est très sensible ; après quatre mois, il l'est moins ; après une année, il l'est encore moins. Au début, même le son de la respiration peut être perçu ; une semaine plus tard, c'est à peine si l'on peut entendre un chuchotement. Il en est ainsi pour le cerveau humain. Tout d'abord il est très réceptif : chaque nouveau mouvement, pleur, cri, rire, toux, est enregistré. Chez chacun cela se fait d'une manière différente, subjective. Avec le temps, la sensibilité du cerveau diminue de plus en plus et il finit par perdre complètement cette faculté. De sorte que l'inscription de nouveaux mouvements, de « poses » nouvelles, cesse entièrement. Ce qui a eu le temps de s'inscrire reste comme un répertoire de « poses » pour toute la vie. En fin de compte, un homme disposera de nombreuses attitudes, un autre seulement d'un petit nombre. Par exemple, un homme peut avoir acquis cinquante-cinq attitudes pendant la période où il avait la possibilité de les enregistrer. Tandis qu'un autre, vivant dans les mêmes conditions, en aura acquis deux cent cinquante. Ces attitudes, c'est-à-dire ces leviers, se constituent dans chaque centre selon les mêmes lois, et y demeurent pour le restant de la vie. Leur nombre est limité ; ainsi, quoi qu'un homme puisse faire, il utilisera toujours les mêmes attitudes. Quel que soit le rôle qu'il veuille jouer, il se servira d'une combinaison des attitudes qu'il

possède déjà, car il n'en aura jamais d'autres. Dans la vie ordinaire, il ne peut pas y avoir de nouvelles attitudes.

De quelle manière les poses, les leviers mettent-ils en mouvement un centre, c'est-à-dire comment un centre se manifeste-t-il ?

Par exemple, un homme se trouve fatigué. Le premier choc est donné : une certaine pose se déclenche mécaniquement. Tout aussi mécaniquement, celle-ci touche une autre pose et la déclenche ; celle-ci en déclenche une troisième, la troisième une quatrième, et ainsi de suite. Le centre se met à vivre, à agir, c'est-à-dire à se manifester. C'est ce que nous appelons les associations du corps. Les autres machines ont, elles aussi, des poses qui se déclenchent de la même manière.

La différence entre le sommeil et l'état de veille du corps est que dans le sommeil, lorsqu'un choc vient de l'extérieur, il n'excite rien, il ne produit pas d'associations dans le cerveau correspondant.

Outre les manifestations de ces machines centrales, fonctionnant de façon indépendante, que sont le corps, la personnalité, l'essence, nous avons aussi des manifestations « sans âme » qui se produisent en dehors des centres. Pour comprendre cela, il est très important de remarquer que nous divisons les attitudes du corps et du sentiment en deux catégories. Premièrement les manifestations directes de chaque centre, et deuxièmement les manifestations tout à fait mécaniques qui apparaissent hors des centres. Par exemple, ce mouvement de lever mon bras prend naissance dans le centre moteur. Mais chez un autre homme, l'initiative peut avoir son origine hors du centre. Supposons qu'un processus tel que joie, tristesse, vexation, jalousie, se produise à ce moment-là dans le centre émotionnel.

Ces deux attitudes donnent alors naissance à une nouvelle attitude mécanique. Par la suite, il répétera ce mouvement tout à fait mécaniquement, sans aucune nécessité. C'est ainsi qu'on acquiert très facilement des habitudes n'ayant rien de commun avec le travail des centres.

Lorsque j'ai parlé des machines, j'ai appelé travail normal de l'homme une manifestation qui implique les trois centres pris ensemble. C'est cela la manifestation de l'homme.

Mais, du fait d'une vie anormale, chez certaines personnes, d'autres leviers, qui se sont formés en dehors des centres, déclenchent des mouvements indépendamment de l'âme. Cela peut être dans la chair, les muscles, n'importe où.

Les mouvements, manifestations et perceptions relevant de centres distincts sont les manifestations des centres, mais non de l'homme, si nous ne perdons pas de vue que l'homme normal travaille avec ses trois centres simultanément. La capacité d'éprouver la joie, la tristesse, le froid, la chaleur, la faim, la fatigue, existe en chaque centre. Ces attitudes, ces dispositions se retrouvent en chaque centre et peuvent être faibles, fortes ou de qualités différentes. Nous verrons plus tard comment ces attitudes se forment en chaque centre pris séparément et comment reconnaître à quel centre elles appartiennent. Pour l'instant, il y a une chose que vous ne devez pas oublier, et dont il faut vous rendre compte par vous-mêmes : vous devez apprendre à distinguer les manifestations de l'homme des manifestations des centres.

Lorsque les gens parlent d'un homme, ils disent : « *Il* est méchant », « intelligent », « idiot ». Tout cela c'est *lui*. Mais ils ne peuvent pas dire : c'est Jean, ou c'est Simon. Nous avons l'habitude de dire

« lui ». Mais nous devrions dire « lui » dans le sens de « lui » en tant que corps — « lui » en tant qu'essence — « lui » en tant que personnalité.

Supposons, par exemple, que nous représentions l'essence d'un homme par le chiffre 3 — trois représente le nombre d'attitudes de son essence. Le nombre des attitudes de son corps sera, disons 4. Celui de sa tête, 6. Donc, quand nous disons 6, nous ne parlons pas de l'homme entier. Celui-ci, nous devrions l'évaluer à 13, car 13 est la somme de ses manifestations, de ses perceptions. S'il s'agissait de la tête seule, ce serait 6. La chose importante est de ne pas l'évaluer seulement sur la base de 6, mais sur la base de 13. Le total est ce qui le définit. Un homme devrait pouvoir donner, tous les éléments étant pris ensemble, un total, disons, de 30. Mais ce total ne peut être obtenu que si chaque centre réunit le nombre requis d'attitudes — par exemple 12 + 10 + 8. La somme de ces nombres représente la manifestation d'un homme normal, d'un vrai chef de famille. Dire qu'un centre doit nécessairement donner 12, cela signifie qu'il doit contenir le nombre d'attitudes correspondantes. Si l'une d'elles fait défaut et que cela donne 11 seulement, 30 ne peut pas être obtenu. Avec un total de 29 seulement, ce n'est pas un homme — s'il est convenu d'appeler homme celui dont le nombre total est 30.

Lorsque nous avons parlé des centres et d'un développement harmonieux des centres, nous voulions dire que pour devenir un tel homme, pour être capable de produire le total que nous venons d'envisager, une condition s'impose.

Nous avons dit pour commencer que nos centres se constituent indépendamment les uns des autres, et qu'ils n'ont entre eux rien de commun. Mais une corrélation doit s'établir entre eux, car le total des

manifestations ne peut être obtenu qu'à partir des trois à la fois, et non d'un seul. Si 30 est le total correct d'une vraie manifestation de l'homme, et si 30 est produit par les trois centres selon une corrélation déterminée, alors il est indispensable que les centres se trouvent dans cette corrélation-là.

Cela devrait être ainsi, mais en réalité il n'en est rien. Chacun des centres est isolé. Ils n'ont pas de relation juste entre eux, et se trouvent donc en dysharmonie.

Par exemple, quelqu'un dispose d'un grand nombre d'attitudes dans l'un de ses centres ; pour quelqu'un d'autre, ce sera dans un autre centre. Si nous prenons chaque type séparément, le total sera différent pour chacun. Si le principe veut qu'il y ait 12 + 10 + 8, et qu'au lieu de 12 il y ait 0, le résultat sera 18 et non 30.

Prenons une substance — disons du pain. Le pain exige une proportion définie de farine, d'eau et de feu. Il ne sera du pain que si les ingrédients sont dans les proportions exactes. Et de même chez l'homme, chaque source doit apporter une contribution correspondante, en qualité comme en quantité. Si Jérôme a beaucoup de farine, c'est-à-dire beaucoup d'attitudes physiques, mais ni eau ni feu, c'est simplement de la farine et non pas un individu, non pas du pain. Odile, elle, produit de l'eau (du sentiment), elle a beaucoup d'attitudes émotionnelles. Mais on ne fera pas du pain avec de l'eau — de nouveau cela ne vaut rien — la mer est pleine d'eau. Léonide a beaucoup de feu, mais pas de farine, et pas d'eau — là encore, cela ne vaut rien. Si l'on pouvait les mettre ensemble, le résultat serait 30 — un individu. Tels qu'ils sont, ils ne sont que des morceaux de viande ; mais tous les trois ensemble, ils donneraient 30, en tant que manifestation. Prenons Odile : pourrait-elle dire « je » ? Elle devrait dire « nous » et non pas « je ». Elle ne produit que de l'eau : et pourtant, elle dit « je ».

Chacune de ces trois machines est censée représenter un homme, et toutes les trois sont faites pour s'ajuster l'une à l'autre. Un homme est fait de trois hommes. Chacun a un caractère différent, une nature différente, et souffre d'un manque de correspondance avec les autres. Notre but est de les organiser de manière à les faire se correspondre. Mais avant de commencer à les organiser, et avant de penser à une manifestation de valeur 30, efforçons-nous de prendre conscience qu'en nous, ces trois machines sont réellement en désaccord entre elles. Elles s'ignorent. Non seulement elles ne s'écoutent pas l'une l'autre, mais si l'une d'elles prie instamment l'autre de faire quelque chose, et sait même comment cela devrait être fait, l'autre ou bien ne pourra pas, ou bien ne voudra pas le faire.

Comme il est tard, il nous faut remettre le reste à une autre fois. D'ici là, vous aurez peut-être appris à faire !...

Essence et personnalité

New York, 29 mars 1924

Pour mieux comprendre ce que signifient considération extérieure et considération intérieure, vous devez comprendre qu'il y a en chaque homme deux parties complètement séparées, en quelque sorte deux hommes différents. Ce sont : son essence et sa personnalité.

L'essence est JE — c'est notre hérédité, notre type, notre caractère, notre nature.

La personnalité est une chose accidentelle — l'éducation, l'instruction, les opinions — tout ce qui est extérieur. Elle est comme les vêtements que vous portez, votre masque, le résultat de votre éducation ou l'influence de votre entourage, les opinions faites d'informations et de connaissances qui changent chaque jour et s'annulent les unes les autres.

Aujourd'hui, vous êtes convaincu d'une chose, vous y croyez, vous la voulez. Le lendemain, sous une autre influence, vos croyances, vos désirs deviennent différents. Tout le matériel qui constitue votre personnalité peut être modifié du tout au tout, artificiellement ou accidentellement, par un changement des conditions environnantes, et cela en un rien de temps.

L'essence, elle, ne change pas. Par exemple, j'ai

un teint basané et je resterai comme je suis né. Cela appartient à mon type.

Ici, quand nous parlons de développement et de changement, nous parlons de l'essence. Notre personnalité reste une esclave ; elle peut être modifiée très rapidement, même en une demi-heure. Par exemple, par l'hypnose, on peut changer vos convictions, et cela parce qu'elles vous sont étrangères, parce qu'elles ne sont pas à vous. Tandis que ce qui constitue notre essence est à nous.

Nous considérons toujours avec l'essence, mécaniquement. Chaque influence suscite mécaniquement une considération importante.

Mécaniquement je vous plais ; mécaniquement vous recevez cette impression de moi. Mais ce n'est pas vous. Cela ne vient pas de la conscience, cela se fait mécaniquement. Sympathie et antipathie, c'est une question de correspondance de types. Intérieurement je vous plais, et bien que par la raison vous sachiez que je ne vaux rien, que je ne mérite pas votre sympathie, vous ne pouvez pas m'en vouloir. Ou encore : vous voyez que je suis bon, mais je ne vous plais pas — et cela restera toujours comme cela.

Mais nous avons la possibilité de ne pas considérer intérieurement. Pour le moment, vous ne le pouvez pas parce que votre essence est une fonction. Notre essence se compose de plusieurs centres, mais notre personnalité n'a qu'un centre, l'appareil formateur.

Rappelez-vous l'image de la voiture, du cheval et du cocher. Notre essence est le cheval. C'est précisément le cheval qui ne devrait pas considérer. Mais même si vous vous en rendez compte, le cheval, lui, l'ignore, car il ne comprend pas votre langage. Vous ne pouvez pas lui donner d'ordres à ce sujet, lui

apprendre à ne pas considérer, à ne pas réagir, à ne pas répondre.

Avec votre raison, vous voudriez ne pas considérer, mais avant tout vous devez apprendre le langage du cheval, sa psychologie, pour être capable de lui parler. Ensuite vous pourrez faire ce que votre raison et votre logique désirent.

Mais si vous tentez de l'éduquer tout de suite, vous ne pourrez rien lui enseigner, rien changer, même en cent ans. Cela restera un vœu gratuit. Pour le moment, vous avez deux mots à votre disposition : « à droite » et « à gauche ». Quand vous tirez les rênes, le cheval obéit, et encore pas toujours : seulement quand il a la panse pleine. Mais si vous commencez à lui faire un discours, il continuera simplement à chasser les mouches avec sa queue, et vous pourrez vous imaginer qu'il vous comprend.

Avant que notre nature ne soit gâtée, dans l'équipage, le cheval, la voiture, le cocher, le maître ne faisaient qu'un ; tous avaient une compréhension commune, tous travaillaient ensemble ; leurs moments d'effort, de détente, de repas étaient les mêmes.

Mais le langage a été oublié, chacune des parties s'est séparée et vit seule, coupée du reste. Pourtant, à certains moments, il faudrait qu'elles travaillent ensemble. Mais c'est impossible : l'une d'elles veut une chose, une autre veut autre chose.

Il s'agit de rétablir ce qui a été perdu et non pas d'acquérir quoi que ce soit de nouveau. C'est là le but du développement.

Pour cela, il est indispensable d'apprendre à distinguer l'essence de la personnalité et à les séparer. Quand vous pourrez le faire, vous saurez ce qu'il faut changer, et comment. Entre-temps, vous n'avez

qu'une possibilité : étudier. Vous êtes faibles, vous êtes dépendants, vous êtes esclaves. Briser tout d'un coup les habitudes accumulées depuis des années est difficile. Plus tard, il vous sera possible de remplacer certaines habitudes par d'autres. Elles seront mécaniques, elles aussi. L'homme dépend toujours d'influences extérieures. Seulement, certaines influences sont des entraves, d'autres non.

Pour commencer, il est nécessaire de préparer des conditions pour le travail. Il y a beaucoup de conditions. Aujourd'hui, vous pouvez seulement observer et rassembler du matériel qui sera utile pour travailler. Au moment même, vous ne pouvez pas distinguer d'où viennent vos manifestations — de l'essence ou de la personnalité. Mais si vous regardez avec soin, après coup, vous pourrez comprendre.

Pendant que vous rassemblez du matériel, vous ne pouvez pas le voir. Et cela parce que, d'ordinaire, l'homme ne dispose que d'une attention, dirigée vers ce qu'il est en train de faire. La pensée ne voit pas les sentiments, et vice versa.

L'observation exige beaucoup de choses. Avant tout la sincérité envers soi-même. Et c'est très difficile. Il est beaucoup plus facile d'être sincère avec un ami. L'homme a peur de voir le mal. Si par hasard, plongeant profondément en lui-même, il voit ce qui est mal en lui, il découvre sa nullité. Nous avons l'habitude de chasser les pensées qui nous concernent, parce que nous avons peur des remords de conscience. La sincérité est comme la clef qui ouvrira la porte d'où une partie peut en voir une autre. Avec la sincérité, l'homme peut regarder une chose en face, et la voir.

La sincérité envers soi-même est très difficile

parce qu'une croûte épaisse a recouvert l'essence. Année après année, l'homme endosse de nouveaux vêtements, pose sur son visage un nouveau masque. Il faut progressivement enlever tout cela — se libérer, se dénuder soi-même. Tant que l'homme ne s'est pas mis à nu, il ne peut pas voir.

Au début du travail, il y a un exercice très utile car il aide à se voir, à rassembler du matériel. Cet exercice c'est : se mettre à la place d'un autre. Il doit être entrepris comme une tâche.

Pour expliquer ce que je veux dire, prenons un exemple. Je sais que vous avez besoin de cent dollars pour demain mais vous ne les avez pas. Vous essayez de les obtenir mais en vain. Vous êtes sombre. Vos pensées, vos sentiments sont occupés par ce problème. Le soir, vous assistez à la conférence. La moitié de vous-même continue à penser à l'argent. Vous êtes distrait, nerveux. Si aujourd'hui je vous dis un mot désagréable, vous vous mettrez en colère. Tandis que demain, quand vous aurez l'argent, vous en rirez peut-être. Si je vois que vous êtes en colère ce soir, comme je sais que vous n'êtes pas toujours ainsi, j'essaie d'entrer dans votre position. Je me demande comment j'agirais à votre place si quelqu'un était désagréable avec moi. A force de me poser la question, je comprendrai bientôt que si quelqu'un est blessé ou énervé par une impolitesse, il y a toujours, sur le moment, une raison à cela. Je comprendrai bientôt que tout le monde est pareil — que personne n'est toujours mauvais ou toujours bon. Nous sommes tous pareils. De même que je change, de même l'autre change. Si vous réalisez cela, si vous vous le rappelez, si vous pensez à votre tâche et l'entreprenez au bon moment, vous verrez beaucoup de choses en vous-mêmes et autour de vous, des choses

que vous n'aviez jamais vues auparavant. C'est la première étape.

La seconde étape, c'est la pratique de la concentration.

Avec cet exercice, vous pouvez atteindre quelque chose d'autre. L'observation de soi est très difficile, mais elle peut apporter un matériel considérable. Si vous vous rappelez comment vous vous manifestez, comment vous réagissez, comment vous sentez et quelle sorte de désirs vous avez, vous pourrez apprendre beaucoup. Parfois, vous pourrez distinguer d'un coup ce qui est de la pensée, ce qui est du sentiment, ce qui est du corps.

Chaque partie se trouve sous des influences différentes ; et si nous nous libérons de l'une, nous devenons esclaves d'une autre. Par exemple, je peux être libre dans mon esprit, mais je ne suis pas capable de changer les émanations de mon corps — mon corps répond différemment. Un homme assis près de moi m'affecte par ses émanations. Je sais que je devrais être poli, mais j'éprouve pour lui de l'antipathie. Chaque centre a sa propre sphère d'émanations, et parfois on ne peut pas y échapper.

Je vous conseille de combiner cet exercice avec l'observation de soi.

Mais nous oublions toujours. Nous ne nous rappelons qu'après coup. Au moment opportun, votre attention est occupée, par exemple par le fait que vous n'aimez pas cet homme, et que vous ne pouvez pas vous empêcher d'éprouver cette antipathie. Il ne faut pas oublier ce fait, il faut l'enregistrer dans la mémoire. Le goût d'une expérience ne se garde qu'un temps. Sans attention, les manifestations s'évanouissent. On devrait tout noter dans la mémoire, sinon on oublie. Et ce que nous voulons, c'est ne pas oublier.

Il y a des choses qui ne se répètent que rarement. Accidentellement, vous voyez quelque chose, mais si vous ne vous le rappelez pas, vous le perdez pour toujours. Si vous voulez « connaître l'Amérique », vous devez l'imprimer dans votre mémoire. Assis dans votre chambre, vous ne verrez rien : c'est dans la vie qu'il faut observer. Dans votre chambre, vous ne développez pas le maître. Un homme peut être fort dans un monastère, mais faible dans la vie, et nous avons besoin de force pour vivre. Par exemple, dans un monastère, un homme peut rester sans manger pendant une semaine, mais dans la vie, il ne pourra même pas rester sans manger pendant trois heures. Alors, à quoi lui auront servi ses exercices ?

Séparation de soi-même d'avec soi-même

Le Prieuré, 28 février 1923

Tant qu'un homme ne se sépare pas de lui-même, il ne peut parvenir à rien et personne ne peut l'aider.

Se gouverner soi-même est quelque chose de très difficile. C'est un objectif pour plus tard. Cela demande une grande énergie. Cela exige beaucoup de travail. Mais cette première nécessité, se séparer de soi-même, ne requiert pas beaucoup de force ; elle demande seulement un désir, un désir sérieux, le désir d'un homme adulte. Si un homme n'y parvient pas, cela montre que ce désir d'homme adulte lui manque. Et par conséquent, qu'il n'y a rien ici pour lui. Ce que nous faisons ici ne peut convenir qu'à des adultes.

Notre intellect, notre penser, n'a rien de commun avec nous, avec notre essence — ni relation ni dépendance. Notre pensée vit par elle-même et notre essence vit par elle-même. Quand nous parlons de « se séparer de soi-même », cela veut dire que la pensée devrait se tenir séparée de l'essence. Notre faible essence est susceptible de changer à tout moment car elle dépend de bien des influences : de la nourriture, de l'entourage, de l'heure, du temps qu'il fait, d'une multitude d'autres facteurs. Mais la

pensée dépend d'un très petit nombre d'influences, si bien qu'avec un effort minime elle peut être maintenue dans la direction voulue ; si faible soit-il, un homme peut donner à sa pensée la direction voulue. Mais il n'a aucun pouvoir sur son essence. Il faut un grand pouvoir pour donner une direction à son essence et pour l'y maintenir (corps ou essence, c'est bien toujours du même diable qu'il s'agit).

L'essence de l'homme ne dépend pas de lui : elle peut être de bonne ou de mauvaise humeur, irritable, joyeuse ou triste, agitée ou placide. Toutes ces réactions surgissent indépendamment de lui. Un homme peut être maussade parce qu'il a mangé quelque chose qui ne lui convient pas.

Si un homme n'a pas déjà un certain acquis, rien ne peut lui être demandé. On ne peut attendre de lui plus qu'il n'a. D'un simple point de vue pratique, un homme ne peut être tenu pour responsable de cette situation. Ce n'est pas de sa faute s'il est comme il est. Aussi dois-je en tenir compte car je sais qu'il n'est pas possible d'attendre d'un homme faible ce qui demanderait beaucoup de force. Ce qu'on exige de lui doit être en rapport avec la force qu'il a pour y répondre.

Il est bien certain que la plupart d'entre vous se trouvent ici parce que cette force leur manque. Ils sont venus pour l'acquérir. Cela veut dire qu'ils désirent être forts. On ne peut donc pas s'attendre à ce qu'ils le soient déjà.

Mais je parle en ce moment d'une autre partie de nous-mêmes : la pensée. Pour ce qui est de la pensée, je sais que chacun de vous possède assez de force, que chacun de vous a la capacité et le pouvoir d'agir autrement qu'il ne le fait actuellement.

La pensée est capable de fonctionner indépendamment, mais elle est aussi susceptible de s'identifier à l'essence, de devenir une fonction de l'essence. Chez la majorité de ceux qui se trouvent ici, la pensée n'essaie pas d'être indépendante : elle n'est qu'une fonction.

Aussi, en dépit du temps qu'ils ont passé ici, en dépit même de ce désir qu'ils avaient bien avant de venir ici, ils en sont restés à un niveau pire que celui de l'homme de la rue, c'est-à-dire le niveau d'un homme qui n'a jamais eu l'intention de faire quoi que ce soit.

Je le répète : cette indépendance de la pensée, tout homme adulte peut y parvenir, tous ceux qui en ont un réel désir le peuvent. Mais personne n'essaie.

En même temps, comme je vous l'ai dit, nous ne sommes pas capables de contrôler nos différents états intérieurs et cela ne peut pas nous être demandé. Quand nous en serons devenus capables, une nouvelle exigence apparaîtra.

Pour que vous compreniez mieux ce que je veux dire, je vous donnerai un exemple. En ce moment je suis tranquille, je ne réagis à rien ni à personne, et je décide de me donner pour tâche d'établir avec M. B... une bonne relation, parce que j'ai besoin de lui pour mes affaires et je ne peux obtenir ce que je veux qu'avec son concours. Mais je n'aime pas M. B... C'est un homme très désagréable. Il ne comprend rien. Il est borné. Il est détestable. Il est tout ce que vous voulez. Je suis ainsi fait que tous ces traits m'affectent. Il suffit que je le regarde pour que je sois agacé. Et lorsqu'il se met à dire des âneries, cela me met hors de moi. Je ne suis qu'un homme, je suis faible et je n'arrive pas à me persuader que je ne dois pas être irrité. Je continuerai donc à être irrité.

Pourtant il m'est possible de me contrôler. Tout dépend du sérieux avec lequel je désire parvenir au

but que M. B... peut m'aider à atteindre. Si je maintiens cette résolution, je serai capable de le faire. Si exaspéré que je sois, je me souviendrai de mon désir. J'aurai beau être furieux, hors de moi, dans un coin de ma tête je continuerai à me rappeler la tâche que je me suis fixée. Ma pensée est impuissante à refréner quoi que ce soit en moi, elle est incapable de me faire éprouver autre chose à l'égard de M. B... Mais elle est capable de se rappeler. Je me dis à moi-même : « Tu as besoin de lui. Ne te fâche pas. Ne sois pas grossier avec lui. » Même si j'en venais à le traiter de tous les noms, à le frapper, ma pensée continuerait à me rappeler à l'ordre et à me répéter que je ne devrais pas réagir de cette manière. Mais, par elle-même, la pensée est impuissante à faire quoi que ce soit.

C'est là ce que peut entreprendre quiconque a un sérieux désir de ne pas s'identifier à son essence — c'est précisément ce que signifie « séparer la pensée de l'essence ».

Qu'arrive-t-il quand la pensée devient simplement une fonction ? Si je suis contrarié, si je perds patience, je penserai, ou plutôt « ça pensera » à travers cette contrariété. Je verrai tout sous l'angle de cette contrariété. Au diable !

Je dis que pour un homme sérieux, un homme simple, ordinaire, sans pouvoirs particuliers, mais un homme adulte, quoi qu'il puisse décider, quelque tâche qu'il se soit donnée, sa tâche restera toujours dans sa pensée. Même si en fait il ne peut l'accomplir, il la gardera toujours en tête. Même s'il est influencé par d'autres considérations, sa pensée n'oubliera pas. Il a un devoir à remplir et, s'il est honnête, il s'efforcera d'y parvenir, parce qu'il est un homme adulte.

Personne ne peut l'aider pour ce « rappel », pour cette séparation de soi-même d'avec soi-même. Chaque homme doit le faire par lui-même. Ce n'est qu'à partir du moment où l'homme aura obtenu cette séparation qu'un autre pourra l'aider. Alors seulement l'Institut pourra lui être utile, s'il est vrai qu'il est venu à l'Institut pour y chercher cette aide.

Vous vous souvenez sans doute de ce qui a été dit dans les conférences précédentes au sujet de ce que l'homme désire. Je peux dire de la plupart d'entre vous qu'ils ne savent pas ce qu'ils désirent, qu'ils ne savent pas pourquoi ils sont ici. Ils n'ont pas de désir fondamental. A tout moment, chacun désire quelque chose, mais en lui « ça » désire.

J'avais pris comme exemple tout à l'heure que je voulais emprunter de l'argent à M. B... Je ne peux obtenir ce que je veux qu'en donnant la primauté à ce désir, en en faisant la chose principale pour moi. Si chacun d'entre vous désire quelque chose et si l'Institut sait ce qu'il désire, une aide pourra lui être apportée. Mais lorsqu'un homme a un million de désirs, sans qu'un seul prédomine, aucun ne sera satisfait, car il faut des années pour qu'une chose soit possible — alors, pour un million...

C'est vrai qu'il n'est pas facile de vouloir, mais la pensée doit toujours se rappeler ce qu'elle veut.

La seule différence qui existe entre un enfant et un adulte réside dans la pensée. Chez l'un comme chez l'autre, il y a toutes les faiblesses, à commencer par l'avidité, la susceptibilité, la naïveté. Les mêmes choses se retrouvent chez l'enfant et chez l'adulte : l'amour, la haine, et tout le reste. Les fonctions sont les mêmes. La réceptivité est la même. L'un comme l'autre ils réagissent, l'un comme l'autre sont sujets à des peurs imaginaires. Bref, il n'y a pas de différence. La seule différence

est dans la pensée. Nous avons plus de matériel, plus de logique qu'un enfant.

Prenons un autre exemple. M. A... m'a traité d'imbécile. J'ai perdu mon sang-froid et me suis jeté sur lui.

Un enfant fait de même. Mais un adulte, éprouvant la même fureur, n'ira pas jusqu'aux coups. Il se contiendra, car s'il frappe M. A..., la police interviendra — et il a peur de ce que penseront les gens. Ils pourront dire : « Cet homme ne sait pas se contrôler. » Ou bien je me retiens, de crainte que M. A... ne me laisse tomber demain, alors que j'ai besoin de lui pour mon travail. Bref, toutes sortes de pensées surgissent, qui parviennent ou ne parviennent pas à me retenir. Mais ces pensées n'en seront pas moins là.

Un enfant n'a pas de logique, pas de matériel et, à cause de cela, sa pensée n'est qu'une fonction. Sa tête ne s'arrêtera pas pour penser. Chez lui ce sera « ça pense » et, dans ce cas particulier, « ça pense » sera coloré de haine, autrement dit il y aura identification.

Il n'existe pas de limites bien définies entre l'enfant et l'adulte. Le nombre des années n'implique pas la maturité. Un homme peut devenir centenaire et cependant rester un enfant. Il peut avoir la taille d'un homme et n'être bel et bien qu'un enfant, si nous appelons « enfant » celui qui n'a pas de logique indépendante dans sa pensée. Un homme ne peut être considéré comme adulte qu'à partir du moment où sa pensée a acquis cette qualité. De ce point de vue, on peut dire que l'Institut est réservé aux adultes. Seul un adulte peut en tirer profit. Un garçon ou une fille de huit ans peuvent être des grandes personnes et un homme de soixante ans être un enfant. L'Institut ne peut pas rendre les

gens adultes : ils doivent l'être avant de venir ici. Ceux qui sont à l'Institut doivent être adultes et je veux dire adultes, non pas dans leur essence, mais dans leur pensée.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de définir clairement ce que chacun de vous désire et ce qu'il peut donner à l'Institut.

L'Institut peut donner très peu. Le programme de l'Institut, son but, ses possibilités peuvent être définis en quelques mots : l'Institut peut aider à devenir capable d'être un chrétien. C'est simple ! Et c'est tout ! L'Institut ne peut y parvenir que si un homme en a le désir. Mais il n'aura ce désir que si la place est faite en lui pour un désir permanent.

Avant d'être capable, il faut avoir le désir. Il y a trois étapes : avoir le désir, être capable, être.

L'Institut est le moyen. En dehors de l'Institut, il est possible d'avoir le désir, et il est possible d'être. Ici, on peut devenir capable.

La plupart de ceux qui sont ici se disent chrétiens. Pratiquement, tous sont des « chrétiens » entre guillemets. Essayons de regarder cette question comme des adultes.

Docteur X..., êtes-vous chrétien ? Qu'en pensez-vous ? Devrait-on aimer son prochain, ou le haïr ? Et qui peut aimer comme un chrétien ?... Etre chrétien est donc impossible ?

Le christianisme implique bien des choses. Nous n'en avons pris qu'une seule à titre d'exemple. Qui peut aimer ou détester sur commande ? Pourtant, l'enseignement chrétien dit bien qu'il faut aimer les hommes. Mais c'est impossible.

Cependant il est tout à fait vrai qu'il est nécessaire d'aimer. Tout d'abord il faut être capable, alors

seulement on peut aimer. Malheureusement, avec le temps, les chrétiens d'aujourd'hui n'ont retenu de cet enseignement que la seconde moitié, aimer, et ils ont perdu de vue la première, la religion qui aurait dû la précéder. Mais il serait tout à fait absurde que Dieu exige de l'homme ce qu'il n'est pas en mesure de donner.

La moitié du monde est chrétienne, l'autre moitié suit d'autres religions. Pour moi, qui suis un homme sensé, il n'y a aucune différence : elles sont pareilles à la religion chrétienne. Il est possible de dire que le monde entier est chrétien. Seuls les noms diffèrent. Le monde a été chrétien, non pas d'hier, mais depuis des milliers d'années. Il y avait des chrétiens bien avant l'avènement du christianisme. Ainsi le bon sens me fait dire : depuis tant d'années que les hommes sont des chrétiens, comment peuvent-ils être assez insensés pour exiger l'impossible.

Mais la réalité est tout autre. Les choses n'ont pas toujours été ce qu'elles sont maintenant. C'est seulement depuis peu que les hommes ont oublié la première partie de cet enseignement. L'ayant oubliée, ils ont perdu le moyen qu'ils avaient de devenir capables. Et en vérité, cela leur est devenu impossible.

Que chacun de vous se demande simplement, franchement, s'il peut aimer tous les hommes. S'il a bu une tasse de café, il aime. Sinon, il n'aime pas. Comment peut-on appeler cela christianisme ?

Dans le passé, tous les hommes n'étaient pas appelés indistinctement des chrétiens. Dans une même famille, certains étaient appelés des chrétiens, d'autres des pré-chrétiens, et d'autres encore des « non-chrétiens ». Ainsi, au sein d'une seule et même famille, il pouvait y avoir des membres

appartenant à la première, à la seconde et à la troisième catégorie. Mais aujourd'hui, tous se disent chrétiens. C'est naïf, malhonnête, inconsidéré et même méprisable de porter ce nom quand il n'est pas justifié. Un chrétien est un homme capable d'observer les Commandements.

Un homme qui est capable d'accomplir, à la fois avec sa pensée et avec son essence, tout ce qui est demandé à un chrétien, est appelé chrétien sans guillemets. Un homme qui, en pensée, a le désir d'accomplir ce qui est demandé à un chrétien, mais qui ne peut le faire qu'avec sa pensée et non avec son essence, est appelé pré-chrétien. Et un homme qui ne peut rien faire, même avec sa pensée, est appelé non-chrétien.

Essayez de comprendre ce que j'ai voulu vous communiquer. Essayez de le comprendre d'une manière de plus en plus large et de plus en plus approfondie.

L'exercice du « stop »

Paris, 6 août 1922

L'exercice du « stop » est obligatoire pour tous les élèves de l'Institut. Dans cet exercice, au commandement de « stop », ou à un signal convenu d'avance, chaque élève doit instantanément arrêter tout mouvement, où qu'il se trouve et quoi qu'il soit en train de faire. Que ce soit en plein milieu de mouvements rythmiques ou dans la vie ordinaire de l'Institut, au travail ou à table, il doit non seulement stopper ses mouvements, mais figer l'expression du visage, son sourire, son regard et la tension de tous les muscles de son corps, exactement dans l'état où ils se trouvaient au moment du « stop ». Il doit tenir les yeux fixés sur le point même vers lequel son regard était dirigé au moment du commandement. Pendant qu'il est dans cet état de mouvement suspendu, l'élève doit aussi arrêter le cours de ses pensées et n'admettre aucune pensée nouvelle, quelle qu'elle soit. Il doit concentrer son attention tout entière sur l'observation de la tension des muscles dans les différentes parties de son corps, dirigeant cette attention d'une partie du corps à une autre en veillant à ce que la tension musculaire reste la même, sans jamais augmenter ni diminuer.

L'homme ainsi stoppé et se tenant immobile

n'est pas dans une « pose ». Il s'agit simplement d'une interruption du mouvement au moment du passage d'une pose à une autre.

Généralement, nous passons d'une pose à une autre si rapidement que nous ne remarquons pas les attitudes que nous prenons pendant le passage. L'exercice du « stop » nous donne la possibilité de voir et de sentir notre propre corps dans des positions et des attitudes qui lui sont entièrement inhabituelles et qui ne lui sont pas naturelles.

Chaque race, chaque nation, chaque époque, chaque pays, chaque classe et chaque profession possèdent un nombre limité de poses qui leur sont propres, dont ils ne sortent jamais et qui représentent le style particulier de l'époque, de la race ou de la profession donnée.

Chaque homme, selon son caractère individuel, emprunte à ce style un certain nombre de poses qui lui correspondent et, par conséquent, chaque individu a un répertoire de poses extrêmement limité. Cela peut se constater, par exemple, dans une œuvre d'art de mauvaise qualité, lorsqu'un artiste habitué à exprimer mécaniquement le style d'une époque et les mouvements d'une race ou d'une classe essaie de dépeindre une autre race ou une autre classe.

De tels exemples abondent dans les journaux illustrés où nous voyons souvent des Orientaux représentés avec des mouvements et des attitudes de soldats anglais, ou des paysans avec des gestes et des postures de chanteurs d'opéra.

Le style des mouvements et des poses de chaque époque, de chaque race et de chaque classe est indissolublement lié à certaines formes de pensées et de sentiments. Et ils sont si étroitement liés qu'un homme ne peut changer ni la forme de ses pensées

ni celle de ses sentiments sans avoir changé son répertoire de poses.

Les formes de pensées et de sentiments peuvent être appelées « poses » de la pensée et du sentiment. Chaque homme a un nombre défini de poses intellectuelles et émotionnelles, tout comme il a un nombre défini de poses motrices. Et ses poses physiques, intellectuelles et émotionnelles sont toutes interdépendantes. De sorte qu'un homme ne peut jamais échapper à son propre répertoire de poses intellectuelles et émotionnelles, à moins que ses poses physiques ne soient changées.

L'analyse psychologique et l'étude des fonctions psychomotrices, appliquées d'une certaine manière, démontrent que chacun de nos mouvements, volontaire ou involontaire, est une transition inconsciente entre une posture automatiquement fixée et une autre, également automatique. Que nos mouvements soient volontaires est une illusion ; en fait, ils sont automatiques. Nos pensées et nos sentiments, eux aussi, sont automatiques. Et l'automatisme de nos pensées et de nos sentiments est étroitement lié à l'automatisme de nos mouvements. L'un ne peut pas être changé sans l'autre. Et si, par exemple, l'attention d'un homme est mobilisée en vue de changer l'automatisme de la pensée, ses mouvements habituels et ses postures viendront entraver cette nouvelle manière de penser en faisant surgir les vieilles associations habituelles.

Nous ne voyons pas à quel point les fonctions intellectuelles, émotionnelles et motrices sont interdépendantes, même si nous constatons combien nos humeurs et nos états émotionnels dépendent de nos mouvements et de nos postures. Si un homme prend une pose qui correspond en lui à un sentiment de chagrin ou de dégoût, alors très vite il éprouvera

réellement un sentiment de chagrin ou de dégoût. La peur, l'indifférence, l'aversion, etc., peuvent être créées par des changements de pose artificiels.

Puisque toutes les fonctions de l'homme, intellectuelle, émotionnelle et motrice, possèdent leur propre répertoire de poses et agissent constamment l'une sur l'autre, il s'ensuit qu'un homme ne peut jamais sortir de son propre répertoire.

Les méthodes de travail de l'Institut pour le développement harmonique de l'Homme offrent une possibilité de sortir de ce cercle d'automatismes enracinés, et l'un de ces moyens, spécialement au début du travail sur soi, est l'exercice du « stop ». Une étude non mécanique de soi-même n'est possible que grâce à la juste application de l'exercice du « stop ».

Le mouvement qui a été commencé est interrompu par un ordre ou un signal subit. Le corps s'immobilise et se fige au moment du passage d'une pose à une autre, dans une attitude où il ne s'arrête jamais dans la vie ordinaire. En se percevant dans cet état, c'est-à-dire dans l'état de cette pose inaccoutumée, un homme se regarde d'un point de vue nouveau, se voit et s'observe comme jamais il ne l'a fait. Dans cette pose qui ne lui est pas habituelle, il peut penser d'une manière nouvelle, sentir d'une manière nouvelle et se connaître d'une manière nouvelle. Le cercle des vieux automatismes est brisé. Le corps lutte en vain pour reprendre la pose habituelle qui lui est confortable. La volonté de l'homme, mobilisée par le commandement « stop ! », s'oppose à cela. Le « stop » est un exercice qui s'adresse simultanément à la volonté, à l'attention, à la pensée, au sentiment et au mouvement.

Mais il faut comprendre que pour activer la

volonté avec assez de force pour qu'un homme se maintienne dans une pose inaccoutumée, il est indispensable que le commandement « stop ! » vienne de l'extérieur.

Un homme ne peut pas se donner le commandement « stop ! » à lui-même, car sa volonté ne se soumettrait pas à cet ordre. Et cela parce que la combinaison des postures intellectuelles, émotionnelles et motrices habituelles est plus forte que la volonté.

Le commandement « stop ! », venu de l'extérieur, prend la place même des poses intellectuelles et émotionnelles et, à ce moment-là, les poses motrices se soumettent à la volonté.

Les trois pouvoirs

Le Prieuré, 23 mai 1923

L'homme a trois sortes de pouvoirs, chacun avec sa nature indépendante, chacun avec ses lois et sa constitution propres. Mais ils ont une seule et même origine.

Le premier est ce qu'on appelle le pouvoir physique. Sa quantité et sa qualité dépendent de la structure de la machine humaine et de la nature de ses tissus.

Le second pouvoir est ce qu'on appelle le pouvoir psychique. Sa qualité dépend du centre intellectuel de l'homme et du matériel qu'il contient. Ce qu'on entend ordinairement par « volonté », ou autres notions similaires, est une fonction de ce pouvoir.

Le troisième est ce qu'on appelle le pouvoir moral. Il dépend de l'éducation et de l'hérédité.

Il est relativement facile de modifier les deux premiers parce qu'ils se forment facilement. En revanche, le pouvoir moral est très difficile à modifier car il met longtemps à se former.

Si un homme a du bon sens et une saine logique, il est toujours susceptible de changer son opinion et sa « volonté ». Mais changer sa nature, sa formation morale, exige une pression prolongée.

Ces pouvoirs sont tous trois matériels. Leur quan-

tité et leur qualité dépendent de la quantité et de la qualité de ce qui les produit. Un homme a plus de force physique s'il est plus musclé. Par exemple, A... peut soulever une charge plus lourde que B... La même chose est vraie du pouvoir psychique : il dépend du matériel et des données dont l'homme dispose.

De la même manière, un homme peut avoir un pouvoir moral plus grand si les conditions de son existence lui ont permis de recevoir l'influence d'un certain nombre d'idées, de sentiments et de la religion. Aussi, pour pouvoir changer quelque chose, faut-il vivre longtemps.

Le pouvoir physique, le pouvoir moral et le pouvoir psychique sont relatifs. On dit souvent, par exemple, qu'un homme peut changer. Mais ce qu'il est, ce que la nature l'a fait, il le restera. S'il veut augmenter sa force, tout ce qu'il peut faire, c'est de l'accumuler.

Le producteur d'énergie ne peut pas changer ; il restera le même, mais il est possible d'augmenter le rendement. Chacun des trois pouvoirs peut être accru par économie et par dépense judicieuse. Si nous apprenons cela, ce sera un accomplissement.

En économisant son énergie et en apprenant comment la dépenser, un homme peut devenir cent fois plus fort qu'un athlète. Si J... savait comment épargner et comment dépenser, elle pourrait, à un moment donné, être cent fois plus forte que K..., même physiquement. Il en est de même pour tout. L'économie peut être pratiquée aussi dans le domaine psychique et dans le domaine moral.

Examinons le pouvoir physique. Vous utilisez peut-être maintenant d'autres mots qu'avant et vous parlez de choses différentes, mais pas un seul d'entre vous ne sait comment travailler. Vous pourriez travailler cinq fois plus dur et dépenser dix fois moins d'énergie. Par exemple, B... emploie un marteau, il le fait avec tout son corps. S'il mobilise dix livres de force, une seule se portera sur le marteau et les neuf autres seront dépensées sans aucune nécessité. Mais pour un meilleur résultat, le marteau exigerait deux livres, et B... ne lui en donne que la moitié. Au lieu de cinq minutes, il en faut dix. Il ne travaille donc pas comme il devrait.

Vous dépensez beaucoup de force sans nécessité, non seulement lorsque vous travaillez, mais même lorsque vous ne faites rien.

Asseyez-vous comme je suis assis, serrez vos poings aussi fortement que vous le pouvez et essayez de ne contracter que les muscles de vos poings. Vous voyez, chacun le fait différemment. L'un a contracté ses jambes, un autre son dos.

Si vous faites attention, vous ne le ferez pas de la manière habituelle. Apprenez — quand vous êtes assis, quand vous êtes debout, quand vous êtes couchés — à contracter votre bras droit ou votre bras gauche. *(Parlant à M...)* Levez-vous, contractez votre bras et gardez le reste de votre corps relâché. Il faut le faire pour bien le comprendre. Quand vous contractez le bras, essayez de distinguer entre la tension et la résistance.

Maintenant, je marche sans tension, me souciant seulement de garder l'équilibre. Si je m'arrête, je vais chanceler. Mais je veux marcher sans dépenser aucune force. Je donne seulement une poussée initiale, le reste se fait par inertie. De cette manière je traverse la salle sans avoir gaspillé d'énergie. Pour y arriver, vous devez laisser le mouvement se faire de lui-même. Il ne dépend plus de vous. J'ai déjà dit

à l'un de vous que s'il cherchait à régler sa vitesse, cela montrait qu'il tendait ses muscles.

Essayez de tout relâcher, sauf vos jambes, et marchez. Faites particulièrement attention à garder votre corps passif, mais la tête et le visage doivent rester animés. La langue et les yeux doivent parler.

Toute la journée, à chaque instant, quelque chose nous ennuie, nous aimons ceci, nous détestons cela, etc. Maintenant nous détendons consciemment certaines parties de notre corps et nous en tendons d'autres. En le faisant, nous y prenons plaisir. Chacun d'entre nous est plus ou moins capable de le faire et chacun sent bien que, plus il y travaillera, mieux il pourra le faire. Tout ce qu'il vous faut, c'est la pratique ; vous n'avez qu'à vouloir le faire et vous y mettre. Le désir fait naître la possibilité. Je parle de choses physiques.

A partir de demain, que chacun fasse aussi l'exercice suivant : chaque fois que vous vous sentirez offensé, veillez à ce que cela ne se répande pas dans tout le corps. Contrôlez votre réaction : ne la laissez pas se propager.

Par exemple, j'ai un problème : quelqu'un m'a insulté. Je ne veux pas lui pardonner mais j'essaie d'empêcher l'insulte de m'affecter tout entier. Je n'aime pas le visage de P... Dès que je la vois, j'ai un sentiment d'antipathie. J'essaie donc de ne pas être pris par ce sentiment. L'important, ce ne sont pas les gens ; l'important, c'est le problème.

Autre chose maintenant. Si tout le monde était gentil et agréable, je n'aurais pas l'occasion de m'exercer. Je devrais donc être heureux d'avoir des gens sur qui m'exercer.

Tout ce qui nous touche le fait sans que nous y soyons présents. Cela fonctionne de cette manière

en nous. Nous en sommes les esclaves. P... peut m'être antipathique, mais elle peut être sympathique à quelqu'un d'autre. Ma réaction est en moi. La chose qui la rend antipathique est en moi. Il n'y a rien à lui reprocher, c'est par rapport à moi qu'elle est antipathique. Tout ce qui nous atteint, dans le cours de la journée et dans le cours de toute notre vie, le fait par rapport à nous-mêmes. Parfois, ce qui nous atteint peut être bon. Cette relation est mécanique, de même que les tensions de nos muscles sont mécaniques.

Nous apprenons aujourd'hui à travailler. En même temps, nous voulons apprendre à être touchés par ce qui devrait nous toucher. En général, nous sommes touchés par ce qui ne devrait pas nous toucher, les choses qui nous blessent tout au long de la journée ne devraient pas avoir le pouvoir de nous atteindre puisqu'elles n'ont aucune existence réelle. C'est un exercice de pouvoir moral.

Quant au pouvoir psychique, la chose à faire est de ne pas « le » laisser penser, mais d'essayer de l'arrêter encore et encore, que ce qu'il pense soit bien ou mal. Dès que nous nous rappelons, dès que nous nous surprenons, nous devons aussitôt l'empêcher de penser.

De toute façon, que ce soit en bien ou en mal, une telle pensée ne découvrira pas l'Amérique. De même qu'il vous est difficile en ce moment de ne pas contracter votre jambe, de même il est difficile de ne pas « le » laisser penser. Mais c'est possible.

Revenons aux exercices : ceux qui les auront faits pourront venir me trouver pour en recevoir d'autres. Mais pour le moment, vous en avez assez.

Vous devez travailler avec aussi peu de parties

de votre corps que possible. Votre principe devrait être de concentrer toute la force que vous pouvez sur les parties de votre corps qui ont à faire un certain travail, en ne la laissant pas prendre par les autres parties.

La respiration peut-elle être contrôlée ?

Chicago, 26 mars 1924

Question. — Est-ce bon de faire des exercices de respiration ?

Réponse. — En Europe, les gens ont complètement perdu la tête à ce sujet. Pendant quatre ou cinq ans, j'ai gagné ma vie à soigner des malheureux qui avaient détérioré leur santé avec de telles méthodes. On écrit beaucoup de livres là-dessus. Chacun voudrait enseigner l'autre : « Plus vous respirez, disent-ils, plus fort est l'apport d'oxygène », etc. Et le résultat final est qu'ils viennent me voir. Je suis très reconnaissant aux auteurs de ces ouvrages, fondateurs d'écoles et autres.

Comme vous le savez, l'air est la deuxième sorte de nourriture. En toutes choses des proportions justes sont nécessaires, par exemple dans les phénomènes qu'étudient la chimie, la physique, etc. La cristallisation n'aura lieu que s'il y a une certaine correspondance ; alors seulement quelque chose de nouveau pourra être obtenu.

Chaque matière possède une certaine densité de vibrations. L'interaction entre matières ne peut se produire que s'il y a une correspondance exacte entre les vibrations de ces différentes matières. J'ai

déjà parlé de la Loi de Trois. Si, par exemple, la matière positive a des vibrations de, disons 300, et la matière négative de 100, la combinaison est possible. Mais si les vibrations ne correspondent pas exactement à ces nombres, aucune combinaison n'en résultera ; on aura un mélange mécanique susceptible de se décomposer en ses parties constituantes. Ce n'est pas encore là une nouvelle matière.

Quantitativement aussi, les substances appelées à se combiner doivent être dans une proportion définie. Vous savez que pour obtenir de la pâte, vous avez besoin d'une quantité d'eau bien déterminée suivant la quantité de farine que vous voulez utiliser. Si vous prenez moins d'eau qu'il n'en faut, vous n'aurez pas de pâte.

Votre respiration habituelle est mécanique. Mécaniquement, vous aspirez la quantité d'air qu'il vous faut. S'il y en a davantage, l'air ne peut pas se combiner comme il le devrait ; une juste proportion est nécessaire.

L'air ne contient pas seulement de l'oxygène. Il y entre beaucoup d'autres éléments. Tout pénètre dans les poumons. Habituellement, quand vous respirez, vos poumons prennent ce qui leur est nécessaire : ils y sont adaptés. Dans chaque machine, dans chaque organe, il y a un endroit prévu pour le passage d'une certaine substance — dans le cas présent, l'air. Quand vous respirez artificiellement, vous risquez d'absorber des substances autres que celles qui vous sont nécessaires, parce que la proportion n'est pas respectée et que dans le corps entrent des substances inutiles.

La respiration artificiellement contrôlée, telle qu'on la pratique en général, mène à une dysharmonie. Dès lors, pour éviter les troubles que cette respiration artificielle risque d'occasionner, il faut

modifier les autres nourritures de façon correspondante. Et sans une connaissance approfondie, ce n'est pas possible. L'estomac, par exemple, a besoin d'une certaine quantité de nourriture, pas seulement pour la nutrition, mais parce qu'il en a l'habitude. Nous mangeons plus que nécessaire, par goût, simplement pour notre plaisir, et parce que l'estomac a pris l'habitude d'une certaine pression.

Vous savez que l'estomac possède certains nerfs. En l'absence de pression, ces nerfs stimulent les muscles de l'estomac et nous avons une sensation de faim.

Il y a deux sortes de faim : celle du corps et celle des nerfs.

Beaucoup d'organes travaillent mécaniquement sans que nous y participions consciemment. Chacun d'eux a son rythme propre et les rythmes des différents organes sont en relation définie entre eux.

Par exemple, en modifiant notre respiration, nous modifions le rythme de nos poumons, mais, comme tout est lié, peu à peu d'autres rythmes commencent à leur tour à se modifier. Si nous continuons à respirer de cette manière pendant longtemps, le rythme de tous les organes peut en être modifié. Par exemple, le rythme de l'estomac va changer. Et l'estomac a ses habitudes propres, il a besoin d'un certain temps pour digérer la nourriture ; disons que la nourriture doit y séjourner une heure. Si le rythme de l'estomac s'accélère, la nourriture le traversera plus rapidement, et l'estomac n'aura pas le temps d'en extraire tout ce qui est nécessaire. Ailleurs, c'est l'inverse qui pourra se produire.

Il est mille fois préférable de ne pas toucher à notre machine, et même de la laisser en mauvais état, plutôt que de la rectifier sans connaissance

véritable. Car l'organisme humain est un appareil très compliqué dont les nombreux organes ont des rythmes et des besoins différents, et beaucoup de ces organes sont reliés les uns aux autres.

Il faut ou bien tout changer ou ne rien changer. Faute de quoi on risque de faire plus de mal que de bien. Les exercices de respiration tels qu'on les pratique sont la cause de nombreuses maladies.

Ce n'est qu'exceptionnellement, dans les cas où par miracle un homme réussit à s'arrêter à temps, qu'il évite de se faire du mal.

Si un homme pratique ces exercices pendant longtemps, les résultats sont toujours mauvais.

Pour travailler sur soi, il faut connaître chaque vis, chaque petit rouage de sa propre machine — alors vous savez quoi faire. Mais si vous n'y connaissez pas grand-chose, et que vous essayiez, vous pouvez faire beaucoup de dégâts. Le risque est grand car la machine est très compliquée. Elle a des vis très fragiles qui s'abîment facilement, et si vous insistez trop vous pouvez les casser. Et ces vis-là, vous ne les trouverez pas dans une boutique.

Il faut être très prudent. Lorsque vous savez, c'est autre chose.

Si quelqu'un ici fait des expériences de respiration, il est préférable qu'il s'arrête pendant qu'il est encore temps.

Attitudes et états intérieurs

Berlin, 24 novembre 1921

Vous demandez quel est le but des mouvements. A chaque attitude du corps correspond un certain état intérieur et, inversement, à chaque état intérieur correspond une certaine attitude. Chaque homme possède un certain nombre d'attitudes habituelles et il passe de l'une à l'autre sans jamais s'arrêter aux attitudes intermédiaires.

Le fait de prendre des poses nouvelles, inaccoutumées, vous permet de vous observer intérieurement d'une autre manière que vous ne le faites dans les conditions ordinaires. Cela devient particulièrement clair quand, au commandement « stop ! », vous devez vous figer sur place. Les muscles tendus doivent rester dans leur état de tension et il en est de même pour les muscles relâchés. De plus, à ce commandement, vous devez non seulement vous figer extérieurement, mais stopper tous vos mouvements intérieurs. Vous devez faire l'effort de garder vos pensées et vos émotions telles qu'elles étaient, tout en vous observant vous-même.

Supposons que vous désiriez devenir une actrice. Vos poses habituelles conviennent pour un certain rôle — par exemple, celui d'une servante — mais vous devez jouer le rôle d'une comtesse. Une com-

tesse a des poses tout à fait différentes. Dans une bonne école d'art dramatique, vous apprendriez, disons, deux cents poses. Les poses caractéristiques d'une comtesse sont, par exemple, les poses numéros 14, 68, 101 et 142. Quand vous savez cela, il vous suffit, sur scène, de passer d'une pose à l'autre, de sorte qu'aussi mauvaise actrice que vous soyez, vous serez une comtesse toute la durée de la pièce. Mais si vous ne connaissez pas ces poses, alors même l'œil le moins exercé percevra que vous n'êtes pas une comtesse mais une servante.

Vous devez vous observer autrement que vous ne le faites dans la vie ordinaire. Il vous faut une autre attitude, différente de celle que vous avez eue jusqu'ici. Vous savez où vos attitudes habituelles vous ont conduit. Continuer de cette manière-là n'a aucun sens, ni pour vous ni pour moi, car je n'ai aucun désir de travailler avec vous si vous restez ce que vous êtes. Vous désirez la connaissance, mais ce que vous avez eu jusqu'à aujourd'hui n'est pas la connaissance. Ce n'est qu'un assemblage mécanique d'informations. C'est une connaissance qui n'est pas en vous-même mais en dehors de vous. Elle n'a aucune valeur. De quel intérêt peut être pour vous ce que vous savez, si cela a été apporté un jour par quelqu'un d'autre ? Ce n'est pas vous qui l'avez créé, par conséquent c'est de peu de valeur. Vous dites, par exemple, que vous savez comment composer une page de caractères d'imprimerie pour les journaux, et pour vous, cela a de la valeur. Mais une machine peut le faire. Combiner n'est pas créer.

Chacun a un répertoire limité de poses habituelles et d'états intérieurs. Elle est peintre, et vous direz peut-être qu'elle a un style bien à elle. Mais ce n'est pas un style, c'est une limitation. Quels que

soient les sujets de ses tableaux, ce sera toujours la même chose. Qu'ils soient tirés de la vie européenne ou de la vie asiatique, je reconnaîtrai aussitôt que c'est elle, et personne d'autre, qui les a peints. Un acteur qui serait le même dans tous ses rôles — rien que lui-même — quel sorte d'acteur serait-il ? Seul le hasard pourrait lui offrir un rôle qui corresponde entièrement à ce qu'il est dans la vie.

Pour le moment, tout savoir est mécanique, comme tout le reste est mécanique. Par exemple, je la regarde avec bienveillance, aussitôt elle devient bienveillante. Si je la regarde avec colère, aussitôt elle est fâchée — et pas seulement avec moi, mais avec son voisin, et son voisin avec un autre, et ainsi de suite. Elle est en colère parce que je l'ai regardée d'un air mécontent. Elle est en colère mécaniquement. Mais elle ne peut pas se mettre en colère de sa propre et libre volonté. Elle est esclave de l'attitude des autres. Et cela ne serait pas si grave si ces autres étaient toujours des êtres vivants, mais elle est aussi esclave des choses. N'importe quel objet est plus fort qu'elle. C'est un esclavage perpétuel. Vos fonctions ne sont pas à vous. C'est vous-même qui êtes la fonction de ce qui se passe en vous.

Devant des choses nouvelles, il faut apprendre à avoir des attitudes nouvelles. Regardez : en ce moment, chacun écoute à sa propre manière. Une manière qui correspond à son attitude intérieure. Par exemple, Starosta écoute avec sa pensée, et vous, avec votre sentiment ; et si l'on demandait à chacun de vous de répéter ce qui vient d'être dit, chacun le ferait à sa propre manière, selon son état intérieur du moment. Dans une heure, quelqu'un dira quelque chose de désagréable à Starosta,

tandis qu'on vous donnera à vous un problème de mathématiques à résoudre ; ce que Starosta répétera de ce qu'il aura entendu sera dès lors coloré par ses sentiments, tandis que vous, vous le ferez sous une forme logique.

Et tout cela parce qu'un seul centre fonctionne, la pensée par exemple, ou le sentiment. Vous devez apprendre à écouter d'une manière nouvelle. Ce que vous avez appris jusqu'à présent est le savoir d'un seul centre — un savoir sans compréhension. Y a-t-il beaucoup de choses que vous sachiez et qu'en même temps vous compreniez ? Par exemple, vous savez ce que c'est que l'électricité, mais le comprenez-vous aussi clairement que deux et deux font quatre ? Cela, vous le comprenez si bien que personne ne peut vous prouver le contraire, mais en ce qui concerne l'électricité, c'est différent.

Aujourd'hui, on vous l'explique d'une certaine façon — vous y croyez. Demain, on vous en donnera une explication différente — vous y croirez aussi. Mais la compréhension est la perception non par un seul centre, mais par deux centres au moins. Il existe une perception plus complète, mais il suffit, pour le moment, que vous parveniez à ce qu'un centre en contrôle un autre. Lorsqu'un centre perçoit et qu'un autre, prenant connaissance de cette perception, l'accepte, ou au contraire la rejette, c'est alors qu'il y a compréhension. Si une discussion entre centres n'aboutit à aucun résultat défini, ce ne sera qu'une demi-compréhension. Une demi-compréhension n'est pas bonne non plus. Il faut que tout ce que vous entendez ici, et tout ce dont vous parlez entre vous ailleurs, soit dit ou écouté, non pas avec un seul centre, mais avec deux centres. Autrement, cela ne donnera aucun résultat juste, ni pour moi ni pour vous. Pour vous, ce sera comme avant, une simple accumulation d'informations nouvelles.

Sept catégories d'exercices

Le Prieuré, novembre 1922

Tous les exercices donnés à l'Institut peuvent être divisés en sept catégories. Dans la première catégorie, les exercices ont pour centre de gravité le corps, dans la seconde la pensée, dans la troisième, le sentiment. Dans la quatrième catégorie, la pensée et le corps ensemble. Dans la cinquième, le corps et le sentiment. Dans la sixième, le sentiment, la pensée et le corps. Quant à la septième catégorie, elle englobe l'ensemble des trois et notre automatisme.

Il faut reconnaître que la plupart du temps nous vivons dans cet automatisme. Si nous vivions tout le temps au moyen de nos seuls centres, ceux-ci n'auraient pas assez d'énergie. Cet automatisme nous est donc tout à fait indispensable, bien qu'il soit actuellement notre pire ennemi. Nous devons d'abord nous en libérer temporairement pour pouvoir constituer un corps et une pensée consciente : tant que nous ne sommes pas libres de l'automatisme, nous ne pouvons rien apprendre de plus — nous devons provisoirement le tenir à l'écart. Plus tard, il nous faudra étudier cet automatisme dans le but de l'adapter.

Nous connaissons déjà certains exercices. Par

exemple, nous avons étudié des exercices pour le corps. Nous avons entrepris d'autres tâches qui étaient des exercices élémentaires pour la pensée. Nous n'avons pas encore abordé d'exercices pour le sentiment. Ceux-là sont plus complexes. Au début, il est même difficile de se les représenter.

Pourtant ils sont de toute première importance pour nous. Le domaine du sentiment tient la première place dans notre vie intérieure. En fait, tous nos malheurs sont dus à l'état chaotique du sentiment. Il y a en nous trop de matériel de cette sorte, nous en vivons continuellement.

Et en même temps, nous n'avons pas de sentiment. Je veux dire que nous n'avons ni sentiment objectif ni sentiment subjectif. Le domaine entier de notre sentiment est rempli par quelque chose d'étranger et de complètement mécanique. Par exemple, nous n'avons aucun sentiment moral, ni subjectif ni objectif. (Il y a trois sortes de sentiments : subjectif, objectif et automatique.)

Le sentiment moral objectif correspond, par-delà les siècles, à certaines lois morales fondamentales et immuables, en accord chimique et physique avec le milieu et la nature humaine, lois établies objectivement pour tous et liées à la Grande Nature (ou, comme on dit, à Dieu).

Le sentiment moral subjectif existe chez un homme qui, sur la base de son expérience individuelle, de ses qualités, de ses observations personnelles et d'un sens de la justice qui est entièrement le sien, se forme sa propre conception de la morale et fonde sa vie sur elle.

En fait, non seulement ces deux sentiments de moralité — le premier comme le second — n'existent pas chez les gens, mais ceux-ci n'en ont même pas la moindre idée.

Ce que nous disons de la morale s'applique d'ailleurs à toute chose.

Nous avons une idée plus ou moins théorique de la morale. Nous avons beaucoup lu, beaucoup entendu, mais nous sommes incapables d'appliquer tout cela à la vie. Nous vivons comme nous le permet notre mécanisme. En théorie, nous savons que nous devrions aimer N..., mais en fait il nous est peut-être antipathique — nous n'aimons pas son nez. Avec ma pensée, je comprends que, émotionnellement aussi, je devrais avoir une attitude juste à son égard, mais j'en suis incapable. Quand je suis loin de N..., dans le courant de l'année, je peux décider d'avoir une bonne attitude envers lui, mais si certaines associations mécaniques se sont établies en moi, lorsque je le reverrai, ce sera exactement comme avant.

Le sentiment moral est automatique en nous. Je peux me fixer pour règle de penser de telle ou telle façon, mais « ça » ne vit pas de cette manière-là.

Si nous voulons travailler sur nous-mêmes, nous ne devons pas être uniquement subjectifs ; il faut nous habituer à comprendre ce que veut dire « objectif ». Le sentiment subjectif ne peut pas être le même chez chacun — tous les gens étant différents. L'un est anglais, l'autre juif... L'un aime le faisan, et ainsi de suite. Nous sommes tous différents mais nos différences devraient être unifiées par l'effet des lois objectives. Dans certains cas, de petites lois subjectives suffisent. Mais dans la vie en commun, on ne peut atteindre la justice qu'à travers des lois objectives. Leur nombre est très limité. Si tous les gens avaient en eux ce petit nombre de lois, notre vie intérieure et extérieure serait beaucoup plus heureuse. Les gens ne se sentiraient pas seuls, ils ne vivraient plus dans le malheur.

Depuis les temps les plus anciens, sur la base de l'expérience humaine et de l'art de gouverner avec sagesse, la vie elle-même a progressivement développé quinze commandements et les a institués pour le bien des individus et pour celui de tous les peuples. Si ces quinze commandements vivaient réellement en nous, nous serions capables de comprendre, d'aimer et de haïr. Nous aurions là les fondements d'un jugement correct.

Toutes les religions, tous les enseignements viennent de Dieu et parlent au nom de Dieu.

Cela ne veut pas dire que Dieu nous les a effectivement donnés mais qu'ils sont reliés à un tout et à ce que nous appelons Dieu.

Par exemple, Dieu a dit : « Aime tes parents et tu m'aimeras. » Et, en vérité, qui n'aime pas ses parents ne peut aimer Dieu.

Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous et demandons-nous : « Avons-nous aimé nos parents ? Les avons-nous aimés comme ils le méritaient ou n'était-ce qu'un exemple de " ça aime " ? Et comment aurions-nous dû aimer ? »

L'acteur

New York, 16 mars 1924

Question. — Est-ce que la profession d'acteur peut servir à développer un travail coordonné des centres ?

Réponse. — Plus un acteur joue, plus le travail des centres se sépare en lui.

Pour jouer, il faut avant tout être un artiste. Nous avons parlé du spectre qui produit la lumière blanche. Un homme ne peut être appelé acteur que s'il est capable, pour ainsi dire, de produire une lumière blanche. Un véritable acteur est celui qui crée, qui peut produire intégralement les sept couleurs du spectre. De tels artistes, il y en a eu, il y en a même encore. Mais le plus souvent, un acteur, aujourd'hui, n'est acteur qu'extérieurement.

L'acteur, comme tout autre homme, a un nombre défini d'attitudes fondamentales ; ses autres attitudes ne sont que les différentes combinaisons des premières. Tous les rôles sont bâtis sur des attitudes. Il est impossible d'en acquérir de nouvelles par la pratique ; la pratique ne peut que renforcer les anciennes. Plus vous irez, plus il vous sera difficile d'en apprendre de nouvelles — et moins il y aura de possibilités.

Tous les efforts de l'acteur sont vains ; ce n'est qu'une perte d'énergie. Si ce matériel était économisé et dépensé pour quelque chose de neuf, il serait plus utile. Mais en fait, c'est toujours la même chanson.

Ce n'est que dans sa propre imagination et dans celle des autres qu'un acteur fait figure de créateur. En réalité, il ne peut pas créer.

Dans notre travail, cette profession ne peut pas être une aide, au contraire, elle ne fait que gâcher les choses pour demain. Plus vite un homme abandonnera cette occupation, mieux ça vaudra, et plus il lui sera facile d'entreprendre quelque chose de nouveau.

Le talent peut se fabriquer en vingt-quatre heures. Le génie existe, mais un homme ordinaire ne peut être un génie. Ce n'est qu'un mot.

Et c'est ainsi dans tous les arts. L'art véritable ne peut être le travail d'un homme ordinaire. Celui-ci ne peut pas jouer, il ne peut pas être « je ». L'acteur ne peut pas posséder ce qu'un autre homme possède — il ne peut pas ressentir ce qu'un autre ressent. S'il joue le rôle d'un prêtre, il devrait avoir la compréhension et les sentiments d'un prêtre. Mais il ne peut les avoir que s'il possède tout le matériel d'expérience du prêtre, tout ce qu'un prêtre connaît et comprend. Et il en est ainsi pour toute profession ; une connaissance spéciale est chaque fois requise. Sans cette connaissance, l'artiste ne fait qu'imaginer.

Les associations se déroulent de façon particulière en chaque personne. Je vois un homme faire un certain geste. Cela me donne un choc, et à partir de là les associations se déclenchent. Un policier soupçonnerait probablement l'homme de vouloir me faire les poches. Mais à supposer que l'homme n'ait

jamais pensé à cela, moi, à la place du policier, je n'aurais pas compris son geste. Si je suis un prêtre, j'ai d'autres associations ; je crois que le mouvement a quelque chose à voir avec l'âme, alors qu'en fait l'homme pense bel et bien à mon portefeuille.

C'est seulement si je connais à la fois la psychologie du prêtre et celle du policier, et leurs différents modes d'approche, que je peux comprendre avec ma pensée ; c'est seulement si j'ai en moi les attitudes correspondantes du sentiment et du corps que je peux connaître avec ma pensée ce que seront leurs associations d'idées, et aussi quelles associations d'idées évoqueront en eux quelles associations du sentiment. Voici le premier point.

La machine étant connue, je donne des ordres à chaque instant pour que les associations changent — mais il faut le faire vraiment à chaque instant. A chaque instant, les associations changent automatiquement, l'une en évoque une autre, et ainsi de suite. Si je suis en train de jouer un rôle, je dois diriger tout le temps. Il est impossible de s'en remettre à l'impulsion donnée.

Je ne peux diriger que s'il y a là quelqu'un capable de diriger. Ma pensée ne peut pas diriger — elle est occupée. Le sentiment aussi est occupé. Il faut qu'il y ait là quelqu'un qui ne soit pas engagé dans l'action, pas engagé dans la vie. C'est seulement alors qu'il est possible de diriger.

Celui qui a un « je », et qui connaît ce qui est requis dans tous les domaines, peut jouer un rôle. Celui qui n'a pas de « je » ne le peut pas.

L'acteur ordinaire ne peut pas jouer un rôle — ses associations sont différentes. Il peut seulement avoir le costume approprié, et prendre tant bien que mal les attitudes qui conviennent, faire les grimaces

que le metteur en scène lui a montrées. L'auteur, lui aussi, doit connaître tout cela.

Pour être un vrai acteur, il faut être un homme véritable. Un homme véritable peut être un acteur et un acteur véritable peut être un homme.

Chacun devrait essayer d'être un acteur. C'est un but élevé. Le but de toute religion, de toute connaissance, est d'être acteur. Mais aujourd'hui, tous sont des « acteurs ».

Art créateur — art subjectif

New York, 2 mars 1924

Question. — Est-il nécessaire d'étudier les bases mathématiques de l'art, ou bien peut-on créer des œuvres d'art sans avoir fait cette étude ?

Réponse. — Sans cette étude, on ne peut s'attendre qu'à des résultats accidentels ; il ne peut pas être question de les répéter.

Q. — Ne peut-il y avoir un art créateur inconscient qui vienne du sentiment ?

R. — Il ne peut pas y avoir d'art créateur inconscient, notre sentiment est trop stupide. Il ne voit qu'un seul aspect des choses, alors que la compréhension demande une vision de tous les aspects. En étudiant l'histoire, nous voyons que de tels résultats accidentels ont pu se produire, mais ce n'est pas la règle.

Q. — Peut-on écrire de la musique harmoniquement sans connaître les lois mathématiques ?

R. — Il y aura harmonie entre une note et une autre et il y aura des accords, mais il n'y aura pas

d'harmonie entre ces harmonies. Ce dont nous parlons maintenant, c'est d'influence, d'influence consciente. Un compositeur peut exercer une influence.

A présent, n'importe quoi peut mettre n'importe qui dans un état ou un autre. Supposons que vous vous sentiez heureux. A ce moment se fait entendre un bruit, une cloche, une musique quelconque, une mélodie, peut-être un fox-trot. Vous oubliez entièrement cet air mais, plus tard, quand vous entendrez la même musique ou la même cloche, elle évoquera en vous, par association, le même sentiment, par exemple l'amour. Cela aussi est une influence, mais c'est une influence subjective.

Et ce n'est pas seulement la musique, mais n'importe quel bruit qui peut servir ici d'association. Et s'il est relié à quelque chose de désagréable, par exemple avoir perdu de l'argent, c'est une association désagréable qui en résultera.

Mais ce dont nous parlons, c'est de l'art objectif, des lois objectives de la musique ou de la peinture.

L'art que nous connaissons est subjectif car, sans connaissance mathématique, il ne peut pas y avoir d'art objectif. Les résultats accidentels sont très rares.

Les associations constituent pour nous un phénomène très puissant et très important mais, aujourd'hui, on a oublié ce qu'elles signifient. Dans les temps anciens, il y avait des jours de fête spéciaux. Un jour, par exemple, était consacré à certaines combinaisons de sons, un autre aux fleurs ou aux couleurs, un troisième au goût, un autre encore au froid et à la chaleur, et les différentes sensations étaient comparées.

Par exemple, un jour était la fête du son. Pendant une heure résonnait un certain son, pendant

une autre heure un autre son. En même temps, on faisait circuler une boisson spéciale ou, parfois, une « fumée » spéciale. En somme, on suscitait certains états et sentiments à l'aide de moyens chimiques en relation avec des influences extérieures, afin de créer certaines associations pour l'avenir. Plus tard, quand des circonstances extérieures semblables se reproduisaient, elles évoquaient les mêmes états.

Il y avait même un jour spécial pour les souris, les serpents et autres animaux dont nous avons généralement peur. On donnait aux gens une boisson spéciale puis on leur faisait tenir en main des serpents pour qu'ils s'y habituent. Cela produisait sur eux une telle impression qu'après ils n'avaient plus peur. De telles coutumes existaient il y a très longtemps en Perse et en Arménie. Les Anciens comprenaient très bien la psychologie humaine et c'était elle qui leur servait de guide. Mais les raisons n'étaient jamais expliquées aux masses ; on leur donnait une interprétation toute différente. Seuls les prêtres connaissaient le sens de tout cela. Ces faits se rapportent à l'époque préchrétienne, époque où les peuples étaient gouvernés par les prêtres-rois.

Q. — Les danses servaient-elles seulement au contrôle du corps ou avaient-elles une signification mystique ?

R. — Les danses sont pour la pensée. Elles n'apportent rien à l'âme — l'âme n'a besoin de rien. Une danse a une certaine signification ; chaque mouvement a un certain contenu.

Mais l'âme ne boit pas de whisky. Elle n'aime pas ça. Ce qu'elle aime, c'est une autre nourriture qu'elle reçoit indépendamment de nous.

Questions et réponses

New York, 24 février 1924

Question. — Est-ce que le travail de l'Institut exige que nous renoncions à notre travail dans la vie pendant quelques années, ou peut-on le continuer en même temps ?

Réponse. — Le travail de l'Institut est un travail intérieur ; jusqu'à présent vous n'avez fait que du travail extérieur, mais ici il s'agit de tout autre chose. Pour certains, il peut être nécessaire d'abandonner leur travail extérieur, pour d'autres non.

Q. — Le but est-il de se développer et de parvenir à un équilibre qui permette de devenir plus fort que l'extérieur, pour arriver à être un surhomme ?

R. — L'homme doit se rendre compte qu'il ne peut pas faire. Toutes nos activités sont déclenchées par des impulsions extérieures ; c'est entièrement mécanique. Vous ne pouvez pas faire, même si vous désirez faire.

Q. — Quelle place occupent l'art et le travail créateur dans votre enseignement ?

R. — L'art d'aujourd'hui n'est pas nécessairement créateur. Pour nous, l'art n'est pas un but, mais un moyen. L'art ancien a un certain contenu intérieur. Dans le passé, l'art avait le même but que les livres de nos jours : celui de conserver et de transmettre une certaine connaissance. Dans les temps anciens, on n'écrivait pas, on incorporait la connaissance dans les œuvres d'art. Nous trouverions beaucoup d'idées contenues dans les œuvres d'art ancien qui sont parvenues jusqu'à nous, si seulement nous savions les lire. Il en était de même pour tous les arts, y compris la musique. C'est ainsi que les Anciens considéraient l'art.

Vous avez vu nos mouvements et nos danses. Mais vous n'avez vu que la forme extérieure, la beauté, la technique. Je n'aime pas le côté extérieur que vous voyez. Pour moi, l'art est un moyen, en vue d'un développement harmonieux. Dans tout ce que nous faisons, ici, tout a été prévu pour que rien ne puisse être fait automatiquement et sans pensée.

La gymnastique et les danses ordinaires se font mécaniquement. Si notre but est le développement harmonieux de l'homme, alors les danses et les mouvements sont pour nous un moyen d'associer la pensée et le sentiment aux mouvements du corps dans une manifestation commune. Dans tout ce que nous faisons, nous cherchons à développer quelque chose qui ne peut pas être développé directement ou mécaniquement — quelque chose qui exprime l'homme total : pensée, corps et sentiment.

Le second objet des danses est l'étude. Certains mouvements portent en eux une preuve, une connaissance déterminée, des idées religieuses et philosophiques. On peut même trouver dans certaines danses une recette de cuisine.

Dans bien des pays d'Orient, le contenu intérieur de ces danses est aujourd'hui presque oublié, et cependant on continue à les danser, simplement par habitude.

Ainsi les mouvements ont deux buts : l'étude et le développement.

Q. — Cela veut-il dire que rien dans l'art occidental n'a de signification ?

R. — J'ai étudié l'art occidental après avoir étudié l'art ancien de l'Orient. Pour vous dire la vérité, je n'ai rien trouvé en Occident qui puisse être comparé à l'art oriental. L'art occidental a un côté bien extérieur, il contient parfois beaucoup de philosophie ; mais l'art oriental est précis, mathématique, sans manipulations. C'est une forme d'écriture.

Q. — N'avez-vous pas trouvé quelque chose de semblable dans l'art occidental ancien ?

R. — En étudiant l'histoire, nous voyons comment peu à peu tout change. C'est le cas pour les cérémonies religieuses. Au début, elles avaient un sens et les officiants comprenaient ce sens. Mais avec le temps, le sens fut oublié et l'on continua à célébrer les cérémonies mécaniquement.

Pour comprendre un livre écrit en anglais, il est nécessaire de savoir l'anglais. Il en est de même pour l'art. Je ne parle pas ici d'art d'imagination, mais d'art mathématique et non subjectif. Un peintre moderne peut « sentir » son art, croire en son art, mais ses œuvres, vous les voyez subjectivement : à celui-là elles plaisent, à cet autre elles déplaisent. C'est une question de sentiment personnel, de « j'aime » ou « je n'aime pas ».

Mais l'art ancien n'avait pas pour objet de plaire. Tous ceux qui le lisaient comprenaient. Maintenant le but de l'art est entièrement oublié.

Prenez l'architecture : parmi les édifices que j'ai vus, en Perse et en Turquie, je me souviens d'un bâtiment de deux pièces. Tous ceux qui entraient dans ces pièces, qu'ils soient jeunes ou vieux, anglais ou persans, pleuraient. Quelle que soit leur formation, ou leur culture. Nous avons poursuivi cette expérience pendant deux ou trois semaines et observé les réactions de chacun. Nous avons spécialement choisi des gens gais. Le résultat était toujours le même.

En raison des combinaisons architecturales propres à ce bâtiment, les vibrations, mathématiquement calculées, ne pouvaient pas produire un autre effet. En nous opèrent certaines lois et nous ne pouvons résister aux influences extérieures. Parce que l'architecte possédait une réelle connaissance, suivant laquelle il construisait mathématiquement, le résultat était toujours le même.

Nous avons fait une autre expérience. Nous avons accordé nos intruments de musique et combiné les sons d'une manière telle qu'avec le premier venu, même un passant quelconque pris dans la rue, nous obtenions le résultat cherché. La seule différence était que l'un s'y montrait plus sensible, l'autre moins.

Vous entrez dans un monastère. Vous n'êtes peut-être pas un homme religieux, mais ce qui est joué et chanté là suscite en vous le désir de prier. Plus tard, vous en serez vous-même surpris. Et c'est ainsi pour tout le monde.

L'art objectif est fondé sur des lois, la musique moderne est entièrement subjective. Il est possible

d'établir d'où vient tout ce qui constitue cet art subjectif.

Q. — Les mathématiques sont-elles la base de tout art ?

R. — De tout l'art oriental ancien.

Q. — Alors, quiconque connaît la formule pourrait construire une forme parfaite comme une cathédrale, qui produirait la même émotion ?

R. — Oui, et obtenir les mêmes réactions.

Q. — Alors, l'art est connaissance, et non pas talent ?

R. — L'art est connaissance. Le talent est relatif. Je pourrais vous apprendre à bien chanter en une semaine ; même si vous n'avez pas de voix.

Q. — Ainsi, si je connaissais les mathématiques, je pourrais écrire comme Schubert ?

R. — La connaissance est nécessaire — les mathématiques, la physique.

Q. — La physique occulte ?

R. — Toute la connaissance est une. Si vous ne connaissez que les quatre opérations de l'arithmétique, alors pour vous les fractions décimales sont des mathématiques supérieures.

Q. — Pour écrire de la musique, ne faudrait-il pas une idée en même temps que la connaissance ?

R. — La loi mathématique est la même pour tout le monde. Toute musique construite mathématiquement est le résultat de mouvements. Au cours de mes voyages, tout en rassemblant du matériel sur l'art, je conçus l'idée d'observer les danses. Je notai les mouvements seulement. De retour chez moi, je jouai une musique conforme aux mouvements que j'avais observés : elle se révéla identique à la musique originale, car l'homme qui avait composé cette musique l'avait écrite mathématiquement, lui aussi. Et pourtant, en observant les mouvements, je n'avais pas écouté la musique, car je n'en avais pas eu le loisir.

(Quelqu'un pose une question sur la gamme tempérée.)

R. — En Orient, ils ont la même octave que nous — de *do* à *do*. Seulement, ici, nous divisons l'octave en sept, tandis que là-bas ils ont des divisions différentes : 48, 7, 4, 23, 30. Mais la loi est la même partout : de *do* à *do*, l'octave. Chaque note en contient elle-même sept. Plus l'oreille est fine, plus le nombre de divisions est grand.

A l'Institut, nous utilisons les quarts de ton, parce que les instruments occidentaux n'ont pas de divisions plus petites. Avec le piano, on est obligé de faire certains compromis, mais les instruments à cordes permettent l'utilisation des quarts de ton. En Orient, ils ne se servent pas seulement de quarts de ton, mais de septièmes.

Pour les étrangers, la musique orientale semble monotone, ils s'étonnent de son caractère fruste et de sa pauvreté musicale. Mais ce qu'ils entendent comme une seule note est toute une mélodie pour l'habitant du pays — une mélodie à l'intérieur d'une note. Cette sorte de mélodie est beaucoup plus subtile que la nôtre ; si un musicien oriental fait une faute dans sa mélodie, le résultat est une cacophonie pour les auditeurs. Mais pour nous Européens, tout cela n'est qu'une monotonie rythmée. Seul un homme qui a grandi dans le pays peut distinguer la bonne ou la mauvaise musique.

Q. — Une fois la connaissance mathématique acquise, est-ce qu'un homme pourrait s'exprimer dans une forme d'art ou dans une autre ?

R. — Pour le développement, il n'y a pas de limites, ni pour les jeunes ni pour les vieux.

Q. — Dans quelle direction ?

R. — Dans toutes les directions.

Q. — Avons-nous besoin de le désirer ?

R. — Il ne s'agit pas seulement de le désirer. Tout d'abord, je vais vous expliquer ce qu'est le développement. Il y a la loi d'évolution et d'involution. Tout est en mouvement — la vie inorganique comme la vie organique — soit vers le haut, soit vers le bas. Mais l'évolution a ses limites, de même que l'involution. Comme exemple, prenons la gamme musicale de sept notes. D'un *do* à l'autre, à un certain endroit il y a un arrêt. Quand vous frappez une touche, vous faites résonner un *do*, dont la vibration a un certain *momentum*. Par cette vibration, ce *do* peut parcourir une certaine distance, jusqu'à faire vibrer une autre note, à savoir *ré*, puis *mi*. Jusqu'à ce point, les notes portent en elles la possibilité intérieure de continuer, mais

ici, si une impulsion extérieure n'intervient pas, l'octave redescend. En revanche, si l'octave reçoit cette aide extérieure, elle peut continuer à se développer d'elle-même.

L'homme est construit conformément à cette loi. Il joue le rôle d'un appareil dans le développement de cette loi. Je mange, mais la nature m'a créé pour une certaine fin. Je dois évoluer. Je ne mange pas pour moi, mais pour quelque dessein extérieur. Je mange parce que l'aliment que je consomme ne peut évoluer seul, sans mon aide. Je mange du pain, j'absorbe de l'air et des impressions qui pénètrent en moi de l'extérieur et agissent ensuite conformément à la loi. C'est la loi d'octave. Si nous prenons une note quelconque, elle peut être prise comme *do*. *Do* contient à la fois la possibilité et le *momentum* ; il peut monter jusqu'à *ré* et jusqu'à *mi* sans aide. Le pain peut évoluer, mais s'il n'est pas combiné à l'air, il ne peut pas devenir *fa* : l'énergie de l'air l'aide à franchir un passage difficile. Après cela, il n'a plus besoin d'aide jusqu'à *si*, mais il ne pourra par lui-même aller plus loin. Notre but est d'aider l'octave à s'accomplir. Pour la vie animale ordinaire, *si* est le point le plus élevé, et c'est la matière à partir de laquelle un nouveau corps peut être constitué.

Q. — Est-ce que l'âme est séparée ?

R. — La loi est une. Mais l'âme est loin — en ce moment, nous parlons de choses proches. Cette loi, la loi de Trinité, est partout. Il ne peut rien y avoir de nouveau sans troisième force.

Q. — Peut-on franchir l'arrêt au moyen de la troisième force ?

R. — Oui, si vous avez la connaissance. La Nature a fait les choses de telle sorte que l'air et le pain sont chimiquement tout à fait différents, et ne peuvent se combiner ; mais comme le pain se transforme en *ré,* puis en *mi,* il devient plus perméable, de sorte qu'ils peuvent dès lors se combiner. Maintenant, vous devez travailler sur vous-mêmes, vous êtes *do* ; quand vous arriverez à *mi,* vous pourrez rencontrer de l'aide.

Q. — Par hasard ?

R. — Je mange un morceau de pain, un autre je le jette ; est-ce un hasard ? L'homme est une usine à trois étages. Il y a trois portes, par lesquelles les matières premières entrent pour être transportées dans leurs magasins respectifs où elles sont entreposées. Si c'était une usine à saucisses, le monde ne verrait que des carcasses entrer et des saucisses sortir. Mais en fait, c'est un arrangement beaucoup plus compliqué. Si nous voulions construire une usine comme celle que nous étudions, il nous faudrait d'abord regarder toutes les machines et les examiner en détail. La loi « ce qui est en bas est comme ce qui est en haut » se retrouve partout ; c'est une seule et même loi. Nous avons aussi en nous le Soleil, la Lune, les planètes — mais sur une très petite échelle.

Tout est en mouvement, tout a des émanations, parce que tout mange quelque chose et est mangé par quelque chose. La Terre a des émanations, le Soleil a des émanations, et ces émanations sont matière. La Terre a une atmosphère qui limite ses émanations. Entre la Terre et le Soleil, il y a trois sortes d'émanations : les émanations de la Terre vont seulement à une courte distance, celles des pla-

nètes vont bien plus loin, mais n'atteignent pas le Soleil. Entre nous et le Soleil, il y a trois sortes de matières, chacune ayant une densité différente. Premièrement, la matière proche de la Terre, contenant ses émanations ; puis la matière contenant les émanations des planètes ; et plus loin encore, la matière où il n'y a plus que les émanations du Soleil. Les densités sont dans le rapport 1, 2 et 4, et les vibrations sont dans le rapport inverse, puisque plus la matière est fine, plus sa densité de vibrations est grande. Mais au-delà de notre Soleil il y a d'autres Soleils qui ont aussi des émanations et qui diffusent des matières et transmettent des influences. Au-delà de ceux-ci se trouve la source que nous ne pouvons exprimer que mathématiquement, et qui a aussi ses émanations. Ces zones supérieures sont hors de la portée des émanations du Soleil.

Si nous prenons la matière de la zone ultime comme 1, plus la matière se divise, plus la densité augmente, et plus les nombres sont élevés. La même loi pénètre toute chose : la Loi de Trois — les forces positive, négative et neutralisante. Quand les deux premières forces fusionnent avec la troisième, quelque chose de tout à fait différent est créé. Par exemple, tant que la farine et l'eau restent la farine et l'eau, il n'y a pas de changement. Mais si vous ajoutez du feu, le feu les cuira et une chose nouvelle sera créée, qui aura des propriétés différentes.

L'unité comporte trois matières. Dans la religion, nous avons une prière : Dieu le Père, Dieu le Fils, et Dieu le Saint-Esprit. Trois en Un — exprimant la loi plutôt qu'un fait. Cette unité fondamentale est utilisée en physique, et prise comme symbole de l'unité. Ces trois matières sont le « carbone », l' « oxygène » et le « nitrogène » (azote) ; ensemble

elles forment l' « hydrogène » qui est la base de toute matière, quelle que soit sa densité.

Le Cosmos est une octave de sept notes, dont chacune à son tour peut être subdivisée en une autre octave, et ainsi de suite jusqu'au dernier atome. Tout s'ordonne par octaves, chaque octave étant une note d'une octave plus grande jusqu'à ce que vous arriviez à l'Octave cosmique.

De l'Absolu, les émanations partent dans toutes les directions, mais nous en choisirons une — le Rayon cosmique dans lequel nous sommes : la Lune, la vie organique, la Terre, les planètes, le Soleil, Tous les Soleils, l'Absolu.

Les émanations de l'Absolu rencontrent d'autres matières, et se transforment en de nouvelles matières qui continuent elles-mêmes à se transformer conformément à la loi en devenant graduellement de plus en plus denses.

Nous pouvons considérer ces émanations de l'Absolu comme trinitaires, mais quand elles descendent jusqu'à l'ordre de matière suivant, elles deviennent 6.

D'autre part, comme en nous-mêmes, il y a à la fois évolution et involution ; le processus peut donc soit monter, soit descendre, et *do* a le pouvoir de se transformer en *si,* ou, dans l'autre direction, en *ré.* L'octave de la Terre a besoin d'une aide au point *mi,* aide qu'elle reçoit des planètes, pour transformer le *mi* en *fa.*

Q. — En se basant sur l'octave, est-il possible de concevoir l'existence d'autres cosmos, différemment constitués ?

R. — Cette loi est toute-puissante, et des expériences l'ont prouvé.

Q. — L'homme a une octave en lui ; mais comment accéder aux possibilités supérieures ?

R. — C'est le but de toutes les religions de trouver comment faire. Cela ne peut être fait inconsciemment ; mais c'est l'objet d'un enseignement.

Q. — S'agit-il d'un développement graduel ?

R. — Jusqu'à une certaine limite. Mais plus tard vient le passage difficile *mi-fa* et il est nécessaire de trouver comment le franchir conformément à la loi.

Q. — La limite est-elle la même pour tout le monde ?

R. — Les voies d'approche sont différentes, mais toutes doivent mener à « Philadelphie ». La limite est la même.

Q. — En se servant de la loi mathématique, est-ce que tout le monde pourrait se développer jusqu'au plus haut degré ?

R. — Le corps, à sa naissance, est le résultat de beaucoup de choses, et n'est qu'une possibilité vide. L'homme est né sans âme, mais il lui est possible d'en édifier une. L'hérédité n'est pas importante pour l'âme. Chaque homme a en lui beaucoup de choses à transformer ; elles sont individuelles ; mais au-delà de ce point, aucune préparation ne peut aider.

Les voies sont différentes, mais toutes doivent mener à « Philadelphie », c'est le but fondamental de toutes les religions. Cependant chacune y va par

un itinéraire particulier. Une préparation spéciale est nécessaire. Toutes nos fonctions doivent être coordonnées, et toutes nos parties développées.

Après « Philadelphie », la route est une.

L'homme a en lui trois personnes avec des langages différents, des désirs différents, un développement différent et une éducation différente ; mais plus tard, c'est un seul et même être. Il n'y a qu'une religion, car ces trois personnes devront être égales dans leur développement.

Vous pouvez commencer comme chrétien, bouddhiste, musulman, et travailler dans la ligne à laquelle vous êtes habitués. Vous pouvez commencer à partir d'un centre. Mais ensuite, les autres centres devront à leur tour être développés.

Parfois, la religion cache intentionnellement des choses, parce qu'autrement nous ne pourrions pas travailler. Dans le christianisme, la foi est une nécessité absolue, et les chrétiens doivent développer leur sentiment. Pour cela, il est nécessaire de faire porter le travail sur cette seule fonction. Si vous avez la foi, vous pouvez faire tous les exercices nécessaires. Mais sans la foi, vous ne pourriez pas les faire avec profit.

Si nous voulons traverser la chambre, il se peut que nous ne puissions pas aller tout droit, car le chemin est très difficile. Le maître le sait. Il sait que nous devrons aller à gauche, mais il ne nous le dit pas. Bien qu'aller à gauche soit notre première étape, notre responsabilité reste de traverser. Ensuite, quand nous serons arrivés, et que nous aurons franchi la difficulté, nous devrons avoir un nouveau but. Nous sommes trois, pas un, chacun avec des désirs différents. Même si notre mental sait combien le but est important, le cheval ne s'intéresse à rien, sinon à sa nourriture ; aussi nous

faut-il parfois savoir « manipuler » et leurrer le cheval.

Mais quelle que soit la voie que nous prenions, notre but est de développer notre âme, d'accomplir notre plus haute destinée. Nous sommes nés dans une rivière où les gouttes sont passives, mais celui qui travaille pour lui-même est à la fois passif extérieurement et actif intérieurement. Les deux vies sont conformes à la loi : l'une suit le chemin de l'involution, l'autre celui de l'évolution.

Q. — Est-on heureux quand on arrive à « Philadelphie » ?

R. — Je connais seulement deux chaises. Aucune chaise n'est malheureuse; cette chaise-ci est heureuse et cette autre chaise est heureuse aussi. L'homme peut toujours chercher une chaise meilleure. Quand il se met à en chercher une meilleure, cela signifie toujours qu'il est déçu, parce que s'il est satisfait, il n'en cherche pas une autre. Sa chaise est parfois si mauvaise qu'il ne peut plus s'asseoir dessus ; il décide alors, puisqu'il se sent si mal là où il est, de chercher autre chose.

Q. — Qu'arrive-t-il après « Philadelphie » ?

R. — Une très petite chose. Pour le moment, il est très mauvais pour la voiture de n'avoir que des passagers, donnant des ordres comme il leur plaît — et pas de maître permanent. Après « Philadelphie », il y a un maître qui prend tout en charge, qui pense pour tous, qui arrange tout et veille à ce que tout soit bien. Il est évident, j'en suis sûr, qu'il vaut mieux pour tous qu'il y ait un maître.

Q. — Vous avez conseillé la sincérité. J'ai découvert que j'aime mieux être un idiot heureux qu'un philosophe malheureux.

R. — Vous croyez que vous n'êtes pas satisfait de vous-même ? Je vous bouscule. Vous êtes tout à fait mécanique, vous ne pouvez rien faire, vous êtes halluciné. Quand vous regardez avec un centre, vous êtes totalement en proie à l'hallucination ; avec deux centres, vous êtes déjà à moitié libre ; mais si vous regardez avec les trois centres, vous ne pouvez plus du tout être en proie à l'hallucination. Vous devez commencer par amasser du matériel. Vous ne pouvez pas avoir de pain sans cuisson ; la connaissance est l'eau, le corps est la farine et l'émotion — souffrir — c'est le feu.

4

« Cet enseignement est donné par fragments, qui doivent être rassemblés, et toutes vos observations, toutes vos actions, doivent lui être reliées. S'il n'y a pas de colle, rien ne tiendra. »

(Le Prieuré, 17 juillet 1922
et 2 mars 1923.)

« Nos émotions sont toutes comme les organes rudimentaires de quelque chose qui relève d'un autre niveau. Par exemple, la peur peut être l'organe d'une future clairvoyance, la colère celui d'une force réelle, etc. »

(Le Prieuré, 29 juillet 1922.)

« Pour devenir capable d'assimiler la partie involutive de l'air, le secret consiste à essayer de vous rendre compte de votre signification véritable, et de la signification véritable de ceux qui vous entourent...

« Si vous regardez votre voisin, et vous rendez compte de sa signification véritable, et du fait qu'il devra mourir, la pitié et la compassion apparaîtront en vous, et alors vous l'aimerez. »

(New York, 8 février 1931.)

« Si vous aidez les autres, vous serez aidés, peut-être demain, peut-être dans cent ans, mais vous serez aidés. La nature doit s'acquitter de sa dette. C'est une loi mathématique, et toute vie n'est que mathématique. »

(Le Prieuré, 12 août 1924.)

« Lorsque nous regardons en arrière, nous ne nous souvenons que des époques difficiles de notre vie, jamais des périodes paisibles. Ces dernières sont sommeil. Les premières sont lutte, et donc vie. »

(Le Prieuré, 12 août 1924.)

Dieu le Verbe

New York, 1er mars 1924

Chaque religion part de la même affirmation : Dieu est le Verbe et le Verbe est Dieu.

Un certain enseignement affirme que quand le monde n'existait pas encore, il y avait des émanations, il y avait Dieu le Verbe. Dieu le Verbe est le monde. Dieu dit : « Qu'il en soit ainsi », et Il envoya le Père et le Fils. Il envoie toujours le Père et le Fils. Et un jour, Il envoya le Saint-Esprit.

Toute chose dans le monde obéit à la Loi de Trois, tout ce qui existe est apparu conformément à cette loi. Des combinaisons des principes positif et négatif ne peuvent produire des résultats nouveaux que si une troisième force intervient.

Si j'affirme, elle se met à nier et nous discutons. Mais rien de nouveau ne sera créé si rien d'autre n'intervient dans la discussion. Alors seulement, quelque chose de nouveau peut apparaître.

Prenons le Rayon de Création. En haut l'Absolu, Dieu le Verbe. Il est un en trois : Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit.

L'Absolu crée conformément à cette même loi. Et les forces nécessaires pour produire une nouvelle manifestation sont alors toutes les trois dans l'Absolu Lui-même. Il les « émane ».

Parfois, les trois forces changent de place.

Les trois forces ou principes, issus de l'Absolu, ont créé toute la multitude des Soleils, dont l'un est notre Soleil. Tout a des émanations, et l'interaction de ces émanations produit des combinaisons nouvelles. Cela est vrai pour l'homme, pour la Terre, pour le microbe. Chacun des Soleils émane aussi et les émanations des Soleils, par les combinaisons de matière positive et négative, donnent naissance à de nouvelles formations. Le résultat de l'une de ces combinaisons est notre Terre, et la combinaison la plus récente est notre Lune.

Après l'acte de création, existence et émanations se poursuivent. Les émanations pénètrent en toute chose selon leurs possibilités. Elles parviennent ainsi jusqu'à l'homme.

De l'interaction des émanations résultent de nouvelles frictions.

La différence entre l'activité créatrice de l'Absolu et les actes ultérieurs de création réside, comme je l'ai dit, dans le fait que l'Absolu crée à partir de Lui-même. Seul l'Absolu a une Volonté ; Lui seul projette les trois forces à partir de Lui-même. Les actes de création ultérieurs se poursuivent mécaniquement par la seule interaction de ces forces, conformément à la même Loi de Trois. Aucune entité isolée ne peut créer par elle-même — la création collective est seule possible.

La direction de l'activité créatrice de l'Absolu s'orientant vers l'homme est la direction donnée par la force d'impulsion originelle. Conformément à la Loi de Sept, ce développement ne peut se poursuivre que jusqu'à un certain point.

Nous avons pris la ligne qui part de l'Absolu et qui nous traverse. Cette ligne ne peut progresser que jusqu'à un certain point, et s'arrête à notre

Lune. La Lune est le dernier point de création sur cette ligne.

Le résultat peut se comparer à une échelle dont la Lune serait le dernier échelon. Les points principaux de cette ligne de création sont : l'Absolu, le Soleil, la Terre et le dernier, la Lune. Chacun de ces points est un *do*. Entre ces quatre points, il y a trois octaves : Absolu-Soleil, Soleil-Terre, Terre-Lune. A l'intérieur de ces octaves, en trois endroits, il y a comme trois machines dont la fonction est de faire passer *fa* à *mi*.

Tout le long de l'échelle cosmique, le choc nécessaire au niveau du *fa* doit venir de l'extérieur, et le choc nécessaire au niveau du *si* vient de l'intérieur du *do*. Par ces chocs s'effectuent l'involution, du haut vers le bas, et l'évolution, du bas vers le haut. La vie de l'homme joue un rôle semblable à celui des planètes par rapport à la Terre, de la Terre par rapport à la Lune et de tous les Soleils par rapport à notre Soleil.

La matière qui vient de l'Absolu est appelée « hydrogène ». Celui-ci résulte d'une combinaison de « carbone », d' « oxygène » et d' « azote ». Lorsque les éléments d'un hydrogène se combinent avec ceux d'un autre, il se transforme en une nouvelle sorte d'hydrogène qui a ses qualités et sa densité propres.

Tout est régi par une loi — une loi très simple. Je vous ai montré comment elle agit au-dehors ; maintenant vous pouvez découvrir comment elle agit au-dedans de vous. En accord avec elle, vous pouvez suivre soit la loi d'involution, soit la loi d'évolution. Vous devez appliquer à l'intérieur la loi de l'extérieur.

Nous sommes créés à l'image de Dieu — d'une trinité. Si consciemment nous absorbons les trois substances et les projetons à l'extérieur, nous pou-

vons construire en dehors de nous ce que nous voulons. C'est cela, créer. Mais quand cela se fait à travers nous, c'est la création du Créateur. Dans ce cas, les trois forces se manifestent séparément en nous, et se combinent en dehors de nous. Toute création peut être soit subjective, soit objective.

Question. — Quel est l'élément neutralisant dans la naissance de l'homme ?

Réponse. — Une certaine sorte de couleur qui imprègne les principes actif et passif ; elle aussi est matérielle et possède des vibrations spéciales. Toutes les planètes produisent des vibrations sur la Terre et toute vie est colorée par les vibrations de la planète la plus proche de la Terre à un moment donné. Chaque planète a ses émanations et leur action se fait davantage sentir à mesure que la planète se rapproche de la Terre. Les planètes projettent des influences spéciales, mais chacune d'entre elles ne subsiste à l'état pur que pendant un temps très court. Parfois la masse entière a des vibrations spéciales. Là encore, les trois principes doivent se correspondre, conformément à la loi ; quand leur relation est juste, il peut y avoir cristallisation.

(Quelqu'un pose une question au sujet de la Lune.)

R. — La Lune est le grand ennemi de l'homme. Nous servons la Lune. La dernière fois, nous avons parlé de kundabuffer. Kundabuffer est le représentant de la Lune sur la Terre. Nous sommes comme les moutons de la Lune, qu'elle soigne, qu'elle nourrit, qu'elle tond et qu'elle garde pour son usage personnel. Mais dès qu'elle a faim, elle en tue un bon nombre. Toute la vie organique travaille pour la Lune. L'homme passif sert l'involution ; l'homme actif, l'évolution. Il faut choisir. Mais il y a un principe : en servant l'une, vous pouvez espérer faire carrière ; en servant l'autre, vous recevrez beaucoup, mais sans perspective d'avenir.

Dans les deux cas, nous sommes esclaves, car dans les deux cas, nous dépendons d'un maître. Au-dedans de nous, il y a aussi une Lune, un Soleil et ainsi de suite. Nous représentons un système tout entier. Si vous savez ce qu'est votre Lune et quelle est son action, vous pouvez comprendre le cosmos.

Affirmation et négation

New York, 20 février 1924

Partout et toujours, il y a affirmation et négation. Cela est vrai, non seulement pour les individus, mais pour l'humanité tout entière. Si une moitié de l'humanité affirme une chose, l'autre moitié la nie. Par exemple, il y a deux courants opposés, la science et la religion. Ce que la science affirme, la religion le nie, et vice versa. C'est une loi mécanique et il ne peut en être autrement. Elle opère partout et à chaque niveau — dans le monde, dans les cités, dans la famille, dans la vie intérieure de l'homme individuel. Un centre de l'homme affirme, un autre nie. Nous sommes toujours partagés entre les deux.

C'est là une loi objective et nous sommes tous esclaves de cette loi ; par exemple, je suis nécessairement esclave soit de la science, soit de la religion. Dans les deux cas, l'homme est esclave de cette loi objective. Il est impossible de s'en libérer. Seul est libre celui qui se tient au milieu. S'il peut le faire, il échappe à cette loi générale d'esclavage.

Mais comment échapper ? C'est très difficile. Nous ne sommes pas assez forts pour ne pas céder à cette loi. Nous sommes esclaves, nous sommes faibles. Pourtant, intérieurement, nous avons la possibilité de nous libérer de cette loi — si nous essayons lentement, graduellement, mais avec opiniâtreté. D'un point de vue objectif, cela signifie, bien sûr, aller contre la loi, contre la nature — autrement dit commettre un péché. Mais nous pouvons le faire, parce qu'il existe aussi une loi d'un ordre différent : Dieu nous a fait don d'une autre loi.

Que faut-il donc faire pour cela ? Reprenons le premier exemple : la religion et la science. Je vais en discuter avec moi-même, et chacun essaiera d'en faire autant.

Je raisonne ainsi : « Je suis un pauvre petit homme. Il n'y a que cinquante ans que je suis en vie, et la religion, elle, existe depuis des milliers d'années. Des milliers d'hommes ont étudié les religions et moi je les nie. » Je me demande : « Est-il possible qu'ils aient tous été des idiots et qu'il n'y ait que moi d'intelligent ? » C'est la même chose avec la science. Elle aussi existe depuis très longtemps. Supposons que je la nie. De nouveau la même question surgit : « Se peut-il qu'à moi seul je sois plus intelligent que la multitude d'hommes qui, depuis tant de temps, ont étudié la science ? »

Si je suis un homme normal et que je raisonne impartialement, je comprends que je peux bien être plus intelligent qu'un ou deux hommes, mais pas plus intelligent que des milliers, que des millions d'hommes. Je le répète, je ne suis qu'un petit homme. Puis-je critiquer la religion et la science ? Alors, que puis-je faire ? Je commence à penser qu'il y a peut-être du vrai dans « l'une et l'autre ». Il est impossible que tous se soient trompés. Et maintenant, je me donne pour tâche d'essayer de comprendre ce qu'il en est. Quand je commence à penser impartialement, à étudier, je vois que la

religion et la science ont toutes deux raison, bien qu'elles soient opposées l'une à l'autre. Je découvre un petit malentendu. L'une aborde un sujet, l'autre, un autre sujet. Ou bien, elles étudient le même sujet, mais sous des angles différents ; ou encore, l'une des deux étudie les causes, l'autre les effets du même phénomène, et ainsi elles ne se rejoignent jamais. Mais toutes deux ont raison, car toutes deux sont fondées sur des lois mathématiquement exactes. Si nous ne considérons que le résultat, nous ne comprendrons jamais en quoi consiste la différence.

Question. — En quoi votre système diffère-t-il de la philosophie des yogis ?

Réponse. — Vos yogis sont des idéalistes ; nous sommes des matérialistes. Je suis un sceptique. Le premier commandement inscrit sur les murs de l'Institut est : « Ne croyez en rien, même pas en vous-mêmes. » Je ne crois que si j'ai une preuve statistique ; autrement dit si j'ai obtenu le même résultat, encore et encore. J'étudie, je travaille pour trouver le chemin, et non pas parce que je crois.

Je vais essayer d'expliquer quelque chose schématiquement ; ne le prenez pas littéralement, mais essayez d'en comprendre le principe.

En dehors de la Loi de Trois, que vous connaissez, il y a la Loi de Sept qui dit que rien ne reste en repos ; toute chose se meut, soit dans la direction de l'évolution, soit dans la direction de l'involution. Mais il y a une limite à ces deux mouvements. Chaque ligne de développement comporte deux points où le mouvement ne peut progresser sans aide extérieure. En deux endroits définis, un choc

additionnel venant d'une force extérieure est requis. En ces deux endroits, toute chose a besoin de recevoir une impulsion, faute de quoi elle ne peut continuer à se mouvoir. Nous trouvons cette Loi de Sept en tout — en chimie, en physique, etc. : la même loi opère partout.

Le meilleur exemple de cette loi est la structure de la gamme musicale. Prenons une octave de cette gamme. Elle commence avec *do.* Entre ce *do* et la note suivante, il y a un demi-ton, ce qui permet le passage au *ré.* De la même manière, le passage se fait de *ré* à *mi.* Mais le *mi* n'a pas de demi-ton et quelque chose d'extérieur doit donner le choc nécessaire pour le passage au *fa.* De *fa,* la gamme peut continuer à *sol,* de *sol* à *la,* de *la* à *si.* Mais ici, comme dans le cas de *mi, si* a besoin à son tour d'une aide extérieure.

Chaque résultat est un *do,* non dans le cours du processus, mais en tant qu'élément. Chaque *do* est en lui-même une octave complète. Certains instruments de musique peuvent même émettre sept notes contenues dans ce *do.* Chaque unité comprend sept unités au-dedans d'elle-même, et, par division, donne naissance à sept nouvelles unités. En divisant chaque *do,* nous obtenons encore *do, ré, mi,* et la suite.

Évolution de la nourriture

L'homme est une usine à trois étages. Nous avons dit qu'il y a trois sortes de nourriture, entrant par trois portes différentes. La première sorte de nourriture est ce qu'on appelle ordinairement « nourriture », pain, viande, etc.

Chaque sorte de nourriture est un *do.* Dans l'or-

ganisme, le *do* passe à la note suivante. Chaque *do* a la possibilité de passer à *ré* dans l'estomac, où les substances de la nourriture changent de vibrations et de densité, se transforment chimiquement, se mélangent, et, sous l'action de certaines combinaisons, passent à *ré*. *Ré* a lui aussi la possibilité de passer à *mi*. Mais *mi* ne peut évoluer par lui-même : c'est la nourriture de la seconde octave qui lui vient en aide. Le *do* de la seconde sorte de nourriture, c'est-à-dire de l'air, aide le *mi* de la première octave à passer à *fa*, après quoi l'évolution peut se poursuivre. En un point similaire, la seconde octave à son tour a besoin de l'aide d'une octave plus élevée. Elle est aidée par une note de la troisième octave, c'est-à-dire de la troisième sorte de nourriture — l'octave des impressions.

Ainsi la première octave évolue jusqu'à *si*. La substance la plus fine que l'organisme humain puisse produire à partir de ce qui est habituellement appelé nourriture est *si*. L'évolution d'un morceau de pain va donc jusqu'à *si*. Mais *si* ne peut pas se développer davantage chez un homme ordinaire. Si la note *si* pouvait évoluer et passer au *do* d'une nouvelle octave, il serait possible de construire un nouveau corps au-dedans de nous. Mais pour cela, des conditions particulières sont nécessaires. L'homme, par lui-même, ne peut devenir un nouvel homme ; des combinaisons intérieures spéciales sont requises.

Cristallisation

Quand la matière voulue s'accumule en quantité suffisante, elle peut commencer à cristalliser, comme le sel cristallise dans l'eau s'il dépasse une cer-

taine proportion. Quand une grande quantité de substance fine s'accumule dans un homme, un moment vient où un nouveau corps peut se former et cristalliser en lui ; c'est le *do* d'une nouvelle octave, d'une octave plus élevée. Ce corps, souvent appelé « astral », ne peut être constitué qu'à partir de cette matière spéciale ; il ne peut pas venir à l'existence inconsciemment. Dans les conditions ordinaires, cette substance peut être élaborée dans l'organisme, mais elle est utilisée et rejetée au-dehors.

Voies

Édifier ce corps à l'intérieur de l'homme est le but de toutes les religions et de toutes les écoles ; chaque religion a sa propre voie particulière, mais le but est toujours le même.

Il y a beaucoup de voies pour atteindre ce but. J'ai étudié environ deux cents religions, mais s'il fallait les classer, je dirais qu'il existe seulement quatre voies.

Comme vous le savez déjà, l'homme possède un certain nombre de centres spécifiques. Prenons quatre d'entre eux : les centres moteur, intellectuel, émotionnel et l'appareil formateur.

Représentez-vous un homme comme un appartement de quatre pièces. La première pièce est notre corps physique et correspond à la voiture dans une autre image que je vous ai donnée. La seconde pièce est le centre émotionnel, qui correspond au cheval ; la troisième pièce, le centre intellectuel — le cocher ; et la quatrième pièce, le maître.

Toute religion sous-entend que le maître n'est pas là et qu'il faut le chercher. Mais un maître ne peut être là que lorsque tout l'appartement est meublé.

Avant de recevoir des visiteurs, il faut meubler toutes les pièces.

Chacun le fait à sa façon. Si un homme n'est pas riche, il meuble chaque pièce séparément, petit à petit. Pour pouvoir meubler la quatrième pièce, il faut d'abord meubler les trois autres. Ce qui distingue entre elles les quatre voies, c'est l'ordre dans lequel les trois pièces sont meublées.

La première voie commence par l'ameublement de la première pièce, et ainsi de suite.

La quatrième voie

La quatrième voie est la voie du haïda-yogi [1]. Elle ressemble à la voie du yogi, mais en même temps, elle a quelque chose de différent.

Comme le yogi, le « haïda-yogi » étudie tout ce qui peut être étudié. En général, il n'a pas le moyen d'en apprendre davantage qu'un yogi ordinaire. Mais en Orient, il existe une coutume : si je sais quelque chose, je ne le dis qu'à mon fils aîné. Celui-ci, à son tour, ne le dira qu'à son fils aîné. Certains secrets sont transmis, et les étrangers ne peuvent pas les connaître.

Sur cent yogis, peut-être un seul connaît-il ces secrets. Mais le fait est qu'il existe une certaine forme de connaissance qui peut accélérer le travail sur la voie.

Où est la différence ? Pour vous l'expliquer, je vais prendre un exemple. Supposons que pour élaborer en lui une substance déterminée, un yogi doive faire un exercice de respiration. Il sait qu'il doit rester étendu et respirer pendant un certain temps.

1. *Haïda*, expression populaire russe, signifie à peu près : « Allez ! Vas-y ! » *(N.d.T.)*

Un « haïda-yogi » sait tout ce que sait un yogi, et il agit comme lui. Mais il possède un certain appareil à l'aide duquel il peut rassembler en les puisant dans l'air les éléments requis pour son corps. Un « haïda-yogi » gagne du temps parce qu'il connaît ces secrets.

Un yogi met cinq heures, un « haïda-yogi » une heure. Ce dernier utilise une connaissance que le yogi n'a pas. Un « haïda-yogi » fait en un mois ce qu'un yogi fait en une année. Et il en va ainsi pour tout.

Toutes ces voies tendent vers le même but : la transformation intérieure de *si* en un nouveau corps.

De même qu'un homme peut édifier son second corps, le corps astral, par un processus méthodique conforme aux lois, de même il peut édifier à l'intérieur de lui-même un troisième corps et peut ensuite entreprendre de bâtir le quatrième corps. Un corps naît à l'intérieur de l'autre. Ils peuvent être séparés et s'asseoir sur des chaises différentes...

Toutes les voies, toutes les écoles ont un seul et même but, elles tendent toujours à la même chose. Cependant, celui qui s'est engagé sur une de ces voies peut ne pas s'en rendre compte. Un moine a la foi, et pense qu'on ne peut aboutir que par sa voie. Seul son maître peut connaître le but, mais à dessein il ne le lui dira pas, car si son élève savait, il ne travaillerait pas si dur.

Chaque voie a ses propres théories, ses propres preuves.

La matière est la même partout, mais elle change constamment de place et entre dans des combinaisons différentes. De la densité d'une pierre à la matière la plus fine, chaque *do* a sa propre émanation, sa propre atmosphère ; car chaque chose mange ou est mangée. Une chose en mange une

autre ; je vous mange, vous mangez votre voisin et ainsi de suite.

Toute chose à l'intérieur de l'homme évolue ou involue. Une entité est quelque chose qui demeure pour une certaine durée sans involuer. (Chaque substance, organique ou inorganique, peut être une entité. Plus tard, nous verrons que tout est organique.)

Toute entité émane, diffuse une certaine matière. Cela se rapporte aussi bien à la Terre qu'à l'homme et au microbe. La Terre sur laquelle nous vivons a ses propres émanations, sa propre atmosphère. Les planètes aussi sont des entités, elles aussi émanent, comme les Soleils. A partir des matières positive et négative, les émanations des Soleils ont donné naissance à de nouvelles formations. Le résultat de l'une de ces combinaisons est notre Terre.

Les émanations de chaque entité ont leurs limites, et par conséquent à chaque point correspond une densité de matière différente. Après l'acte de création, l'existence suit son cours, les entités continuent à émaner. Ici, sur cette planète, il y a des émanations de la Terre, des planètes et du Soleil. Mais les émanations de la Terre ne s'étendent que jusqu'à une certaine distance. Au-delà, il n'y a que des émanations venant du Soleil et des planètes, et pas de la Terre.

Dans la zone des émanations de la Terre et de la Lune, la matière est plus dense ; au-dessus de cette zone, elle est plus fine. Les émanations pénètrent toute chose, selon leurs possibilités. C'est ainsi qu'elles atteignent l'homme.

Il y a d'autres Soleils en dehors du nôtre. De même que j'ai pris toutes les planètes ensemble, je prends maintenant tous les Soleils et leurs émanations ensemble. Au-delà, nous ne pouvons plus rien voir, mais nous pouvons logiquement parler d'un monde d'ordre supérieur. Pour nous, c'est le point ultime. Lui aussi a ses propres émanations.

Conformément à la Loi de Trois, la matière entre constamment dans des combinaisons variées, devient plus dense, rencontre une autre matière et devient plus dense encore, ce qui modifie toutes ses propriétés et possibilités. Par exemple, dans les sphères les plus hautes, l'intelligence existe sous sa forme pure, mais en descendant elle devient moins intelligente.

Toute entité en soi a une intelligence, autrement dit toute entité est plus ou moins intelligente. Si nous désignons la densité de l'Absolu par 1, la densité suivante sera 3, parce que, en Dieu, comme en toutes choses, il y a trois forces.

La loi est la même partout. La densité de la matière suivante sera deux fois plus grande que la densité de la seconde et six fois plus grande que la densité de la première matière. La densité suivante sera 12, et en un point déterminé la matière atteindra une densité de 48. Cela signifie que cette matière est quarante-huit fois plus lourde, quarante-huit fois moins intelligente et ainsi de suite. Nous pouvons connaître le poids de chaque matière si nous connaissons sa place. Ou, inversement, si nous connaissons son poids, nous connaîtrons la place d'où provient cette matière.

Peut-on être impartial ?

New York, 20 février 1924

Il est impossible d'être impartial, même quand rien ne nous atteint personnellement. Telle est la loi, tel est le psychisme humain.

Pourquoi et comment — nous en parlerons plus tard.

En attendant, nous poserons le problème de cette manière :

1° Il y a dans la machine humaine quelque chose qui ne lui permet pas de rester impartiale, c'est-à-dire de raisonner calmement et objectivement, sans être touchée à vif ;

2° Parfois, par des efforts spéciaux, il est possible de se libérer de cette tendance.

En ce qui concerne ce second point, je vous demande maintenant d'essayer de faire cet effort, et de le faire vraiment, pour que notre conversation ne soit pas comme toutes les conversations de la vie ordinaire, c'est-à-dire simplement verser du néant dans du vide, mais soit féconde aussi bien pour vous que pour moi.

J'ai appelé les conversations habituelles : « verser du néant dans du vide ». Réfléchissez donc sérieusement à toutes les conversations que vous avez eues depuis que vous êtes au monde. Interrogez-vous, regardez en vous-mêmes : toutes ces conversations vous ont-elles jamais conduits à quoi que ce soit ? Connaissez-vous aujourd'hui en vous quelque chose d'aussi sûr et indubitable, par exemple, que deux et deux font quatre ? Si vous cherchez sincèrement en vous-mêmes, si vous répondez sincèrement, vous conviendrez qu'elles ne vous ont menés à rien.

Notre bon sens peut donc conclure que si cette façon de parler n'a conduit à rien jusqu'à présent, elle ne conduira à rien dans l'avenir. Même si un homme devait vivre cent ans, le résultat serait le même.

Nous devons, par conséquent, chercher la cause de tout cela et, si possible, changer. Notre but est donc de découvrir cette cause ; aussi, dès maintenant, nous allons essayer de modifier notre manière de mener nos conversations.

La dernière fois, nous avons commencé à parler de la Loi de Trois. J'ai dit que cette loi est partout et en tout. Elle joue aussi dans nos conversations. Par exemple, quand des gens parlent, il y en a toujours un qui affirme et un autre qui nie. S'ils n'ouvrent pas le débat, rien ne sort de ces affirmations et de ces négations. S'ils discutent entre eux, un nouveau résultat apparaît, c'est-à-dire une conception nouvelle, qui n'est ni celle de l'homme qui affirmait, ni celle de l'homme qui niait.

Cela aussi est une loi, car il n'est pas tout à fait juste de dire que vos conversations antérieures n'ont donné aucun résultat. Il y a eu un résultat ; mais ce résultat n'a pas été pour vous ; il a été pour quelque chose ou pour quelqu'un en dehors de vous.

A présent nous parlons des résultats que nous obtenons en nous-mêmes, ou que nous voulons obte-

nir en nous-mêmes. Ainsi, au lieu de laisser la loi agir à travers nous et hors de nous, nous voulons qu'elle opère en nous-mêmes, pour nous-mêmes. Pour y parvenir, il nous suffit de changer le champ d'action de cette loi.

Ce que vous avez fait jusqu'ici en affirmant, niant et discutant avec les autres, je voudrais maintenant que vous le fassiez avec vous-mêmes, afin que les résultats que vous obtiendrez ne soient pas objectifs comme ils l'ont été jusqu'ici, mais subjectifs.

Tout est matériel

Essentuki, 1918

Tout dans le monde est matériel et — conformément à la loi universelle — tout est en mouvement et en continuelle transformation. Cette transformation va de la matière la plus subtile à la matière la plus grossière, et vice versa. Entre ces deux extrêmes, il y a de nombreux degrés de densité de matière.

Cette transformation de la matière ne s'effectue pas de manière égale et continue. A certains stades de ce développement se produisent des arrêts qui correspondent en quelque sorte à des stations de transmission. Ces stations sont constituées par tout ce qui peut être appelé organismes, au sens large de ce mot — le Soleil, la Terre, l'homme, le microbe. Ces stations sont des transformateurs, elles transforment la matière aussi bien dans le mouvement ascendant, où elle s'affine, que dans le mouvement descendant, où elle se densifie. Cette transformation s'opère de façon purement mécanique.

La matière est partout la même, mais sur chaque niveau sa densité est différente. Par suite, chaque matière a sa place propre dans l'échelle générale des matières et il est possible de dire si elle est en voie de devenir plus fine ou plus dense.

Les transformateurs diffèrent seulement par leur échelle. L'homme est une station de transmission aussi bien, par exemple, que la Terre ou le Soleil ; il est le siège des mêmes processus mécaniques. Il s'opère en lui la même transformation de formes supérieures de la matière en formes inférieures, et de formes inférieures en formes supérieures.

Cette transformation de substances suivant deux directions — l'évolution et l'involution — ne s'opère pas seulement le long de la ligne principale qui va du plus subtil au plus épais et vice versa, mais, de cette ligne à chaque station intermédiaire, sur chaque niveau, se développent des branches latérales. La matière nécessaire peut alors être captée et absorbée par une entité donnée, et sert ainsi à son évolution ou à son involution. Toute chose absorbe, c'est-à-dire se nourrit de quelque chose, et sert à son tour de nourriture. C'est là ce que signifie « échange réciproque ». Cet échange réciproque s'effectue en tout, aussi bien dans la matière organique que dans la matière inorganique.

Comme je l'ai dit, tout est mouvement.

Aucun mouvement ne suit une ligne droite, chaque mouvement comporte deux directions simultanées : il est en rotation sur lui-même et tombe vers le centre de gravité le plus proche, conformément à la loi de chute. C'est ce que l'on appelle habituellement le mouvement. Cette loi universelle était connue dans des temps très anciens. Nous pouvons le déduire de certains événements du passé qui ne se seraient jamais produits si les hommes d'alors n'avaient pas possédé cette connaissance. Jadis les hommes savaient comment utiliser et contrôler ces lois de la Nature. Cette direction artificielle des lois mécaniques par l'homme est de la magie et implique non seulement une transformation

de substances dans la direction voulue, mais aussi la résistance, l'opposition à certaines influences mécaniques reposant sur les mêmes lois.

Ceux qui connaissent ces lois universelles et savent comment s'en servir sont des magiciens. Il y a une magie blanche et une magie noire. Les mages blancs se servent de leurs connaissances pour le bien ; les mages noirs s'en servent pour le mal, pour leurs propres fins égoïstes.

De même que la Grande Connaissance, la magie qui existe depuis les temps les plus anciens n'a jamais été perdue et le savoir qu'elle contient est resté le même. Seule la forme sous laquelle ce savoir s'exprimait et se transmettait a changé selon le lieu et l'époque.

Nous parlons maintenant dans une langue qui, dans deux cents ans, ne sera plus la même ; il y a deux cents ans, elle était différente. De même la forme dans laquelle la Grande Connaissance a été exprimée à un moment donné devient à peine compréhensible pour les générations suivantes ; elle est prise presque exclusivement de manière littérale. Pour la plupart des gens, le contenu intérieur est perdu.

Dans l'histoire de l'humanité se déroulent parallèlement deux lignes de civilisation indépendantes l'une de l'autre : la ligne ésotérique et la ligne exotérique. Invariablement, l'une l'emporte sur l'autre et se développe tandis que l'autre s'estompe. Une période de civilisation à dominante ésotérique apparaît quand les conditions extérieures, politiques et autres, sont favorables. Il en fut ainsi pour le christianisme. La Connaissance, assumant la forme d'un enseignement correspondant aux conditions de temps et de lieu, se trouve alors largement répan-

due. Mais, tandis que pour certains la religion sert de guide, pour d'autres ce n'est qu'un gendarme.

Le Christ, lui aussi, était un magicien, un homme de Connaissance, Il n'était pas Dieu, ou plutôt si, Il était Dieu, mais sur un certain niveau.

Le vrai sens et la portée réelle de bien des faits dans l'Evangile sont presque oubliés maintenant. Par exemple, la Cène a été un événement tout à fait différent de ce que l'on imagine généralement. C'était réellement son sang que le Christ avait mêlé au pain et au vin et donné à ses disciples.

Pour vous le faire comprendre, je dois vous parler d'autre chose.

Tout ce qui vit est entouré d'une atmosphère. Seule diffère la dimension. Plus l'organisme est grand, plus l'atmosphère est grande. En ce sens, chaque organisme peut être comparé à une usine. Une usine possède autour d'elle une atmosphère composée de fumée, de vapeur, de déchets et de certains composés qui s'évaporent pendant le processus de production. La qualité de ces divers constituants varie. Exactement de la même manière, l'atmosphère humaine est composée de divers éléments. Chaque usine a une atmosphère d'une odeur particulière. Il en est de même pour celle de chaque humain. Pour des narines très sensibles, celles d'un chien par exemple, il est impossible de confondre l'atmosphère d'un homme avec celle d'un autre.

J'ai dit qu'un homme était aussi une station pour la transformation de substances. Une partie des substances produites par l'organisme sert à la transformation d'autres substances, tandis que le reste se répand dans l'atmosphère, c'est-à-dire est perdu.

Ainsi l'organisme ne travaille pas uniquement pour lui-même — mais encore pour quelque chose d'autre. L'homme qui a la Connaissance sait comment retenir en lui ces matières fines et les accumuler. Seule une grande accumulation de ces matières fines rend possible la formation en l'homme d'un second corps, plus léger.

Ordinairement, les matières composant l'atmosphère sont continuellement épuisées et reconstituées par le travail interne de l'homme.

L'atmosphère de l'homme n'a pas nécessairement la forme d'une sphère. Elle change constamment de forme. Au moment d'une tension, d'une crainte ou d'un danger, elle s'étire en direction de la tension, et aussitôt le côté opposé devient plus mince.

L'atmosphère de l'homme occupe un certain espace. Dans la limite de cet espace, elle subit l'attraction de l'organisme. Mais, passé une certaine limite, les particules de l'atmosphère sont arrachées et ne reviennent plus. Cela peut arriver chaque fois que l'atmosphère est fortement étirée dans une direction.

De même lorsqu'un homme se meut : des particules de son atmosphère sont arrachées et restent en arrière, ce qui produit une « traînée » grâce à laquelle cet homme peut être suivi à la trace. Ces particules peuvent se dissoudre rapidement dans l'air, mais elles peuvent aussi demeurer sur place pour un temps assez long. Des particules de son atmosphère peuvent également se fixer sur ses vêtements, ses sous-vêtements et autres objets lui appartenant, de telle sorte qu'une liaison s'établit entre eux et cet homme.

Magnétisme, hypnotisme et télépathie sont des phénomènes du même ordre. L'action du magnétisme est directe ; celle de l'hypnotisme opère à courte distance à travers l'atmosphère ; celle de la

télépathie à plus grande distance — on pourrait la comparer à celle du téléphone ou du télégraphe. Pour ces derniers, les liaisons se font par des fils métalliques ; pour la télépathie, elles se font par la trace de particules que laisse l'homme. Celui qui a le don de télépathie peut remplir cette trace de sa propre matière. Il établit ainsi une liaison, formant en quelque sorte un câble par lequel il peut agir sur le mental d'un autre. S'il possède un objet appartenant à quelqu'un, il peut, après avoir établi une telle connexion, façonner autour de cet objet une image de cire ou d'argile, et, agissant sur elle, agir ainsi sur l'homme lui-même.

Les quatre corps de l'homme

New York, 17 février 1924

Travailler sur soi-même n'est pas aussi difficile que de vouloir travailler, que d'en prendre la décision. Pour cela, il faudrait que nos centres se mettent d'accord, après avoir compris que pour faire quoi que ce soit ensemble ils doivent se soumettre à un maître commun. Mais il leur est difficile de se mettre d'accord, car s'il y avait un maître, il ne serait plus possible à aucun d'entre eux de donner des ordres aux autres, ni de faire ce qui lui plaît. Chez l'homme ordinaire, il n'y a pas de maître. Et là où il n'y a pas de maître, il n'y a pas d'âme.

L'âme, c'est le but de toutes les religions, de toutes les écoles. Mais ce n'est qu'un but, une possibilité ; ce n'est pas un fait.

L'homme ordinaire n'a ni âme ni volonté. Ce qu'on appelle habituellement « volonté » n'est que la résultante des désirs. Si un homme a un désir quelconque et qu'au même moment surgisse en lui un désir opposé, plus fort que le premier, le second engloutira le premier et le fera disparaître. C'est là ce qu'on appelle volonté dans le langage ordinaire.

L'enfant ne naît jamais avec une âme. L'âme ne peut être acquise qu'au cours de la vie. Et encore

c'est un grand luxe, réservé à un petit nombre. La plupart des gens passent toute leur vie sans âme, sans maître. Pour la vie ordinaire, une âme n'est pas du tout nécessaire.

Mais l'âme ne peut pas naître de rien. Toute chose est matérielle. L'âme aussi est matérielle ; mais elle est constituée d'une substance très fine. Pour acquérir une âme, il faut avant tout posséder la substance correspondante.

Or, nous n'avons même pas assez de matériel pour nos fonctions quotidiennes. Par conséquent, si nous voulons nous assurer la substance nécessaire, le capital indispensable, il nous faut commencer par économiser en vue du lendemain. Par exemple, si j'ai l'habitude de manger une pomme de terre par jour, je n'en mangerai que la moitié et mettrai l'autre moitié de côté ; ou même je jeûnerai complètement. Et la réserve de substances doit être grande ; autrement ce qu'il y a sera bientôt dissipé.

Si nous avons quelques cristaux de sel et les mettons dans un verre d'eau, ils se dissoudront rapidement. Nous pourrons en ajouter et en rajouter, ils se dissoudront encore. Mais vient un moment où la solution est saturée. Alors le sel ne se dissout plus et les cristaux restent entiers au fond du verre.

Il n'en va pas autrement pour l'organisme humain. Même si les matériaux requis pour la formation de l'âme sont constamment produits dans l'organisme, ils y sont dispersés et dissous. Il faut qu'il y ait surabondance de ces matériaux pour que la cristallisation soit possible.

La matière ainsi cristallisée prend alors la forme du corps physique de l'homme ; elle en est la copie et peut en être séparée. Ces deux corps ont une vie différente, et chacun d'eux est assujetti à un ordre de lois différent. Le second corps est le « corps

astral ». Par rapport au corps physique, il est ce qu'on appelle l'âme. La science entrevoit déjà la possibilité d'établir expérimentalement l'existence du second corps.

Si nous parlons de l'âme, nous devons expliquer qu'il peut y avoir plusieurs catégories d'âmes, mais qu'il n'en est qu'une qui puisse vraiment porter ce nom.

Une âme, comme il vient d'être dit, s'acquiert au cours de la vie. Si l'homme qui a commencé à accumuler ces substances meurt avant qu'elles aient cristallisé, alors, à l'instant même de la mort du corps physique, ces substances se désagrègent aussi et sont dispersées.

Comme tout autre phénomène, l'homme est le produit de trois forces.

De même que toute chose vivante, la Terre, le monde planétaire et le Soleil envoient des émanations. A travers l'espace situé entre le Soleil et la Terre se propagent, pour ainsi dire, trois mélanges d'émanations. Les émanations du Soleil qui sont de plus longue portée, en raison de son plus grand volume, atteignent la Terre et même passent au travers sans être arrêtées parce qu'elles sont les plus fines. Les émanations des planètes atteignent la Terre mais n'atteignent pas le Soleil. Les émanations de la Terre sont encore plus courtes. Ainsi, dans les limites de l'atmosphère de la Terre, il existe trois sortes d'émanations — celles du Soleil, celles de la Terre et celles des planètes. Au-delà, il n'y a plus d'émanations de la Terre, il n'y a que les émanations du Soleil et des planètes ; et plus haut encore, il n'y a plus que les émanations du Soleil.

L'homme est le résultat de l'interaction des émanations planétaires et de l'atmosphère terrestre avec

les matières de la Terre. A la mort d'un homme ordinaire, son corps physique se désagrège en ses parties constituantes ; les parties issues de la Terre vont à la Terre. « Tu n'es que poussière et tu retourneras en poussière. » Les parties issues des émanations planétaires retournent au monde planétaire ; les parties provenant de l'atmosphère terrestre y retournent. De sorte que rien ne subsiste en tant que tout.

Si le second corps parvient à cristalliser chez un homme avant sa mort, il peut continuer à vivre après la mort du corps physique. La matière de ce corps astral correspond, par ses vibrations, à la matière des émanations du Soleil ; théoriquement, il est indestructible à l'intérieur des limites de la Terre et de son atmosphère. Cependant la durée de sa vie peut varier. Il peut vivre longtemps ou son existence peut prendre fin très vite. Le fait est que le second corps, comme le premier, a des centres ; comme le premier, il vit et se nourrit d'impressions ; et comme un nouveau-né manquant d'expérience et de matériel d'impressions, il a besoin de recevoir une certaine éducation. Autrement il est à l'abandon, incapable d'exister indépendamment, et, comme le corps physique, ne tarde pas à se désagréger.

Tout ce qui existe est soumis à la même loi : « ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ». Ce qui peut exister dans un certain ensemble de conditions ne peut pas exister dans d'autres conditions. Si le corps astral rencontre une matière de vibrations plus fines, il se désagrège.

C'est pourquoi, à la question : « L'âme est-elle immortelle ? », on ne peut que répondre : « Oui et non. » Pour répondre de façon plus précise, il faut savoir de quelle sorte d'âme il s'agit et de quelle sorte d'immortalité.

Comme je l'ai dit, le second corps de l'homme est l'âme par rapport au corps physique. Bien qu'il soit lui aussi divisé en trois principes, pris comme un tout il représente la force active, le principe positif, par rapport au principe passif, négatif, qu'est le corps physique. Le principe neutralisant apparaît entre eux comme un magnétisme spécial, que tout le monde ne possède pas, mais sans lequel il est impossible pour le second corps d'être maître du premier.

Un développement ultérieur est possible. Un homme ayant deux corps peut acquérir de nouvelles propriétés par la cristallisation de nouvelles substances. Un troisième corps se forme alors à l'intérieur du second ; il est appelé parfois le « corps mental ». Le troisième corps deviendra le principe actif ; le second corps, le principe neutralisant, et le premier corps — le corps physique — le principe passif.

Mais ce n'est pas encore l'âme au sens réel du mot. A la mort du corps physique, le corps astral peut à son tour mourir et le corps mental rester seul. Mais, bien que dans certaines conditions il soit immortel, lui aussi, tôt ou tard, peut mourir.

Seul le quatrième corps marque l'accomplissement du développement possible pour l'homme dans les conditions terrestres de son existence. Il est immortel dans les limites du système solaire. La vraie volonté appartient à ce corps. Il est le « moi » réel ; l'âme de l'homme, le maître. Il est le principe actif par rapport aux autres corps pris ensemble.

Tout en s'interpénétrant, les quatre corps sont distincts les uns des autres. Après la mort du corps physique, les corps supérieurs peuvent se séparer.

La réincarnation est un phénomène très rare. Elle est possible soit au terme d'une très longue

période de temps, soit dans l'éventualité de l'existence d'un homme au corps physique en tout point identique à celui de l'homme qui possédait les corps supérieurs. De plus, le corps astral ne peut se réincarner que par la rencontre accidentelle d'un tel corps physique, ce qui ne peut se produire qu'inconsciemment. Tandis que le corps mental est déjà capable de choisir.

5

« La musique que l'on joue durant les exercices change en nous le cours de ce mouvement inné qui, dans la vie, est la principale source d'interférence. La musique, à elle seule, ne peut pas agir sur la totalité de notre automatisme inconscient, mais elle peut apporter une aide. La musique ne peut pas nous libérer entièrement de toute notre mécanicité, mais pour le moment, en l'absence d'autres moyens, nous ne nous servirons que de la musique.

« Une chose est importante : pendant que vous exécutez tous les exercices extérieurs, vous devez apprendre, dès le début, à ne pas prêter attention à la musique, mais à l'écouter automatiquement. D'abord, l'attention ira s'égarer de temps en temps vers la musique ; mais plus tard, il sera possible d'écouter la musique, et tout le reste, avec une attention tout à fait automatique, dont la nature est différente de l'attention purement mécanique.

« Il importe d'apprendre à distinguer ces deux sortes d'attention. Tant qu'elles ne sont pas séparées l'une de l'autre, elles apparaissent si semblables qu'une personne non avertie est incapable de les différencier. Une attention pleine, profonde, fortement concentrée, permet de séparer l'une de l'autre. Apprenez à connaître par leur goût la différence entre ces deux sortes d'attention, pour distinguer, parmi les pensées qui nous arrivent, d'une part ce qui est information, et d'autre part ce qui est appréciation différenciée. »

(Le Prieuré, 20 janvier 1923.)

L'attelage

Le Prieuré, 19 janvier 1923

Chaque fois que je demande : « Quelqu'un a-t-il pensé, pendant qu'il travaillait, à la conférence d'hier ? », je reçois invariablement la même réponse : on a oublié. Et cependant, penser pendant qu'on travaille, c'est la même chose que se rappeler soi-même.

Il est impossible de se rappeler soi-même. Et on ne peut pas se rappeler parce qu'on veut vivre uniquement par le mental. Pourtant, dans le mental, la réserve d'attention (comparable à la charge électrique d'une batterie) est très petite. Quant aux autres parties, elles n'ont aucun désir de se rappeler.

Peut-être vous souvenez-vous de ce que nous avons dit de l'homme : nous l'avons comparé à un attelage comprenant un maître, un cocher, un cheval et une voiture. Il ne peut pas être question du maître, car il n'est pas là, aussi pouvons-nous seulement parler du cocher. Notre mental, c'est le cocher.

Ce mental veut faire quelque chose ; il s'est imposé la tâche de travailler autrement qu'il n'a travaillé jusqu'alors : il veut se rappeler lui-même. Tous les intérêts que nous avons concernant le change-

ment, la transformation de soi-même, appartiennent seulement au cocher, c'est-à-dire qu'ils sont uniquement d'ordre mental.

Quant au sentiment et au corps, ces parties ne sont aucunement intéressées à mettre le rappel de soi en pratique. Et cependant, l'essentiel est d'opérer un changement non pas dans le mental, mais dans les parties qui ne sont pas intéressées. Le mental peut changer très facilement. La transformation ne s'obtient pas par le mental ; si c'est par le mental, ce n'est d'aucune utilité.

C'est pourquoi on doit enseigner, et apprendre, non pas au moyen du mental, mais au moyen du sentiment et du corps. En même temps, le sentiment et le corps n'ont ni notre langage ni notre compréhension. Ils ne comprennent ni le russe ni l'anglais ; le cheval ne comprend pas le langage du cocher, ni la voiture celui du cheval. Si le cocher dit en anglais : « Tourne à droite », il ne se passera rien. Le cheval comprend le langage des rênes et tournera à droite pour obéir aux rênes. Un autre cheval tournera sans rênes si vous le touchez à un endroit auquel il est accoutumé d'être touché — comme les ânes y sont dressés en Perse. De même pour la voiture — elle a sa propre structure. Si les brancards tournent à droite, les roues arrière vont à gauche. Puis un autre mouvement, et les roues vont à droite. Et cela parce que la voiture ne comprend que cette sorte de mouvement et y réagit à sa manière. Le cocher doit donc connaître les côtés faibles, ou le caractère de la voiture. Alors seulement il peut conduire la voiture dans la direction qu'il désire. Mais s'il s'assied simplement sur son siège, et dit dans sa propre langue « A droite » ou « A gauche », l'attelage ne bougera pas, même s'il crie pendant un an.

Nous sommes la réplique exacte d'un tel attelage. Le mental seul ne peut être appelé un homme, tout comme un cocher installé dans un café ne peut être considéré comme un cocher qui remplit sa fonction. Notre mental est semblable à un cocher professionnel qui serait assis chez lui ou au café, et rêverait qu'il conduit des clients à différents endroits. De même que sa course n'est pas une vraie course, essayer de travailler avec le mental seul ne conduit nulle part. On deviendra seulement un faiseur de théories, une sorte de fou.

Le pouvoir de se changer ne repose pas dans le mental, mais dans le corps et le sentiment. Malheureusement, notre corps et nos sentiments sont constitués de telle sorte qu'ils ne se soucient de rien tant qu'ils sont heureux. Ils ne vivent que pour l'instant même, et leur mémoire est courte. Seul le mental vit pour demain. Chacun a ses propres qualifications. Celle du mental est de prévoir. Mais seuls les deux autres peuvent « faire ».

Jusqu'à aujourd'hui, la plupart des désirs et des efforts ont été accidentels. Issus du mental, ils n'existaient que dans le mental. Chez ceux qui sont ici s'est levé accidentellement un désir de parvenir à quelque chose, de changer quelque chose. Mais seulement dans le mental. Et rien encore n'a changé en eux. Ce n'est qu'une idée dans leur tête, et chacun est resté ce qu'il était. Même celui qui travaillerait mentalement pendant dix ans, qui étudierait jour et nuit, se rappellerait mentalement et lutterait, même celui-là n'accomplirait rien d'utile ou de réel, parce que mentalement il n'y a rien à changer. Ce qui doit changer, c'est la disposition du cheval. Le désir doit être dans le cheval, et la capacité dans la voiture.

Mais, comme nous l'avons déjà dit, la difficulté est que, en raison de la mauvaise éducation moderne,

l'absence de relation entre notre corps, notre sentiment et notre mental n'a pas été reconnue dès l'enfance, et la majorité des gens sont si déformés qu'il n'y a plus de langage commun entre une partie et une autre. C'est pourquoi il nous est si difficile d'établir une relation entre toutes les parties de nous-mêmes, et plus difficile encore de les forcer à changer leur manière de vivre. Aussi sommes-nous obligés de les faire communiquer par un langage différent de celui qui nous a été donné par la nature, au moyen duquel ces diverses parties se seraient vite réconciliées les unes avec les autres, et auraient atteint, par des efforts et une compréhension concertés, le but désiré commun à elles toutes.

Pour la plupart d'entre nous, le langage commun dont je parle est irrémédiablement perdu. La seule chose qui nous reste à faire est d'établir une liaison par un chemin détourné, « en fraude ». Et ces liaisons indirectes, artificielles, « frauduleuses », doivent être très subjectives, puisqu'elles dépendent du caractère de chaque homme et de la forme de son conditionnement intérieur.

Aujourd'hui nous devons donc découvrir cette subjectivité et trouver un programme de travail, afin d'établir une liaison avec les autres parties. Découvrir cette subjectivité est en soi une chose compliquée, cela ne peut pas se faire d'un seul coup ; pas avant qu'un homme ait été analysé à fond et démonté pièce par pièce, pas avant qu'on ait tout vérifié, « jusqu'à sa grand-mère ».

Par conséquent, d'une part nous continuerons à employer cette subjectivité pour chacun séparément, et d'autre part nous commencerons un travail général valable pour tous — sous forme d'exercices pratiques. Il y a certaines méthodes subjectives et il y a des méthodes générales. Nous essaierons donc

de trouver des méthodes subjectives et en même temps d'appliquer des méthodes générales.

Rappelez-vous que ces directions subjectives seront données seulement à ceux qui auront fait leurs preuves, qui auront montré qu'ils peuvent travailler et qu'ils ne sont pas des oisifs. Les méthodes générales, les occupations générales seront accessibles à tous, mais les méthodes subjectives seront données dans les groupes uniquement à ceux qui travaillent, à ceux qui désirent vraiment essayer de travailler avec tout leur être. Ceux qui sont paresseux, qui s'en remettent au hasard, ne verront jamais et n'entendront jamais ce qui constitue un travail réel, même s'ils restent ici pendant dix ans.

Ceux qui ont assisté aux conférences ont déjà entendu parler du « rappel de soi », ils y ont réfléchi et l'ont essayé. Ceux qui l'ont essayé ont probablement découvert que, malgré de grands efforts et malgré tout leur désir, ce rappel si compréhensible à leur mental, si facile à admettre théoriquement, est, en pratique, impossible. Et c'est vrai que c'est impossible.

Quand nous disons « nous rappeler nous-mêmes », nous voulons bien dire « nous-mêmes ». Mais nous, nous-mêmes, mon « moi », ce sont mes sentiments, mon corps, mes sensations. Moi-même je ne suis pas mon mental, je ne suis pas ma pensée. Notre mental n'est pas nous — ce n'est qu'une petite partie de nous. Il est vrai que cette partie a une relation avec nous, mais une relation réduite, de sorte que peu de matériel lui est alloué par notre organisation. Si notre corps et nos sentiments reçoivent pour leur existence l'énergie et les éléments variés indispensables dans une proportion, disons de vingt

parts, notre mental, lui, n'en reçoit qu'une part. Notre attention est le produit de ces éléments, de ce matériel. Nos parties distinctes ont chacune leur attention ; la durée de cette attention et son pouvoir sont proportionnels au matériel reçu. La partie qui reçoit le plus de matériel a le plus d'attention.

Puisque notre mental est nourri par moins de matériel, son attention, c'est-à-dire sa mémoire, est courte, et elle n'est effective qu'autant que le matériel dure. Et en fait, si nous voulons (et persistons à vouloir) nous rappeler nous-mêmes seulement avec notre mental, nous serons incapables de le faire plus longtemps que notre matériel ne le permettra, si intensément que nous en rêvions ou que nous le désirions, et quelles que soient les mesures que nous prenions. Une fois ce matériel dépensé, notre attention s'évanouit.

C'est exactement comme avec un accumulateur. Il est capable de faire brûler une lampe aussi longtemps qu'il est chargé. Quand l'énergie est dépensée, la lampe ne peut plus donner de lumière, même si elle est en parfait état. La lumière de la lampe, c'est notre mémoire. Cela vous expliquera pourquoi un homme ne peut pas se rappeler lui-même davantage. Et en effet il ne le peut pas parce que cette mémoire particulière est courte, et qu'elle sera toujours courte. Les choses sont ainsi faites.

Il est impossible d'installer un accumulateur plus puissant ou de le remplir avec une quantité d'énergie supérieure à celle qu'il peut contenir. Mais il est possible d'augmenter notre rappel, non pas en agrandissant notre accumulateur, mais en mobilisant d'autres parties avec leurs accumulateurs propres, et en les faisant participer au travail général. Après quoi toutes les parties de nous-mêmes se mettront

à l'œuvre et s'aideront mutuellement à maintenir la lumière désirée.

Puisque nous avons confiance dans notre mental et que notre mental en est arrivé à la conclusion que c'était bon et indispensable pour toutes les autres parties, nous devons faire tout ce que nous pouvons pour éveiller leur intérêt et les convaincre que le résultat souhaité leur est utile et nécessaire à elles aussi.

Je dois admettre que dans leur presque totalité les diverses parties de notre « moi » n'éprouvent pas le moindre intérêt pour le rappel de soi. Pis encore, elles ne soupçonnent même pas l'existence de ce désir dans leur sœur la pensée. Par conséquent nous devons essayer de le leur faire connaître. Si elles ont une impulsion pour travailler dans cette direction, la moitié du travail sera faite. Nous pouvons alors commencer à les enseigner et à les aider.

Malheureusement, on ne peut pas leur parler d'emblée d'une manière intelligible, car, étant donné leur éducation négligée, le cheval et la voiture ne connaissent pas le langage digne d'un homme bien éduqué. Leur vie et leur pensée sont instinctives, comme chez un animal, aussi est-il impossible de prouver logiquement à ces parties où sont leurs intérêts futurs ni de leur faire voir toutes leurs possibilités. Pour le moment, tout ce qu'on peut faire est de les mettre au travail par des méthodes indirectes, « frauduleuses ». Ensuite, il leur sera possible de développer leur bon sens, car logique et bon sens ne leur sont pas étrangers, mais elles n'ont reçu aucune éducation. Elles sont comme un homme qui aurait été contraint de vivre loin de ses semblables, sans jamais pouvoir communiquer avec eux. Un tel homme ne pourrait pas penser logiquement comme nous le faisons. Nous avons cette capacité

parce que dès l'enfance nous avons vécu parmi d'autres hommes et que nous avons eu affaire à eux. Tout comme cet homme, séparé des autres, mes différentes parties ont vécu avec leur seul instinct animal, sans pensée ni logique. De ce fait ces capacités ont dégénéré, et leurs qualités propres se sont émoussées et atrophiées. Cependant, grâce à leur nature originelle, cette atrophie n'a pas de conséquence irréparable et il est possible de les faire revivre sous leur forme initiale.

Mais bien entendu il faut une énorme somme de travail pour détruire la carapace d'habitudes vicieuses déjà cristallisées. Avant d'entreprendre un travail nouveau, il faut d'abord corriger les vieux péchés.

Par exemple, je veux me rappeler moi-même aussi longtemps que possible. Mais j'ai la preuve que j'oublie très rapidement la tâche que je me suis fixée, parce que mon mental a très peu d'associations à son sujet.

J'ai remarqué que d'autres associations absorbent les associations liées au rappel de soi. Les associations sont provoquées, dans notre appareil formateur, par les chocs qu'il reçoit des centres. Chaque choc engendre des associations d'un caractère particulier ; la force de ces associations dépend de ce qui les a produites.

Si le centre intellectuel produit des associations de rappel de soi, d'autres associations simultanées de caractère différent, venant d'autres parties et n'ayant rien à faire avec le rappel de soi, absorbent ces associations désirables — étant donné qu'elles viennent de sources très différentes et sont par conséquent plus nombreuses.

En ce moment, je suis assis ici.

Mon problème est d'amener toutes les parties de moi-même en un point où mon centre penseur serait capable de prolonger l'état de rappel de soi aussi longtemps que possible, sans que l'énergie soit épuisée immédiatement.

Il faut souligner ici que le rappel de soi, aussi plein et aussi total qu'il soit, peut être de deux sortes : conscient ou mécanique — se rappeler soi-même consciemment ou se rappeler soi-même par associations. Le rappel mécanique, c'est-à-dire associatif, ne peut être d'aucun profit essentiel ; et pourtant ce rappel associatif a une valeur énorme pour ceux qui commencent. Plus tard, on ne doit plus y recourir, car un rappel de cette sorte, si complet soit-il, n'engendre aucune action réelle et concrète. Mais au début lui aussi est nécessaire.

Il existe un autre rappel, un rappel conscient, qui n'est pas mécanique.

« Je veux me rappeler moi-même »

Le Prieuré, 20 janvier 1923

En ce moment, je suis assis ici. Je suis totalement incapable de me rappeler moi-même et je n'ai aucune idée de ce que cela peut être. Mais j'en ai entendu parler. Un de mes amis m'a prouvé aujourd'hui que c'était possible.

J'y ai repensé et je me suis convaincu que, si je parvenais à me rappeler moi-même assez longtemps, je ferais moins d'erreurs et j'accomplirais plus de choses utiles.

Maintenant je veux me rappeler. J'essaie. Mais il suffit de la moindre personne ou du moindre bruit pour distraire mon attention — et j'oublie.

Devant moi se trouve une feuille de papier sur laquelle j'ai délibérément inscrit : RAPPEL DE SOI, afin que cela me serve de choc pour me rappeler moi-même. Mais cette feuille de papier ne m'a été d'aucune aide. Tant que mon attention est concentrée sur le papier, je me rappelle. Dès que mon attention se relâche, je regarde le papier, mais je ne peux pas me rappeler moi-même.

J'essaie d'une autre manière. Je me répète : « Je veux me rappeler moi-même. » Mais cela ne m'aide pas davantage. A certains moments, je remarque que je répète cela mécaniquement, mais mon attention n'y est pas.

J'essaie de toutes les manières possibles. Par exemple, je m'assieds et j'essaie d'associer un certain inconfort physique avec le rappel de soi. Ainsi, j'ai un cor au pied qui me fait souffrir. Mais mon cor au pied ne m'aide pas longtemps. Bientôt je ne le sens plus que d'une manière purement mécanique. Pourtant j'essaie tous les moyens possibles, car j'ai un grand désir de réussir à me rappeler moi-même.

Pour comprendre comment procéder, j'aimerais savoir si quelqu'un a pensé comme moi et a essayé de la même manière.

Mais supposons que je n'aie pas encore vraiment essayé de cette manière. Supposons que jusqu'à présent j'aie toujours essayé directement avec mon mental. Je n'ai pas encore essayé de créer en moi-même des associations d'une autre nature, des associations qui ne soient pas uniquement celles de mon centre intellectuel. Je veux essayer. Peut-être le résultat sera-t-il meilleur. Peut-être découvrirai-je plus rapidement la possibilité de quelque chose de différent.

Je veux me rappeler — en ce moment, je me rappelle. Je me rappelle avec ma pensée. Je m'interroge : « Est-ce que je me rappelle aussi avec la sensation ? » Et je constate qu'avec la sensation, je ne me rappelle pas moi-même.

Quelle est la différence entre la sensation et le sentiment ?

Est-ce que tout le monde comprend ?

Par exemple, je suis assis ici. Du fait de ma position inaccoutumée, mes muscles sont anormalement tendus. En général, je n'ai pas la sensation de mes muscles dans les poses qui me sont familières. Comme chacun, je dispose d'un nombre limité de

poses. En ce moment, j'en ai pris une nouvelle, qui m'est inhabituelle. J'ai la sensation de mon corps — sinon du corps entier, du moins de certaines de ses parties ; une sensation de chaleur, de circulation du sang.

Je sens que derrière moi se trouve un poêle qui chauffe. Comme il fait chaud derrière moi mais qu'en avant il fait froid, il y a une grande différence de température dans l'air et, grâce à ce contraste, je ne cesse pas d'avoir une sensation de moi.

Ce soir j'ai eu du lapin pour dîner. Comme ce lapin et le *habur chubur* étaient très bons, j'ai trop mangé. Je sens mon estomac et ma respiration est particulièrement oppressée. La sensation ne me quitte pas.

Tout à l'heure, avec A..., j'étais en train de préparer un plat pour le mettre au four. Tandis que je le préparais, je me suis rappelé comment ma mère avait l'habitude de le faire. Je me suis rappelé ma mère ainsi que certains moments liés à ce souvenir. Cela a éveillé un sentiment en moi. Je revis ces moments et mon sentiment ne me quitte pas.

Maintenant je regarde cette lampe. Avant qu'il n'y ait l'électricité dans le *Study House*, l'idée m'était venue qu'il nous faudrait un éclairage comme celui-ci. J'avais donc fait le plan de tout ce qui était nécessaire pour obtenir cette sorte d'éclairage. Ce plan a été exécuté et vous en voyez le résultat. Quand la lumière a été allumée pour la première fois, j'ai eu un sentiment de contentement de moi, et le sentiment qui avait alors surgi est toujours là — j'éprouve le contentement de moi.

Tout à l'heure, je revenais du bain turc. Il faisait noir et comme je ne pouvais rien voir devant moi, je me suis cogné contre un arbre. Je me suis rappelé par associations comment, marchant un jour

dans une obscurité semblable, je m'étais heurté à un homme. J'avais reçu le choc en pleine poitrine, et me laissant emporter par la colère je frappai cet inconnu qui m'avait bousculé. Par la suite, je découvris que cet homme n'avait rien à se reprocher. Pourtant je le frappai si durement qu'il perdit plusieurs dents. Sur le moment je n'avais pas pensé que celui qui m'avait heurté pouvait être innocent, mais une fois calmé je le compris. Et lorsque je revis plus tard dans la rue cet homme innocent, avec son visage défiguré, j'en fus si désolé que, chaque fois que je me souviens de lui, je retrouve en moi le même tourment de conscience que j'éprouvai alors. Et tout à l'heure, lorsque je me suis cogné contre cet arbre, ce sentiment s'est ranimé en moi. J'ai revu le malheureux visage meurtri de ce brave homme.

Je viens de vous donner des exemples de six états intérieurs différents. Trois d'entre eux se rapportent au centre moteur et les trois autres au centre émotionnel. Dans le langage ordinaire, tous les six sont appelés sentiments. Pourtant, si nous voulions les classer justement, ceux d'entre eux qui sont reliés avec le centre moteur devraient être appelés sensations, et ceux dont la nature est reliée au centre émotionnel, sentiments. Il existe des milliers de sensations diverses qu'on appelle d'ordinaire sentiments. Elles en sont pourtant bien différentes. Leurs matières sont différentes, leurs effets sont différents et leurs causes différentes.

Si nous examinons de plus près ces états intérieurs, nous pouvons déterminer leurs natures respectives et leur donner le nom qui convient. Ils diffèrent parfois au point de n'avoir plus rien de commun. Certains ont leur origine dans une localisation déterminée, d'autres dans une localisation

différente. Chez certaines personnes, telle localisation d'une sorte définie de sensation fait défaut, chez d'autres c'est une autre localisation qui manque, chez d'autres enfin elles peuvent être toutes présentes.

Le moment viendra où nous entreprendrons d'isoler artificiellement une, deux ou plusieurs d'entre elles pour comprendre leur véritable nature.

Pour l'instant, il nous suffira de percevoir une différence entre deux sortes d'expériences que nous conviendrons d'appeler, les unes « sentiments », les autres « sensations ». Nous désignerons sous le nom de « sentiments » celles qui proviennent de la localisation que nous appelons le centre émotionnel. Tandis que les « sensations » seront les soi-disant sentiments qui proviennent de la localisation que nous appelons le centre moteur. Bien entendu, chacun de vous devra comprendre et examiner ses propres sensations et sentiments et apprendre à les distinguer tant soit peu.

Pour les premiers exercices de rappel de soi, la participation des trois centres est nécessaire. Nous avons commencé à parler de la différence entre sentiment et sensation parce qu'il est nécessaire d'éprouver simultanément le sentiment et la sensation. Nous ne pouvons nous y exercer qu'avec la participation de la pensée. La première chose, c'est la pensée. Nous le savons déjà. Nous désirons, nous voulons ; nos pensées peuvent être plus ou moins facilement tournées vers ce travail, parce qu'elles en ont déjà une expérience pratique.

Au début, sentiment, sensation et pensée devront être évoqués artificiellement. En ce qui concerne

nos pensées, le moyen de les évoquer artificiellement sera les conversations, les conférences, etc. Si rien n'est dit, rien ne sera évoqué en nous. Les lectures, les entretiens servent de chocs artificiels. Je les appelle artificiels, parce que je ne suis pas né avec ces désirs, ils ne sont pas naturels, ils ne répondent pas à une nécessité organique. Ils sont artificiels et leurs conséquences seront également artificielles.

Et si les pensées sont artificielles, je peux également créer en moi, à cette même fin, des sensations artificielles.

Je le répète, ce qui est artificiel n'est nécessaire qu'au début. La plénitude de ce que nous désirons ne peut pas être atteinte artificiellement, mais au début ce moyen est nécessaire.

Je prends la chose la plus facile, la plus simple : je veux essayer avec ce qu'il y a de plus simple. Dans mes pensées, il y a déjà un certain nombre d'associations concernant le rappel de soi, et cela parce que nous avons ici un endroit approprié, des conditions appropriées, et que nous sommes entourés de gens qui ont les mêmes buts. Grâce à cela, de nouvelles associations continueront à se former en moi, qui viendront s'ajouter à celles que j'ai déjà. Par conséquent je suis plus ou moins assuré que de ce côté-là, j'aurai des rappels et des chocs ; j'accorderai donc peu d'attention aux pensées, mais me préoccuperai surtout des autres aspects et leur consacrerai tout mon temps.

Pour commencer, la sensation la plus simple, la plus accessible, peut être obtenue au moyen de positions inconfortables. Je suis assis en ce moment d'une manière qui m'est tout à fait inhabituelle. Tout va bien au début, mais bientôt je commence à avoir mal, une sensation étrange, inaccoutumée,

apparaît dans mes jambes. Je sais bien que cette douleur n'est pas nuisible et n'aura pas de conséquences fâcheuses ; il s'agit simplement d'une sensation inhabituelle et par là même désagréable.

Pour vous permettre de bien comprendre les sensations dont je vais parler, le mieux serait, je pense, que dès maintenant chacun de vous prenne une position inconfortable.

J'ai continuellement envie de remuer, de déplacer mes jambes pour quitter cette position inconfortable. Mais j'ai pris comme tâche de supporter cette attitude, de tenir un « stop » de tout le corps excepté la tête.

Pour le moment je veux oublier de me rappeler moi-même. Maintenant je veux temporairement concentrer toute mon attention, toutes mes pensées sur un seul objet : ne pas me permettre de changer automatiquement, inconsciemment, de position.

Essayons de diriger notre attention sur ce qui va suivre. Au début, les jambes commencent à être douloureuses, puis la sensation monte de plus en plus, et la douleur s'étend. Portez votre attention sur votre dos. Y a-t-il un endroit où une sensation spéciale soit localisée ? Seul peut le sentir celui qui a vraiment pris une position inconfortable, inaccoutumée.

Et maintenant qu'une sensation désagréable est apparue dans mon corps, spécialement à certains endroits, je commence à me dire à moi-même : « Je veux. Je veux devenir capable de me recueillir souvent, afin de me rappeler qu'il m'est nécessaire de me rappeler moi-même. Je veux ! Toi — c'est moi, c'est mon corps ! » Je dis à mon corps : « Toi. Toi-moi. Tu es aussi moi. Je veux. »

Ces sensations que mon corps éprouve en ce moment — et toutes les sensations du même ordre

— je veux qu'elles me rappellent à moi-même. « Je veux ! Tu es moi. — Je veux ! — Je veux me souvenir aussi souvent que possible que je veux me rappeler, que je veux me rappeler moi-même. »

Mes jambes sont engourdies. Je me lève.

« Je veux me rappeler. »

Que tous ceux qui le désirent aussi se lèvent. « Je veux me rappeler souvent. »

Toutes ces sensations me rappelleront à moi-même.

Maintenant nos sensations vont commencer à se modifier graduellement. Que chaque degré, chaque changement dans ces sensations me fasse souvenir de me rappeler moi-même. Pensez — marchez. Allez et venez... pensez. Mon état inconfortable a disparu.

Je prends une autre position.

1) *Je* 2) *veux* 3) *me rappeler* 4) *moi-même.*

Je — simplement « je » mentalement.

Veux — Je sens.

Rappelez-vous maintenant les vibrations qui surgissent dans votre corps lorsque vous vous fixez une tâche pour le lendemain. Une sensation comme celle qui surgira demain pendant que vous serez en train d'accomplir votre tâche devrait apparaître en vous en ce moment, à un degré plus faible. Je veux me rappeler la sensation.

Je vais vous l'expliquer par un exemple : je veux m'en aller et m'étendre. A cette pensée j'éprouve une sensation agréable. J'éprouve maintenant dans tout mon corps, à un degré plus faible, la sensation agréable que j'éprouverai alors. Si l'on y est attentif, il est possible de percevoir nettement ces vibrations en soi-même. Pour cela il faut porter son attention sur les différentes sortes de sensations qui apparaissent dans le corps.

En ce moment même, il nous faut comprendre le goût qu'a cette sensation d'un désir mental.

Je veux, lorsque vous prononcerez ces quatre mots : « Je veux me rappeler moi-même », que vous éprouviez ce dont je vais vous parler.

Lorsque vous prononcerez le mot *je*, vous aurez une sensation purement subjective dans la tête, la poitrine, le dos, selon l'état dans lequel vous vous trouverez. Je ne dois pas dire « je » d'une manière purement mécanique, comme un simple mot, mais je dois observer en moi-même sa résonance. C'est-à-dire qu'en prononçant le mot « je », vous devez « écouter » soigneusement la sensation intérieure. Il vous faut veiller à ne jamais dire une seule fois le mot « je » automatiquement, même si vous le dites très souvent.

Le second mot est *veux*. Sentez de tout votre corps la vibration qui se lève en vous.

Me rappeler. En chaque homme, lorsqu'il se rappelle, un processus à peine perceptible se produit au milieu de la poitrine.

Moi-même. Lorsque je dis « moi-même », je veux dire tout moi-même. D'ordinaire, lorsque je dis le mot « moi-même », cela signifie pour moi la pensée, le sentiment ou le corps. Maintenant, pour nous, cela doit comprendre tout ce que nous sommes, notre atmosphère, notre corps et tout ce qu'il contient.

Ces quatre mots ont chacun leur nature propre.

Chacun retentit en nous en un endroit déterminé.

Si ces mots résonnaient en un seul et même endroit, ils ne pourraient jamais avoir tous les quatre la même intensité. Nos centres sont comme des accumulateurs d'où s'écoule un courant électrique pendant un temps limité, dès qu'on appuie sur un certain bouton. Puis le courant s'arrête et il faut cesser d'appuyer sur le bouton pour que l'accumulateur se recharge.

Mais dans nos centres, la dépense d'énergie est plus rapide encore que dans un accumulateur. Ces centres, qui réagissent par une résonance chaque fois que nous prononçons l'un de ces quatre mots, devront se reposer à tour de rôle, pour garder leur capacité à répondre.

C'est comme s'il s'agissait de différentes sonneries possédant leurs propres batteries. Lorsque je dis « je », une sonnerie répond, « veux » — une autre sonnerie, « me rappeler » — une troisième sonnerie. Lorsque je dis « moi-même », c'est tout le réseau de sonneries qui répond.

Il y a quelque temps, nous avons dit que chaque centre possédait son propre accumulateur. En même temps, il existe dans notre machine un accumulateur central, indépendant des accumulateurs appartenant aux centres. L'énergie dans ce grand accumulateur n'est produite que lorsque tous les autres accumulateurs fonctionnent l'un après l'autre dans un ordre défini, opérant ainsi la recharge de l'accumulateur central. Il devient alors un accumulateur dans le plein sens de ce mot, qui recueille et emmagasine des réserves d'énergie pendant les moments où celle-ci n'est pas dépensée.

Nous avons tous ce trait commun que les accumulateurs de nos centres, eux, ne se rechargent d'énergie que dans la mesure où ils en ont dépensé ; ils n'en conservent jamais davantage qu'ils n'en ont perdu au préalable.

Il est possible de prolonger le souvenir du rappel de soi en faisant durer plus longtemps ces réserves d'énergie. Pour cela il faut être capable de constituer un stock d'énergie.

Les deux courants

New York, 22 février 1924

Question. — Comment une goutte d'eau peut-elle passer du premier courant, le courant mécanique, dans le second courant, le courant conscient ?

Réponse. — « Avec un ticket. » Il est nécessaire de se rendre compte que seul peut passer celui qui a en lui une réelle possibilité de changer. Cette possibilité dépend d'un désir, d'une forte aspiration, mais une aspiration d'une sorte très spéciale, venant de l'essence, non de la personnalité.

Avant tout, vous devez comprendre qu'il est très difficile d'être sincère avec soi-même. L'homme a très peur de voir la vérité.

La sincérité est une fonction de la conscience. Tout homme a une conscience — c'est le propre de tout être humain normal. Mais la civilisation a recouvert cette fonction d'une croûte épaisse, et elle a cessé d'agir, sauf dans des circonstances exceptionnelles où les associations sont très fortes. Alors elle fonctionne pour un temps très court, puis disparaît de nouveau. Ces occasions sont dues à quelque choc violent, une grande souffrance, ou une insulte. Dans ces moments-là, la conscience réunifie la personnalité et l'essence, qui autrement se trouvent tout à fait séparées.

Cette question sur les deux courants se réfère à l'essence — comme tout ce qui est réel. Votre essence est permanente ; votre personnalité, c'est votre éducation, vos idées, vos croyances — tout ce qui est le produit de votre milieu ; tout cela, vous pouvez très vite l'acquérir et très vite le perdre.

L'objet de ces entretiens est de vous aider à trouver quelque chose de réel. Mais cette question sur les deux courants, nous ne pouvons pas encore la poser sérieusement, il nous faut d'abord nous demander : « Comment puis-je me préparer à me poser cette question ? »

Je suppose que la vision que vous avez de votre personnalité a fait naître en vous, d'une part une sorte d'insatisfaction à l'égard de votre vie telle qu'elle est, d'autre part l'espoir de trouver quelque chose de meilleur. Vous attendez de moi que je vous dise quelque chose que vous ne connaissez pas et qui vous montrera le premier pas.

Tâchez de comprendre que ce que vous avez coutume d'appeler « moi » n'est pas moi ; il y a beaucoup de « moi », et chaque « moi » a son propre désir. Essayez d'en faire vous-même l'expérience. Vous voulez changer, mais quelle partie de vous-même le désire ? Il y a beaucoup de parties en vous-même, et elles veulent beaucoup de choses — rappelez-vous la parabole des Noces de Cana — mais une seule de ces parties est réelle. Cela vous sera très utile d'essayer d'être sincère avec vous-même. La sincérité est la clef qui ouvre la porte par laquelle vous verrez vos parties séparées, et ce que vous verrez alors sera tout à fait nouveau. Vous devez persister dans vos tentatives d'être sincère. Chaque

jour vous mettez un masque, il vous faut l'enlever petit à petit.

Il est très difficile d'être sincère d'un seul coup, mais si vous essayez, peu à peu vous ferez des progrès. Quand vous parviendrez à être sincère, je pourrai vous montrer ou vous aider à voir les choses qui vous effraient, et, finalement, vous trouverez ce qui vous est nécessaire et utile.

Mais il y a quelque chose de très important à comprendre. L'homme ne peut pas se rendre libre ; il ne peut pas s'observer tout le temps ; il le pourra peut-être pour cinq minutes, mais pour se connaître vraiment il faudrait qu'il sache comment il passe sa journée tout entière. Par ailleurs, l'homme ne dispose que d'une seule attention. Il peut très rarement voir sa faiblesse, parce qu'il est mécanique. Il ne peut pas toujours voir du nouveau, mais il peut lui arriver de découvrir par accident certains aspects de lui-même, après quoi il peut les reconnaître. C'est là l'une des particularités de votre être : dès l'instant où vous découvrez une chose en vous-même, vous pouvez la revoir. Quand vous voyez quelque chose de nouveau, vous en recevez une image, et par la suite vous voyez cette chose à travers la même image, que celle-ci soit juste ou fausse. Si vous avez entendu parler de quelqu'un avant de le rencontrer, vous en avez une image préalable, et si cette image a quelque ressemblance avec l'original, c'est cette image qui est photographiée et non pas la réalité. Nous voyons rarement ce que nous regardons.

L'homme est une personnalité pleine de préjugés. Il y a deux sortes de préjugés : les uns venant de l'essence, les autres de la personnalité. L'homme ne connaît rien, il vit sous autorité, il accepte toutes les influences, et il y croit. Nous ne connaissons

rien. Nous ne faisons aucune différence entre celui qui sait vraiment de quoi il parle et celui qui dit de pures bêtises — nous croyons tout, sans distinction. Nous n'avons rien en propre : nous fourrons tout dans notre poche extérieure — et à l'intérieur nous n'avons rien.

Dans notre essence, dans nos centres, nous n'avons presque rien, pour la bonne raison que depuis notre petite enfance nous n'avons presque rien absorbé. Et ce n'est qu'à l'occasion, par accident, que quelque chose pénètre en nous.

Dans notre personnalité, nous avons peut-être vingt ou trente idées que nous avons attrapées au passage. Nous avons oublié où nous les avons prises, mais quand surgit quoi que ce soit qui leur ressemble, nous croyons que nous comprenons. C'est comme une empreinte sur notre cerveau. Nous sommes réellement des esclaves, et nous dressons nos préjugés les uns contre les autres.

L'essence a une impressionnabilité du même genre. La dernière fois, nous avons parlé de couleurs, et nous avons dit que chacun a une couleur qu'il affectionne spécialement et qu'il essaie de protéger. Ce sont là des particularités qui sont elles aussi acquises de manière mécanique.

Revenons maintenant à votre question. Je peux la reprendre de cette manière. Supposons que vous trouviez un Maître possédant une réelle connaissance, qui veuille vous aider et de qui vous veuillez apprendre. Même en ce cas, il ne peut pas vous aider : il ne peut le faire que si vous désirez de la manière juste. Cela doit être votre but.

Mais ce but lui-même est trop lointain : il est nécessaire de trouver ce qui vous y conduira, ou

tout au moins ce qui vous en rapprochera. Il vous faut marquer des étapes. Nous devons donc avoir pour but la possibilité de vraiment désirer, et seul peut y parvenir celui qui réalise sa nullité. Nous devons ré-évaluer nos valeurs, et prendre appui pour cela sur un vrai besoin.

L'homme ne peut pas faire cette ré-évaluation tout seul.

Je peux vous conseiller, mais je ne peux pas vous aider ; et l'Institut non plus ne peut pas vous aider. Il ne pourra vous aider que quand vous serez sur la voie — mais vous n'êtes pas encore sur la voie.

Il vous faut d'abord décider : la voie vous est-elle nécessaire ou non ? Comment allez-vous vous y prendre pour le savoir ? Si vous êtes sérieux, vous devez changer votre point de vue, vous devez changer votre mode de pensée, et aussi découvrir votre but, s'il y en a un. Mais vous ne pouvez pas y arriver tout seul. Vous devez faire appel à un ami capable de vous aider. N'importe qui peut aider — mais deux amis, en particulier, peuvent s'aider mutuellement à réviser leurs valeurs.

Il est très difficile d'être tout de suite sincère, mais si vous essayez, vous progresserez petit à petit. Quand vous pourrez être sincère, je pourrai vous montrer, ou vous aider à voir, les choses qui vous font peur, et vous découvrirez alors ce dont vous avez besoin, ce qui vous est utile. Ces valeurs peuvent réellement changer. Votre mental peut changer chaque jour — mais votre essence reste ce qu'elle est.

Là, il y a un risque. Même cette préparation du mental donne des résultats. Occasionnellement, un homme peut ressentir avec son essence quelque chose qui est très mauvais pour lui, ou tout au moins

pour la paix de son esprit. Il a déjà goûté à quelque chose et, bien qu'il puisse oublier, cette expérience peut se reproduire. Si elle est très forte, vos associations ne cesseront de vous le rappeler, et, si elle est intense, vous serez moitié d'un côté, moitié de l'autre, et vous ne trouverez plus aucun confort.

Cela n'est bien que pour un homme qui a vraiment la possibilité de changer et une chance de le faire. Les autres peuvent être très malheureux : ni chair ni poisson — ni même bons harengs. C'est un grand risque. Avant de penser à changer de chaise, vous feriez bien de considérer très soigneusement les deux chaises et de bien les regarder. Heureux l'homme qui est assis sur sa chaise ordinaire ! Mille fois plus heureux celui qui est assis sur la chaise des anges, mais combien malheureux celui qui n'a pas de chaise du tout ! Vous devez décider — est-ce que cela vaut la peine ? Examinez bien vos chaises et ré-évaluez vos valeurs.

Le premier but est d'oublier tout le reste, de parler avec votre ami, d'étudier et d'examiner les chaises. Mais je vous préviens, à peine aurez-vous commencé à regarder que vous découvrirez beaucoup de choses mauvaises dans votre chaise actuelle.

La prochaine fois, si vous avez vraiment décidé la manière dont vous allez orienter votre vie, je pourrai vous parler différemment. Essayez de vous voir, car vous ne vous connaissez pas. Vous devez comprendre le risque ; l'homme qui essaie de se voir peut être très malheureux ; car il verra bien des choses mauvaises, bien des choses qu'il voudra changer — et ce changement est très difficile. Il est facile de commencer, mais une fois que vous avez quitté votre siège, il est très difficile d'en trouver un autre — cela peut vous causer de grands tour-

ments. Chacun connaît la brûlure du remords. Aujourd'hui, votre conscience morale est relative, mais si vous changez vos valeurs, vous devrez cesser de vous mentir à vous-même. Quand vous aurez vu une chose, il vous sera beaucoup plus facile d'en voir une autre et beaucoup plus difficile de fermer les yeux. Il vous faut ou bien renoncer à voir ou bien en accepter les risques.

Il y a deux sortes d'amour

Le Prieuré, 24 mai 1923

Il y a deux sortes d'amour. L'un est un amour d'esclave ; l'autre doit être acquis par le travail. Le premier n'a aucune valeur ; seul le second, l'amour qui est le fruit d'un travail, a de la valeur. C'est l'amour dont parlent toutes les religions.

Si vous aimez quand « ça » aime, cela ne dépend pas de vous, et il n'y a aucun mérite à cela. C'est ce que nous appelons un amour d'esclave. Vous aimez même quand vous ne devriez pas aimer. Les circonstances vous font aimer, mécaniquement.

Le véritable amour est l'amour chrétien, religieux ; personne n'est né avec cet amour. Pour connaître cet amour, vous devez travailler. Certains savent cela depuis l'enfance, d'autres ne le comprennent qu'à un âge avancé. Si quelqu'un connaît l'amour véritable, c'est qu'il l'a acquis au cours de sa vie. Mais il est très difficile de l'apprendre. Et il est impossible de commencer à l'apprendre directement sur les gens. L'autre nous touche toujours à vif, nous met sur nos gardes et nous donne très peu de chances d'essayer.

L'amour peut être de différentes sortes. Pour comprendre de quelle sorte d'amour nous parlons, il est nécessaire de le définir.

En ce moment, nous parlons de l'amour pour la vie. Partout où il y a la vie, à commencer par les plantes, les animaux, en un mot partout où la vie existe, il y a l'amour. Chaque vie est une représentation de Dieu. Quiconque peut voir la représentation verra Celui qui est représenté. Chaque vie est sensible à l'amour. Même les choses inanimées comme les fleurs, qui n'ont pas de conscience, comprennent si vous les aimez ou non. Même la vie inconsciente réagit d'une manière différente envers chaque homme et fait écho à ses réactions.

Ce que vous semez, vous le récoltez ; et pas seulement en ce sens que si vous semez du blé vous aurez du blé. La question est comment vous semez. Le blé peut littéralement tourner à la paille. Dans la même terre, différentes personnes peuvent semer les mêmes graines, et les résultats seront différents. Mais ce ne sont là que des graines. L'homme est certainement plus sensible à ce qui est semé en lui. Les animaux aussi sont très sensibles, quoique moins que l'homme. Par exemple, X... avait été chargé du soin des animaux. Plusieurs sont tombés malades et sont morts, les poules pondaient de moins en moins, et ainsi de suite. Même une vache donnera moins de lait si vous ne l'aimez pas. La différence est tout à fait stupéfiante.

L'homme est plus sensible qu'une vache, mais inconsciemment. Et si vous éprouvez de l'antipathie ou de la haine envers une autre personne, c'est uniquement parce que quelqu'un a semé quelque chose de mauvais en vous. Celui qui désire apprendre à aimer son prochain doit commencer par essayer d'aimer les plantes et les animaux. Celui qui n'aime pas la vie n'aime pas Dieu. Commencer tout de suite par essayer d'aimer un homme est impossible, parce que cet homme est comme vous, et qu'en

réponse il vous attaquera. Mais un animal est muet et il se résignera tristement. C'est pourquoi il est plus facile de s'exercer d'abord avec des animaux.

Il est très important pour un homme qui travaille sur lui-même de comprendre qu'un changement ne peut s'opérer en lui que s'il change d'attitude envers le monde extérieur. En général, vous ne savez pas ce qui doit être aimé et ce qui ne doit pas être aimé, parce que tout cela est relatif ; chez vous une seule et même chose va être aimée et pas aimée, alors qu'objectivement il y a des choses que nous devons aimer ou ne pas aimer. C'est pourquoi, pratiquement, il est préférable de cesser de penser à ce que vous voulez appeler « bon » et « mauvais », et de n'agir que lorsque vous aurez appris à choisir par vous-même.

Maintenant, si vous voulez travailler sur vous-même, vous devez développer en vous différentes sortes d'attitudes. Sans vous attaquer aux grandes choses qui sont indéniablement reconnues comme mauvaises, exercez-vous de cette façon : si vous aimez une rose, essayez de ne pas l'aimer ; et si vous ne l'aimez pas, essayez de l'aimer. Il est mieux de commencer avec le monde des plantes ; à partir de demain, essayez de regarder les plantes comme vous ne les avez encore jamais regardées. Chacun de nous est attiré par certaines plantes et non par d'autres. Peut-être n'avons-nous pas encore remarqué cela. D'abord vous devez regarder la plante, puis en mettre une autre à sa place, observer et tâcher de comprendre pourquoi cette attirance ou cette aversion est là. Je suis sûr que chacun éprouve ou ressent quelque chose. C'est un processus qui prend place dans le subconscient, et le mental ne le voit

pas ; mais si vous commencez à regarder consciemment, vous verrez beaucoup de choses, vous découvrirez beaucoup d' « Amériques ». Les plantes, comme les hommes, ont des relations entre elles, et il existe aussi des relations entre les plantes et les hommes, mais elles changent de temps en temps. Toutes les choses vivantes sont liées les unes aux autres. Cela s'applique à tout ce qui vit. Les choses dépendent toutes les unes des autres.

Les plantes agissent sur les humeurs de l'homme et l'humeur de l'homme agit sur l'humeur de la plante. Pendant toute notre vie nous en ferons l'expérience. Même des fleurs en pot vivront ou mourront en fonction de nos humeurs.

Le libre arbitre

New York, 1er mars 1924

Question. — Le libre arbitre a-t-il une place dans votre enseignement ?

Réponse. — Le libre arbitre est une fonction du « moi » réel — de celui que nous appelons le Maître. Qui a un maître a une volonté. Qui n'en a pas n'a pas de volonté. Ce que l'on appelle ordinairement volonté est la résultante du « vouloir » et du « non-vouloir ». Par exemple, la pensée veut une chose et le sentiment ne la veut pas. Si la pensée se trouve être plus forte que le sentiment, l'homme obéit à la pensée. Dans le cas contraire, il obéira à ses sentiments. C'est cela qu'on appelle libre arbitre chez l'homme ordinaire. L'homme ordinaire est gouverné tantôt par le sentiment et tantôt par le corps. Très souvent il obéit aux ordres de son appareil automatique ; mille fois plus souvent il reçoit ses ordres du centre sexuel.

Un réel libre arbitre ne peut exister que là où la direction vient d'un « moi » unique — c'est-à-dire lorsque l'homme a un maître pour son équipage. L'homme ordinaire n'a pas de maître : le fiacre change sans cesse de passager, et chaque passager se nomme lui-même « moi ».

Pourtant, le libre arbitre est une réalité, il existe bel et bien. Mais nous, tels que nous sommes, nous ne pouvons pas l'avoir. Seul un homme réel peut l'avoir.

Q. — N'y a-t-il donc personne qui ait une volonté libre ?

R. — Je parle de la majorité des hommes. Ceux qui ont une volonté — ont une volonté. De toute façon, la volonté n'est pas un phénomène ordinaire. On ne peut pas l'avoir sur commande ; on ne la trouve pas au marché.

Q. — Quelle est la position de votre enseignement quant à la morale ?

R. — La morale peut être objective ou subjective. La morale objective est la même sur toute la terre ; la morale subjective est partout différente, et chacun la définit à sa façon : ce qui est « bien » pour l'un est « mal » pour l'autre, et vice versa. La moralité est un bâton à deux bouts — on peut le tourner comme on veut.

Depuis qu'il y a des hommes sur la terre, depuis le temps d'Adam, il s'est peu à peu constitué en nous — avec l'aide de Dieu, de la Nature et de tout ce qui nous entoure — un organe dont la fonction est la conscience morale. Tout homme a cet organe ; et celui qui est guidé par sa conscience se comporte automatiquement selon les Commandements.

Si notre conscience était ouverte et pure, nous n'aurions pas besoin de parler de morale. Consciemment ou inconsciemment, chacun se conduirait selon les injonctions de cette voix intérieure.

La conscience n'est pas un bâton à deux bouts. C'est la perception tout à fait nette, formée en nous à travers les âges, de ce qui est bien et de ce qui est mal. Malheureusement, pour de multiples raisons, cet organe est en général recouvert d'une sorte de croûte.

Q. — Qu'est-ce qui peut briser cette croûte ?

R. — Seule une souffrance intense ou un choc peuvent briser la croûte, et alors la conscience parle. Mais bientôt l'homme se tranquillise et l'organe se recouvre une fois de plus. Un choc très violent est nécessaire pour que l'organe soit automatiquement mis à nu.

Par exemple, un homme assiste à la mort de sa mère. Instinctivement, la conscience commence à parler en lui. Aimer, honorer, chérir sa mère est le devoir de tout homme. Mais l'homme est rarement un bon fils. Quand sa mère meurt, l'homme se rappelle comment il s'est comporté à son égard, et il commence à souffrir, à éprouver des remords de conscience. Mais l'homme est un vrai pourceau. Il oublie très vite et retourne à sa vieille façon de vivre.

Celui qui n'a pas de conscience ne peut pas être moral. Je peux savoir ce qu'il ne faut pas faire, mais, par faiblesse, je ne peux pas m'empêcher de le faire. Ainsi je sais — le docteur l'a dit — que le café est mauvais pour moi. Mais quand j'ai envie de café, je ne me souviens que du café. C'est seulement quand je n'ai pas envie de café que je suis d'accord avec le docteur, et que je m'abstiens. Quand mon désir est assouvi, je peux être moral jusqu'à un certain point.

Vous feriez mieux d'oublier la moralité. Toute

conversation sur la moralité serait maintenant du pur bavardage.

La moralité intérieure, voilà votre but. Votre but est d'être chrétien. Mais pour cela vous devez être en mesure de faire — et vous n'en êtes pas capable. Quand vous serez capable de faire, vous serez devenu un chrétien.

Quant à la moralité extérieure, elle est partout différente. On doit régler sa conduite sur celle des autres et, comme on dit : « Pour vivre avec les loups, il faut hurler avec les loups. » Cela, c'est la moralité extérieure.

Pour la moralité intérieure, l'homme doit être capable de faire, et pour cela il doit avoir un Moi.

Ce qui est nécessaire avant tout, c'est de séparer les choses intérieures des choses extérieures, comme je l'ai dit à propos de la considération intérieure et de la considération extérieure.

Par exemple, je suis assis ici, et bien que j'aie l'habitude de m'asseoir en tailleur sur le siège, je prends en considération ceux qui sont ici, je tiens compte de leur opinion, de leurs habitudes, et je m'assieds comme eux, les pieds au sol.

Quelqu'un me regarde de travers. Aussitôt cela déclenche des associations correspondantes dans mon sentiment et je me fâche. Je suis trop faible pour m'empêcher de réagir, de considérer intérieurement.

Ou bien, par exemple, je sais que le café ne me vaut rien, mais si je n'en bois pas, je ne serai pas capable de parler — je me sentirai trop fatigué. Je prends mon corps en considération et je bois mon café ; je le fais pour mon corps.

D'ordinaire nous vivons ainsi ; ce que nous sentons au-dedans, nous le manifestons au-dehors. Mais une frontière doit être établie entre l'intérieur et

l'extérieur, et nous devons apprendre à ne plus réagir intérieurement à quoi que ce soit, à ne pas nous laisser atteindre par les choses du dehors, et, par contre, à « considérer extérieurement » plus que nous ne le faisons maintenant. Par exemple, quand il faut être poli, nous devrions apprendre, si c'est nécessaire, à être encore plus polis que nous ne l'avons jamais été. On peut dire que ce qui a toujours été à l'intérieur doit être à l'extérieur et que ce qui était à l'extérieur doit être à l'intérieur.

Malheureusement, nous réagissons sans cesse. Par exemple, si je suis en colère, tout en moi est colère — toutes mes manifestations. Je peux apprendre à être poli quand je suis en colère, mais au-dedans je demeure le même. Pourtant, si je fais appel à mon bon sens, pourquoi serais-je en colère contre quelqu'un qui me regarde de travers, ou qui me lance une remarque blessante ? Peut-être le fait-il par inadvertance. Ou peut-être quelqu'un l'a-t-il excité contre moi. Il est esclave de l'opinion d'un autre — c'est un automate, un perroquet qui répète les paroles d'autrui. Demain, il peut changer d'opinion. Il est faible, mais moi je serai encore plus faible si je me laisse atteindre. Et je risque de compromettre ma relation avec les autres si je me mets en colère et fais d'une mouche un éléphant.

Il vous faut comprendre, et vous en faire une règle inébranlable, que vous ne devez pas prêter attention à l'opinion des autres ; vous devez être libres de ceux qui vous entourent. Quand vous serez libres intérieurement, vous serez vraiment libres.

Extérieurement, il est parfois nécessaire de faire semblant d'être fâché. Il se peut, par exemple, que vous deviez faire semblant d'être en colère. Si l'on vous frappe sur une joue, vous ne devez pas nécessairement tendre l'autre joue. Il est parfois néces-

saire de riposter de telle manière que l'autre en oubliera sa grand-mère. Mais intérieurement, on ne doit pas considérer.

Si vous êtes libres intérieurement, et que quelqu'un vous frappe sur la joue droite, il se peut que vous deviez offrir la joue gauche. Cela dépend du type d'homme. Il se peut que l'autre, cent ans après, n'ait pas oublié la leçon.

Dans certains cas il faut user de représailles, dans d'autres non. Il vous faut vous ajuster aux circonstances — maintenant vous ne le pouvez pas parce que, en vous, tout est inversé, chez vous le dedans est le dehors. Vous devez apprendre à différencier vos associations intérieures, jusqu'à ce que vous puissiez distinguer et reconnaître chacune de vos pensées. Mais il est nécessaire que vous y réfléchissiez et que vous vous demandiez pourquoi le faire.

Le choix d'une action n'est possible que si l'homme est libre intérieurement. L'homme ordinaire ne peut pas choisir, il ne peut pas se faire une estimation critique de la situation. Pour lui, l'extérieur est l'intérieur. Il faut apprendre à être impartial, à classifier et analyser chacune de ses actions comme s'il s'agissait de celles d'un étranger. Alors, on peut être juste. Etre juste, au moment même où l'action se passe, a cent fois plus de valeur qu'être juste après coup. Cela demande beaucoup. Une attitude impartiale est la base de la liberté intérieure ; c'est le premier pas vers le libre arbitre.

Q. — Est-il nécessaire de souffrir tout le temps pour garder la conscience ouverte ?

R. — Il y a beaucoup de sortes de souffrance. La souffrance, elle aussi, est un bâton à deux bouts. L'un des deux mène à l'ange, l'autre au diable. On doit se rappeler que le pendule oscille, et qu'une grande souffrance provoque en retour une grande réaction. L'homme est une machine très compliquée. A côté de tout bon chemin, il y a toujours un mauvais chemin qui lui correspond. L'un côtoie toujours l'autre. Là où il y a peu de bien, il y a aussi peu de mal ; là où il y a beaucoup de bien, il y a aussi beaucoup de mal. Il en va de même pour la souffrance : on a vite fait de se retrouver sur l'autre chemin. La souffrance se mue facilement en plaisir. La première fois que vous recevez un coup, vous avez mal ; la seconde fois moins ; la cinquième fois, vous avez déjà envie d'être battu. Il faut être sur ses gardes. Il faut savoir ce qui est nécessaire à chaque moment, car on peut s'écarter du chemin et tomber dans le fossé.

Q. — Quelle relation y a-t-il entre la conscience et l'acquisition du « Moi » ?

R. — Au début, la conscience sert uniquement à faire gagner du temps. Celui qui a une conscience est calme ; celui qui est calme a du temps, et il peut en profiter pour travailler. Si nous prenons l'homme ordinaire, tout son temps est absorbé par de petites choses. Une vibration cesse, une autre commence. Il est parfois gai, parfois triste et parfois en colère. La machine marche sans arrêt, le gaspillage se poursuit tout le temps.

L'accumulateur dont nous disposons ne peut contenir qu'une certaine réserve d'énergie. Cette énergie est recueillie chaque jour et dépensée chaque jour. L'énergie emmagasinée pendant notre sommeil met en marche nos associations de la journée.

Tout le long du jour, elle se dépense en nous ; quand vient la nuit, elle doit être renouvelée.

Notre réserve d'énergie est suffisante pour les besoins de la vie mécanique ordinaire ; mais non pour un travail actif sur soi-même. Si nous mettons en parallèle la dépense d'énergie qui s'effectue dans nos expériences mécaniques avec la consommation électrique d'une ampoule de cinq bougies, la dépense requise pour un travail actif sur soi correspondra à une ampoule de mille bougies, qui consomme le courant très rapidement. Avec notre réserve, il est possible de travailler peut-être pendant toute la matinée, mais il ne nous restera plus d'énergie pour l'après-midi, même pour nos activités ordinaires. Et sans cette énergie, l'homme n'est qu'un morceau de viande.

L'énergie doit être en quantité suffisante à la fois pour le travail nouveau et pour le travail quotidien. Mais il n'y a pas de place pour un nouvel accumulateur et il n'y a pas de batteries de rechange. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de dépenser l'énergie avec mesure. La Nature nous a faits tels qu'avec un fonctionnement normal nous puissions avoir assez d'énergie pour les deux sortes de travail. Mais nous avons perdu l'habitude du travail normal — il y a beaucoup de dépenses inutiles en nous, là où il ne devrait y en avoir aucune. La totalité d'énergie produite par notre dynamo est utilisée pour nos mouvements, nos pensées, nos émotions, nos sensations, nos manifestations ; et nos dépenses ne vont pas seulement à ce qui est nécessaire, mais bien plutôt à ce qui ne l'est en aucune façon.

Par exemple, quand je suis assis et que je parle, j'ai besoin d'énergie pour ma tête, mais en même temps je gesticule. Même si des gestes sont nécessaires pour mettre plus d'accent sur quelque chose,

aucune énergie n'est requise par les jambes, et pourtant je suis dans un état de tension continuelle.

Même si vous y pensez, vous ne pouvez pas vous empêcher de tendre vos muscles. Vous êtes impuissants, votre mental n'a aucun pouvoir pour donner des ordres. Une longue pratique est nécessaire pour se libérer des tensions inutiles.

Cependant, le corps ne consomme pas autant d'énergie que les associations. A chaque instant, nous avons des milliers de pensées, de sentiments, d'expériences mécaniques et inutiles. De plus, toutes ces expériences se font sans que nous soyons là. Nous dépensons notre énergie inconsciemment dans toutes les directions, et quand nous en avons besoin, il n'y en a plus. Avec un travail conscient, la dépense ne serait pas plus considérable.

Comme je l'ai déjà dit, nous ne pouvons pas intensifier la production d'énergie, ni modifier notre système ou augmenter la capacité de notre accumulateur. Par conséquent, pour avoir l'énergie nécessaire au travail sur nous-mêmes, nous devons apprendre à économiser l'énergie dont nous disposons.

Q. — Comment peut-on économiser l'énergie ?

R. — On peut apprendre à l'économiser, mais cela demande du temps. Commencez par ce qui vous est le plus accessible : la dépense d'énergie du corps. Vous ne pouvez pas commencer par le sentiment. Lorsque vous aurez appris à économiser l'énergie dépensée par votre corps, vous aurez acquis un goût qui vous servira de clef.

Q. — Est-ce qu'en restant allongé un homme dépense moins d'énergie ?

R. — L'énergie n'est pas seulement dépensée dans les fonctions du corps. Quand vous êtes couché, la seule différence c'est que vous recevez moins d'impacts extérieurs, mais la consommation de l'énergie dans les associations mentales est plus grande que d'habitude. Quand je marche, je dépense moins d'énergie que quand je suis assis parce que mes jambes se meuvent par inertie, je ne leur donne une impulsion que de temps en temps. C'est pareil avec une auto ; quand on la met en route, son moteur consomme plus d'énergie que lorsqu'elle a pris de la vitesse, car une grande partie de son mouvement procède alors de sa lancée. Ainsi, lorsque vous êtes couché, votre consommation d'énergie correspond à celle de la première vitesse d'une auto. De la même manière, la dépense d'énergie nécessaire au mouvement d'un seul et même muscle peut être variable. Quand vous commencez à faire des exercices physiques, vous mettez en action des muscles qui, jusqu'alors, ont rarement travaillé, et, par conséquent, n'ont aucun élan. Il faut longtemps pour que cet élan soit créé. Les mêmes mouvements nécessiteront ensuite une moindre dépense d'énergie. Mais c'est un résultat qui n'est pas atteint rapidement.

Q. — Est-ce vrai que les enfants ont plus d'énergie que les adultes ?

R. — Non. La quantité d'énergie est proportionnelle à la taille de l'organisme. Une grande machine a plus d'énergie. Seulement, les enfants en dépensent moins. Ils ont moins de matériel d'associations que les adultes, ils ont donc plus d'énergie disponible pour les manifestations physiques.

Peurs — identifications

Essentuki, 1917

L'homme est parfois perdu dans des pensées obsédantes, qui reviennent et reviennent sur le même objet, sur les mêmes choses désagréables qu'il se représente, et qui non seulement n'arriveront pas, mais en fait ne peuvent pas arriver.

Ces pressentiments d'ennuis, de maladie, de pertes, de situations embarrassantes, s'emparent souvent d'un homme à tel point qu'ils prennent la forme de rêves éveillés. Les gens cessent de voir et d'entendre ce qui arrive effectivement, et si quelqu'un réussit à leur prouver dans un cas précis que leurs pressentiments et leurs peurs n'étaient pas fondés, ils en éprouvent même une certaine déception, comme s'ils étaient frustrés d'une perspective agréable.

Il arrive très souvent qu'un intellectuel, qu'un homme appartenant à un milieu cultivé, ne se rende pas compte du rôle important que les peurs jouent dans sa vie. Il a peur de tout : de ses domestiques, des enfants du voisin, du portier dans le hall d'entrée, du marchand de journaux du coin, du chauffeur de taxi, du vendeur de la boutique voisine, d'un ami qu'il a rencontré dans la rue et qu'il essaie d'éviter, comme s'il ne l'avait pas vu. Et à leur tour,

les enfants, les domestiques, le portier, etc., ont peur de lui.

S'il en est ainsi en temps normal, dans les temps que nous traversons, cette peur qui pénètre tout devient flagrante.

Il n'est pas exagéré de dire qu'une grande part des événements de l'an dernier avaient pour base la peur, étaient le résultat de la peur.

La peur inconsciente est un aspect très caractéristique du sommeil.

L'homme est au pouvoir de tout ce qui l'entoure parce qu'il ne peut jamais regarder d'une manière assez objective sa relation avec son entourage.

Il ne peut jamais se retirer et s'observer au moment même où quelque chose l'attire ou le repousse. Et, du fait de cette incapacité, il s'identifie à tout.

Cela aussi est une caractéristique du sommeil.

Vous commencez une conversation dans le but déterminé d'obtenir de quelqu'un certaine information. Pour atteindre ce but, vous ne devez jamais cesser de vous observer, de vous rappeler ce que vous voulez, de prendre du recul et de maintenir un regard sur vous-même aussi bien que sur votre interlocuteur. Mais vous ne pouvez pas le faire. Neuf fois sur dix, vous serez identifié à la conversation et au lieu d'obtenir l'information souhaitée, c'est vous qui allez lui dire ce que vous n'aviez pas l'intention de lui dire.

Les gens ne soupçonnent pas à quel point ils sont au pouvoir de la peur. Cette peur n'est pas facile à définir. Le plus souvent, c'est la peur des situations embarrassantes, la peur de ce que peut penser l'autre. Parfois, cette peur devient presque une obsession maniaque.

Les diverses sortes d'influences

New York, 24 février 1924

L'homme est soumis à de nombreuses influences, qui peuvent être divisées en deux catégories : celles qui résultent de causes physiques et chimiques, et celles qui sont d'origine associative et qui résultent de notre conditionnement.

Les influences physico-chimiques sont de nature matérielle et proviennent de la combinaison de deux substances qui, en fusionnant, engendrent quelque chose de nouveau. Ces influences surgissent indépendamment de nous. Elles agissent du dehors.

Par exemple, les émanations d'une personne peuvent se combiner avec les miennes — le mélange donne naissance à quelque chose de nouveau. Et cela n'est pas seulement vrai pour les émanations extérieures, il en va de même à l'intérieur de l'homme.

Vous avez peut-être remarqué que vous vous sentez à l'aise ou mal à l'aise lorsqu'une personne est assise auprès de vous. Quand il n'y a pas d'accord, nous nous sentons mal à l'aise.

Chaque homme a différentes sortes d'émanations qui ont leurs propres lois, et sont susceptibles de combinaisons variées.

Les émanations d'un centre forment des combinaisons multiples avec les émanations d'un autre

centre. Cette sorte de combinaison est chimique. Les émanations varient — jusqu'à dépendre du fait que j'ai pris du thé ou du café.

Les influences associatives sont totalement différentes. Si quelqu'un me bouscule, on encore s'il pleure, l'effet sur moi est mécanique. Cela met en branle une certaine sorte de souvenir, et ce souvenir ou association déclenche en moi d'autres associations, et ainsi de suite. Sous l'effet de ce choc mes sentiments, mes pensées changent. Un tel processus n'est pas chimique mais mécanique.

Ces deux sortes d'influences ont leur source dans des réalités toutes proches de nous. Mais il y a d'autres influences qui proviennent de vastes foyers tels que la Terre, les planètes, le Soleil, soumis à des lois d'un autre ordre. En même temps, de nombreuses influences venant de ces grandes entités ne peuvent pas nous atteindre si nous sommes entièrement sous l'influence de petites choses.

Parlons d'abord des influences physico-chimiques. J'ai déjà dit que l'homme a plusieurs centres. J'ai parlé de la voiture, du cheval et du cocher ainsi que des brancards, des rênes et de l'éther. Toute chose a ses propres émanations et sa propre atmosphère. La nature de chaque atmosphère lui est particulière, parce que chacune a une origine différente, des propriétés différentes et un contenu différent. Elles sont semblables les unes aux autres, mais les vibrations de leur matière diffèrent.

La voiture, notre corps, a une atmosphère possédant des propriétés spéciales.

Mes sentiments aussi produisent une atmosphère, dont les émanations peuvent se propager à longue distance.

Quand je pense sur le mode associatif, il en résulte des émanations d'une troisième sorte.

Quand dans la voiture la place vide est occupée par un passager, les émanations sont encore différentes, distinctes des émanations du cocher. Le passager n'est pas un rustre : il pense philosophie et non whisky.

Ainsi, chaque homme peut avoir quatre sortes d'émanations, mais il ne les a pas nécessairement. Il peut avoir davantage d'émanations d'une certaine sorte et moins d'une autre. Les hommes varient à cet égard et un seul et même homme peut aussi être différent selon les moments. J'ai pris du café mais il n'en a pas pris — l'atmosphère est différente. Je fume mais elle soupire.

Il y a toujours interaction, parfois nuisible, parfois bénéfique pour moi. A chaque minute, je suis ceci ou cela, et autour de moi c'est comme ci ou comme ça. Et les influences en moi varient elles aussi. Je ne peux rien changer. Je suis un esclave. Ces influences, je les appelle physico-chimiques.

Les influences associatives sont complètement différentes. Prenons d'abord les influences associatives exercées sur moi par la « forme ». La forme m'influence. J'ai l'habitude de voir une forme particulière et quand elle est absente, j'ai peur. La forme donne le choc initial à mes associations. La beauté, elle aussi, est « forme ». En réalité, nous ne pouvons pas voir la forme telle qu'elle est, nous ne voyons qu'une image.

La seconde de ces influences associatives est constituée par mes sentiments, mes sympathies ou antipathies.

Vos sentiments me touchent, mes sentiments réa-

gissent en conséquence. Mais quelquefois, c'est tout le contraire. Cela dépend des combinaisons. Ou c'est vous qui m'influencez, ou c'est moi qui vous influence. Cette influence peut être appelée « relation ».

La troisième de ces influences associatives s'appellera « persuasion » ou « suggestion ». Par exemple, un homme en persuade un autre avec des mots. Quelqu'un vous persuade, vous persuadez quelqu'un d'autre. Tout le monde persuade, tout le monde suggestionne.

La quatrième de ces influences associatives réside dans la supériorité d'un homme sur un autre. Là, il se peut qu'il n'y ait pas d'influence venant de la forme ou du sentiment. Vous savez que tel homme est plus intelligent, plus riche, qu'il est capable de parler de certains sujets ; en un mot, il possède quelque chose de spécial, une sorte d'autorité. Tout cela vous atteint, parce que cela vous dépasse, et la chose se produit en dehors de tout sentiment.

Ainsi, il y a huit sortes d'influences. La moitié d'entre elles sont physico-chimiques ; l'autre moitié associatives.

De plus, il existe d'autres influences qui nous atteignent très profondément. Chaque moment de notre vie, chaque sentiment, chaque pensée reçoit une coloration des influences planétaires. Là encore, nous sommes des esclaves.

Je ne traiterai qu'avec brièveté de cet aspect et je reviendrai ensuite au sujet principal. N'oubliez pas ce dont nous avons parlé. La plupart des gens n'ont pas de suite dans les idées et s'écartent constamment du sujet.

La Terre et toutes les autres planètes sont en continuel mouvement, chacune avec une vitesse différente. Tantôt elles se rapprochent et tantôt elles s'éloignent. Leur interaction se trouve ainsi intensifiée ou affaiblie, ou même cesse tout à fait. Pour l'instant, il suffira de dire que les influences planétaires sur la Terre alternent : tantôt une planète agit, tantôt une autre, tantôt une troisième et ainsi de suite. Un jour nous étudierons l'influence de chaque planète séparément, mais aujourd'hui, pour vous donner une idée générale, nous les prendrons dans leur totalité.

Schématiquement, nous pouvons décrire ces influences de la façon suivante. Imaginons une grande roue suspendue au-dessus de la Terre, avec sept ou neuf énormes projecteurs de couleur fixés sur la jante. La roue tourne et la lumière des divers projecteurs est dirigée tour à tour vers la Terre — par conséquent la Terre est toujours colorée par la lumière du projecteur qui l'éclaire à un moment donné.

Tous les êtres nés sur la Terre sont colorés de la lumière qui prévaut au moment de leur naissance et conservent cette coloration tout au long de leur vie. De même qu'il n'y a pas d'effet sans cause, il ne peut y avoir de cause sans effet. Et sans nul doute les planètes ont une influence énorme à la fois sur la vie de l'humanité en général et sur la vie de chaque individu en particulier. C'est une grande erreur de la science moderne de ne pas reconnaître cette influence. Mais cette influence n'est pas si grande que les « astrologues » modernes voudraient nous le faire croire.

L'homme est un produit de l'interaction de trois sortes de matières : l'une, positive (l'atmosphère de

la Terre) ; la seconde, négative (les minéraux, les métaux) ; et une troisième combinaison (les influences planétaires) qui vient de l'extérieur et rencontre ces deux matières. Cette force neutralisante, c'est l'influence planétaire colorant chaque nouvelle vie qui surgit. La coloration demeure pour la totalité de son existence. Si la couleur était le rouge, lorsque cette « vie » rencontrera du rouge, elle se sentira en correspondance.

Certaines combinaisons de couleur ont un effet calmant ; d'autres, un effet perturbateur ; chaque couleur a sa propriété spécifique. C'est une loi, une affaire de différences chimiques. Il y a, pour ainsi dire, des combinaisons « sympathiques » et des combinaisons « antipathiques ». Par exemple, le rouge stimule la colère, le bleu éveille l'amour. La combativité correspond au jaune. Donc, si je suis enclin à me mettre soudainement en colère, c'est dû à l'influence des planètes.

Cela ne veut pas dire que vous ou moi existions effectivement de cette façon, mais c'est une possibilité. Des influences plus fortes sont susceptibles d'intervenir. Parfois une autre influence agit de l'intérieur et vous empêche de ressentir l'influence extérieure ; vous pouvez être alors si fortement préoccupé que vous êtes, pour ainsi dire, enfermé dans une armure. Et ce n'est pas seulement vrai des influences planétaires. Souvent une influence de source lointaine ne peut vous toucher. Plus distante est l'influence, plus faible elle est. Même si elle était spécialement envoyée pour vous, elle pourrait ne pas vous atteindre parce que votre armure l'empêcherait.

Plus un homme est développé, plus il est soumis aux influences. Parfois, en cherchant à nous libérer des influences, nous nous libérerons d'une pour

tomber sous beaucoup d'autres, et deviendrons ainsi encore moins libres, encore plus esclaves.

Nous avons parlé de neuf influences.

A tout instant, tout nous influence. Chaque pensée, chaque sentiment, chaque mouvement est le résultat d'une influence ou d'une autre. Tout ce que nous faisons, toutes nos manifestations sont ce qu'elles sont parce que quelque chose nous influence de l'extérieur. Tantôt cet esclavage nous humilie, tantôt non : cela dépend de ce que nous aimons. Nous vivons également sous de nombreuses influences que nous partageons avec les animaux. Nous pouvons chercher à nous affranchir d'une ou deux d'entre elles, mais une fois libres nous en acquérons dix autres. Pourtant nous avons une certaine marge de choix, autrement dit nous pouvons conserver certaines influences et nous libérer d'autres. Il est possible de s'affranchir de deux sortes d'influences.

Pour se libérer des influences physico-chimiques, il faut être passif. Je le répète, il s'agit des influences dues aux émanations de l'atmosphère du corps, des sentiments, de la pensée, et, chez certains, de l'éther aussi. Pour être capable de résister à ces influences, il faut être passif. Alors, on peut en devenir un peu plus libre. Ici intervient la loi d'attraction. Le même attire le même. C'est-à-dire que toute chose va vers l'endroit où il y a davantage de ce qui est de même nature qu'elle. A celui qui possède beaucoup, davantage est donné. A celui qui a peu, même ce peu est ôté.

Si je suis calme, mes émanations ont du poids, si bien que d'autres émanations viennent à moi et que je peux les absorber, dans la mesure où j'ai de

la place pour elles. Mais si je suis agité, je ne possède pas assez d'émanations parce qu'elles s'en vont vers d'autres.

Si des émanations viennent à moi, elles occupent les endroits vacants, car elles sont nécessaires là où il y a du vide.

Les émanations demeurent là où règne le calme, là où il y a absence de conflit, là où il se trouve une place vide. S'il n'y a pas de place, si tout est plein, les émanations peuvent venir jusqu'à moi, mais elles rebondissent ou passent. Si je suis calme, je dispose d'une place vide et je peux les recevoir ; mais si je suis rempli, elles ne me dérangent pas. Ainsi je suis en bonne position dans les deux cas.

Se libérer des influences de la seconde sorte, c'est-à-dire des influences associatives, exige une lutte artificielle. Ici joue la loi de répulsion. Cette loi consiste en ceci : là où il y a peu, il est beaucoup ajouté. Autrement dit, c'est le contraire de la première loi. Avec les influences de la seconde sorte, tout se déroule conformément à la loi de répulsion.

Donc, pour se libérer soi-même des influences, il y a deux principes distincts pour les deux sortes d'influences. Si vous voulez vous libérer, vous devez savoir quel principe appliquer dans chaque cas particulier. Si vous faites appel à la « répulsion » quand l' « attraction » est nécessaire, vous serez perdu. Bien des gens font le contraire de ce qui est requis. Il est pourtant facile d'opérer la distinction entre les deux influences en question. Cela peut se faire à l'instant même.

En ce qui concerne les autres influences, il faut un grand savoir. Mais ces deux sortes d'influences

sont faciles à distinguer : chacun, s'il se donne la peine de regarder, peut discerner de quelle sorte d'influences il s'agit. Mais certaines personnes, tout en sachant que ces émanations existent, ne voient pas entre elles de différence. Pourtant, il est facile de les distinguer si on les observe attentivement. C'est vraiment intéressant de se lancer dans une telle étude ; chaque jour, on obtient des résultats plus intéressants, on acquiert un goût pour la discrimination. Mais cela est très difficile à expliquer théoriquement.

Il est impossible d'obtenir un résultat immédiat et de se libérer sur-le-champ de ces influences. Mais les étudier et les distinguer reste possible pour chacun.

Changer est un but lointain ; cela exige beaucoup de temps et de travail. Mais l'étude ne prend pas beaucoup de temps. Et si vous vous préparez en vue du changement, la tâche sera moins difficile, vous n'aurez plus besoin de perdre du temps en discrimination.

L'étude de la seconde sorte d'influences, les influences associatives, est plus aisée dans la pratique. Prenons, par exemple, l'influence s'exerçant à travers la forme. Ou bien vous m'influencez, ou bien je vous influence. Mais la forme est extérieure : mouvements, vêtements, propreté ou le contraire — ce qu'on appelle généralement le « masque ». Si vous comprenez, vous pouvez aisément le changer. Supposons qu'il vous aime en noir ; grâce à cela vous pouvez l'influencer. Ou c'est elle qui peut vous influencer. Mais voulez-vous changer de robe pour lui tout seul ou pour beaucoup de gens ? Il y en a qui le font pour lui seulement et d'autres pas. Parfois un compromis est nécessaire.

Ne prenez jamais rien à la lettre. Je ne dis cela qu'à titre d'exemple.

En ce qui concerne la seconde catégorie d'influences associatives, celle que nous avons appelée « sentiment » et « relation », nous devrions savoir que l'attitude des autres à notre égard dépend de nous. Si vous voulez vivre intelligemment, vous devez avant tout comprendre que la responsabilité de presque tous les sentiments, bons ou mauvais, que vous inspirez, réside en vous, dans votre attitude extérieure et intérieure. L'attitude des autres reflète souvent votre propre attitude. Vous commencez, l'autre vous suit. Vous aimez, elle aime. Vous êtes irrité, elle est irritée. C'est la loi : vous recevez ce que vous donnez.

Mais, parfois, c'est différent. Parfois, il faudrait aimer celui-ci et ne pas aimer celui-là. Dans certains cas, si vous l'aimez, elle ne vous aimera pas ; mais dès que vous cesserez de l'aimer, elle va se mettre à vous aimer. Cela est dû aux lois physico-chimiques.

Toute chose est le résultat de trois forces : partout il y a affirmation et négation, cathode et anode. L'homme, la Terre, tout ce qui existe est comme un aimant. La différence réside seulement dans la quantité des émanations. Partout deux forces sont à l'œuvre ; l'une attire, l'autre repousse. Comme je viens de le dire, l'homme est aussi un aimant. La main droite pousse, la main gauche tire, ou vice versa. Certaines choses émanent beaucoup, d'autres moins ; mais chaque chose attire ou repousse. Il y a toujours « l'un qui pousse, l'autre qui tire » ou « l'un qui tire, l'autre qui pousse ». Quand votre manière de tirer et de pousser est en harmonie avec celle d'un autre, cela donne l'amour et l'entente complète. C'est pourquoi les résultats peuvent être

très divers. Selon qu'il y a ou non correspondance quand je pousse et qu'il tire, le résultat sera très différent. Parfois lui et moi repoussons en même temps. Si l'accord se fait, l'influence qui en résulte est calmante. Sinon, c'est l'inverse.

Une chose dépend d'une autre. Par exemple, je ne peux pas être calme : je pousse et il tire. Ou bien je ne peux pas être calme si je n'arrive pas à modifier la situation. Mais nous pouvons tenter de nous adapter. Il existe une loi selon laquelle après une poussée vient une pause. Nous pouvons utiliser cette pause, si nous sommes capables de la maintenir et de ne pas nous précipiter au-devant de la poussée suivante. Si nous savons rester calmes, nous tirerons bénéfice des vibrations qui se prolongent après le mouvement de poussée.

Chacun est capable d'arrêter un mouvement, car il existe une loi selon laquelle toute chose ne se meut qu'aussi longtemps que dure son impulsion. Après quoi elle s'arrête. Lui aussi bien que moi, chacun de nous peut arrêter le mouvement.

Tout se produit de cette façon. Un choc au cerveau et les vibrations se mettent en branle. Les vibrations se prolongent par inertie comme les ronds à la surface de l'eau lorsqu'on y jette une pierre. Si l'impact est fort, un long moment s'écoule avant que le mouvement s'apaise. Il en va de même avec les vibrations dans le cerveau. Si je ne donne pas continuellement des chocs, elles s'arrêtent, se calment. Il faut apprendre à les arrêter.

Si j'agis consciemment, l'interaction se fera consciemment. Si j'agis inconsciemment, tout sera le résultat de ce qui sort de moi.

J'affirme une chose ; aussitôt il se met à me contredire. Je dis que c'est noir ; il sait que c'est noir, mais il a envie de discuter et commence à

affirmer que c'est blanc. Si je fais exprès de lui donner raison, il va tourner casaque et affirmer ce qu'il niait auparavant. Il ne peut pas tomber d'accord parce que chaque choc provoque en lui l'opposition. S'il se lasse, il se peut qu'il acquiesce extérieurement, mais non intérieurement. Par exemple, je vous vois ; j'aime votre visage. Ce choc nouveau, plus puissant que la conversation, me fait acquiescer extérieurement. Parfois, vous êtes déjà convaincu, mais vous continuez à discuter.

Il est très intéressant d'observer la conversation des autres, à condition de rester soi-même en dehors. C'est bien plus intéressant que le cinéma. Parfois deux personnes parlent de la même chose, l'une émet une affirmation, l'autre ne comprend pas mais se met à discuter... bien qu'elle soit du même avis.

Tout est mécanique.

En ce qui concerne les relations, la chose peut être formulée ainsi : les relations extérieures dépendent de nous. Nous pouvons les changer si nous prenons les mesures nécessaires.

La troisième sorte d'influences, la suggestion, est très puissante. Chacun subit l'influence de la suggestion ; chacun exerce une suggestion sur un autre. De nombreuses suggestions agissent très facilement sur nous, surtout si nous ne savons pas que nous y sommes exposés. Mais même si nous le savons, les suggestions pénètrent.

Il existe une loi qu'il est très important de comprendre. En règle générale, à quelque moment que ce soit, un seul centre travaille en nous — la pensée ou le sentiment. Notre sentiment est d'une certaine espèce quand un autre centre ne l'observe pas, quand le pouvoir de critiquer est absent. Par lui-même, un

centre n'a ni conscience ni mémoire ; c'est un morceau de viande sans sel d'une sorte particulière, un organe, une certaine combinaison de substances qui possède simplement une capacité spéciale d'enregistrement.

En fait, on pourrait parfaitement le comparer à la couche sensible d'un ruban enregistreur. Si je lui dis quelque chose, il peut plus tard le répéter. Il est complètement mécanique, organiquement mécanique. Tous les centres diffèrent tant soit peu quant à leur substance, mais leurs propriétés sont les mêmes.

Si je dis à un centre que vous êtes beau, il le croit. Si je lui dis que ceci est rouge — il le croit aussi. Mais il ne comprend pas ; sa compréhension est entièrement subjective. Par la suite, si je lui pose une question, il répond en répétant ce que j'ai dit. Il ne changera pas, ni en cent ans ni en mille ans. Il restera toujours le même. Notre mental n'a pas de faculté critique en lui-même, pas de conscience, rien. Et tous les autres centres sont pareils.

Qu'est-ce alors que notre conscient, notre mémoire, notre faculté critique ? C'est très simple. C'est ce qui entre en action quand un centre en observe spécialement un autre, quand il voit et sent ce qui s'y passe et, le voyant, enregistre le tout en lui-même.

Il reçoit de nouvelles impressions ; et par la suite, si nous voulons savoir ce qui s'est produit auparavant, c'est en cherchant dans un autre centre que nous serons en mesure de trouver ce qui s'est passé dans le premier. Il en va de même avec notre faculté critique — un centre en observe un autre. Avec un centre, nous savons que cette chose est rouge, mais un autre centre la voit bleue. Un centre essaie tou-

jours d'en persuader un autre. Voilà ce qu'est la faculté critique.

Si pendant longtemps deux centres sont en désaccord à propos d'une chose, ce désaccord nous empêche d'y réfléchir davantage.

Si un autre centre ne veille pas, le premier continue à penser comme il l'a fait au départ. Nous observons très rarement un centre à partir d'un autre — par moments seulement, peut-être une minute par jour. Quand nous dormons, nous ne regardons jamais un centre à partir d'un autre ; et nous ne le faisons que de temps à autre, une fois éveillés.

Dans la majorité des cas, chaque centre vit sa propre vie. Il croit tout ce qu'il entend, sans discernement, et enregistre tout comme il l'a entendu. S'il entend quelque chose qu'il a déjà entendu, il se borne à enregistrer. S'il entend quelque chose qui ne semble pas concorder, par exemple quand ce qui était rouge est devenu bleu, il résiste ; non parce qu'il désire savoir ce qui est vrai, mais simplement parce qu'il n'y croit pas immédiatement. Et cependant, il croit, il croit tout. Si quelque chose change, il lui faut simplement du temps pour que les perceptions se mettent en place.

Si un autre centre ne le surveille pas à ce moment-là, il met le bleu sur le rouge. Et ainsi bleu et rouge demeurent ensemble. Plus tard, quand nous lirons l'enregistrement, il commencera par répondre : « rouge ». Mais « bleu » aurait tout aussi bien pu sortir.

Il nous est possible d'obtenir une perception critique de toute impression nouvelle si nous faisons en sorte que, durant la perception, un autre centre se trouve présent et perçoive ces informations sous un autre angle. Supposons qu'en ce moment je dise quelque chose de nouveau. Si vous m'écoutez avec

un seul centre, il n'y aura rien de nouveau pour vous dans ce que je dis. Il vous faut écouter autrement. Sinon, comme il n'y avait rien avant, il n'y aura rien maintenant. Tout aura le même prix : le bleu sera rouge, le rouge sera bleu, et une fois de plus il n'y aura pas connaissance. Le bleu peut même devenir jaune.

Si vous voulez entendre de nouvelles choses d'une nouvelle façon, vous devez écouter d'une nouvelle façon. Cela est nécessaire non seulement dans le travail, mais aussi dans la vie. Vous pouvez devenir un peu plus libre dans la vie, un peu plus assuré, si vous commencez à vous intéresser à toutes les choses nouvelles et à vous les rappeler par une nouvelle méthode. Cette nouvelle méthode peut se comprendre facilement. Elle ne sera plus totalement automatique, mais semi-automatique. Cette nouvelle méthode consiste en ceci : quand la pensée est déjà là, essayez de sentir. Quand vous sentez quelque chose, essayez de diriger vos pensées sur votre sentiment. Jusqu'à présent, pensée et sentiment ont été séparés.

Commencez à surveiller votre pensée ; éprouvez ce que vous pensez. Préparez-vous en vue de demain, et garantissez-vous contre les déceptions. Vous ne comprendrez jamais ce que je veux transmettre, si vous vous bornez à écouter comme d'habitude.

Prenez tout ce que vous savez déjà, tout ce que vous avez lu, tout ce que vous avez vu, tout ce qu'on vous a montré — je suis certain que vous n'en comprenez rien. Si jamais vous vous demandiez sincèrement à vous-même : « Est-ce que je comprends pourquoi deux et deux font quatre ? », vous découvririez que vous n'en êtes même pas sûr. Vous avez entendu quelqu'un d'autre le dire et vous répétez ce que vous avez entendu. Et ce n'est pas seulement

aux choses de la vie quotidienne, mais aux sujets les plus élevés que vous ne comprenez rien. Rien de ce que vous avez n'est à vous.

Il y a en vous une poubelle, et, jusqu'à présent, vous avez tout jeté pêle-mêle dedans. Elle est pleine de choses précieuses que vous pourriez utiliser. Il y a des spécialistes qui ramassent toutes sortes de déchets dans les poubelles ; certains se font beaucoup d'argent par ce moyen. Dans vos poubelles vous avez assez de matériel pour tout comprendre. Si vous comprenez, vous saurez tout. Il n'est pas nécessaire d'accumuler davantage dans la poubelle — tout y est déjà. Mais il manque la compréhension — la place de la compréhension est vide.

Vous pouvez détenir une grosse somme d'argent qui ne vous appartient pas, mais vous vous trouveriez bien mieux d'en posséder moins, ne serait-ce que cent dollars, qui seraient à vous en propre. Malheureusement, rien de ce que vous avez n'est à vous.

Une grande idée ne devrait être reçue qu'avec une grande compréhension. Pour nous, les petites idées sont tout ce que nous sommes capables de comprendre — et encore.

Mieux vaut posséder une petite chose intérieurement qu'une grande extérieurement.

Prenez votre temps. Vous pouvez partir de ce que vous voudrez et y penser ; mais pensez autrement que vous n'avez pensé jusqu'ici.

La libération mène à la libération

Le Prieuré, 13 février 1923

La libération mène à la libération.

Telles sont les premières paroles de Vérité, non de la vérité entre guillemets, mais de la vérité au vrai sens du terme — la vérité qui n'est pas seulement théorique, qui n'est pas un simple mot, mais qui peut être effectivement mise en pratique.

Le sens caché de ces mots peut être expliqué de la manière suivante.

Par libération, nous entendons cette libération qui est le but de toutes les écoles, de toutes les religions, à toutes les époques.

Cette libération peut être vraiment très grande. Tous les hommes la désirent, tous les hommes s'efforcent de l'obtenir. Mais elle ne peut être atteinte sans une première libération — une petite libération. La grande libération est une libération des influences extérieures. La petite libération est une libération des influences intérieures.

Dans les premiers temps, cette petite libération semble très grande, parce qu'un débutant dépend très peu des influences extérieures. Seul un homme déjà libéré des influences intérieures tombe sous l'emprise des influences extérieures.

Les influences intérieures empêchent l'homme de

tomber sous les influences extérieures. Peut-être est-ce mieux ainsi.

Les influences intérieures, l'esclavage intérieur, viennent de sources variées ainsi que de nombreux facteurs indépendants. Indépendants, en ce sens qu'il s'agit tantôt d'une chose, tantôt d'une autre, car nous avons beaucoup d'ennemis.

Ces ennemis sont en si grand nombre que la vie ne serait pas assez longue s'il fallait lutter séparément contre chacun d'eux afin de nous en libérer. Il nous faut donc trouver une méthode, une ligne de travail, qui nous permette de détruire simultanément le plus grand nombre possible de ces ennemis intérieurs qui sont à l'origine de ces influences.

J'ai dit que nous avions toutes sortes d'ennemis. Mais les principaux et les plus actifs sont la vanité et l'amour-propre. Il existe même un enseignement qui les qualifie de représentants et de messagers du Diable.

Pour certaines raisons, on les appelle aussi Madame Vanité et Monsieur Amour-propre.

Comme je l'ai dit, ces ennemis sont nombreux. Je n'ai mentionné que ces deux-là en raison de leur caractère fondamental. Pour le moment, on aurait du mal à les énumérer tous. Il serait difficile de travailler sur chacun d'eux spécifiquement et de manière directe, et cela prendrait trop de temps puisqu'ils sont si nombreux. Aussi devons-nous agir sur eux indirectement de manière à nous libérer de plusieurs d'entre eux à la fois.

Ces représentants du Diable se tiennent constamment sur le seuil qui nous sépare de l'extérieur et empêchent aussi bien les bonnes que les mauvaises influences extérieures de pénétrer en nous. De sorte qu'ils ont à la fois un bon et un mauvais côté.

Pour un homme qui veut faire un choix entre les influences qu'il reçoit, c'est un avantage d'avoir ces gardiens. En revanche, celui qui veut accueillir toutes les influences, quelles qu'elles soient — car il est impossible de ne retenir que les bonnes — doit se libérer du plus grand nombre de ces gardiens, et pour finir les éliminer complètement.

Pour cela, il y a de nombreuses méthodes, et un grand nombre de moyens. Personnellement, je vous conseillerais de tenter de vous libérer, et cela sans échafauder de théories inutiles, mais à l'aide d'une simple réflexion, d'une réflexion active.

Par une réflexion active, la chose est possible. Mais pour celui qui n'y arrive pas, qui ne parvient pas à ses fins par cette méthode, il n'y aura pas d'autre moyen d'aller plus loin.

Prenons, par exemple, l'amour-propre qui occupe pratiquement la moitié du temps de notre vie. Si, du dehors, quelqu'un ou quelque chose a blessé notre amour-propre, la force du choc reçu ferme toutes les portes, nous coupant ainsi de la vie, non seulement au moment même, mais pour très longtemps.

Lorsque je suis en relation avec l'extérieur, je vis. Si je ne vis qu'à l'intérieur, ce n'est pas la vie. Mais tout le monde vit de cette manière. Quand je m'observe, je me relie à l'extérieur.

Par exemple, je suis assis ici. M... est là, ainsi que K... — nous vivons ensemble. M... m'a traité d'idiot, je suis offensé. K... m'a regardé de travers, je suis offensé. Je « considère », je suis blessé, et je ne retrouverai pas mon calme ni mon équilibre avant longtemps.

Nous sommes tous aussi susceptibles, nous passons tous sans cesse par des expériences semblables. A peine une épreuve commence-t-elle à s'atténuer qu'une autre, de même nature, a déjà pris sa place.

Notre machine est ainsi faite qu'elle ne comporte pas d'aires distinctes pour des expériences simultanées.

Nous n'avons qu'une seule place pour nos expériences psychiques. De sorte que si cette place est occupée par des épreuves comme celles dont je viens de parler, il n'est pas question pour nous d'avoir les expériences que nous désirons. Car ces expériences, auxquelles devraient nous faire accéder certains comportements intérieurs, ne pourront pas avoir lieu, tant que les choses resteront ce qu'elles sont.

M... m'a traité d'idiot. Pourquoi serais-je offensé ? Je ne me sens pas offensé, de telles choses ne m'atteignent pas. Non que je n'aie pas d'amour-propre, j'en ai peut-être plus que n'importe qui. C'est peut-être cet amour-propre lui-même qui m'empêche d'être offensé.

Je réfléchis, je raisonne exactement à l'opposé de la manière habituelle. Il m'a traité d'idiot. Et lui, qui est-il donc ? Un sage ? Peut-être est-il un idiot ? ou un fou ? On ne peut pas attendre d'un gamin qu'il soit un sage. Je ne peux donc pas exiger de lui qu'il soit un sage. Son raisonnement était stupide. Quelqu'un lui aura parlé de moi, ou bien il s'est forgé lui-même l'idée que j'étais un idiot. Tant pis pour lui. Je sais bien que je ne suis pas un idiot, donc cela ne m'offense pas. Qu'un idiot m'ait traité d'idiot, cela ne m'affecte pas intérieurement.

Mais si, à un moment donné, je me suis comporté comme un idiot, et que quelqu'un me traite d'idiot, je ne suis pas blessé non plus puisque ma tâche est de ne pas en être un — je suppose que c'est là le but de chacun. Ce quelqu'un me rappelle donc mon but, il m'aide à voir que je suis un idiot et que j'ai agi comme un idiot. J'y réfléchirai, et

peut-être que la prochaine fois je n'agirai pas comme un idiot.

Ainsi, ni dans un cas ni dans l'autre, je ne suis blessé.

K... m'a regardé de travers. Cela ne m'offense pas ; au contraire, j'ai pitié de K... J'ai pitié de lui à cause du sale regard qu'il m'a lancé. Pour un sale regard il doit y avoir un motif. Quel motif peut-il bien avoir ?

Je me connais. Je peux juger d'après cette connaissance que j'ai de moi.

Quelqu'un a pu lui dire quelque chose qui lui a donné une fausse opinion de moi. Je le plains d'être esclave au point de ne me regarder qu'à travers les yeux d'autrui. Cela prouve qu'il *n'est pas*. C'est un esclave, donc il ne peut pas me blesser.

Tout cela comme un exemple d'une certaine manière de réfléchir.

En réalité, la cause secrète de toutes ces réactions réside dans le fait que nous ne nous possédons pas nous-mêmes et que nous ne possédons pas non plus de véritable amour-propre. L'amour-propre est une grande chose. Si l'amour-propre, tel que nous le considérons d'habitude, est une chose répréhensible, le vrai amour-propre, que par malheur nous ne possédons pas, est désirable et nécessaire.

L'amour-propre ordinaire est le signe d'une haute opinion de soi-même. Qu'un homme ait cet amour-propre, cela montre ce qu'il est.

Comme nous l'avons déjà dit, l'amour-propre est un représentant du Diable ; c'est notre pire ennemi, le frein principal à nos aspirations et à nos accomplissements. L'amour-propre est l'arme maîtresse du représentant de l'Enfer.

Mais l'amour-propre est un attribut de l'âme. A

travers l'amour-propre on peut entrevoir l'esprit. L'amour-propre indique et prouve que l'homme est une parcelle du Paradis. L'amour-propre est *Je*, et *Je* est Dieu. Par conséquent, il est désirable d'avoir un amour-propre.

L'amour-propre est enfer, et l'amour-propre est paradis. Tous deux portent le même nom ; extérieurement ils sont semblables, et cependant totalement différents et opposés dans leur essence. Mais si nous regardons superficiellement, nous pourrons les regarder toute notre vie sans jamais les distinguer l'un de l'autre.

Selon une sentence très ancienne, « Celui qui a de l'amour-propre est à mi-chemin de la liberté ». Pourtant, si nous prenons ceux qui sont ici, chacun d'eux est plein d'amour-propre à en éclater. Et en dépit du fait que nous regorgeons d'amour-propre, nous n'avons pas encore obtenu la moindre bribe de liberté. Notre but doit être d'avoir de l'amour-propre. Si nous avons de l'amour-propre, par cela seul nous serons libérés de quantité d'ennemis. Nous pourrons même nous rendre libres de ces deux ennemis majeurs — Monsieur Amour-propre et Madame Vanité.

Comment distinguer une sorte d'amour-propre de l'autre ? Nous avons dit qu'extérieurement c'était très difficile. La distinction est déjà très difficile à faire quand nous regardons les autres, et quand nous nous regardons nous-mêmes, c'est encore plus difficile.

Dieu merci, nous qui sommes ici, nous sommes à l'abri de toute confusion entre l'une et l'autre sorte d'amour-propre. Nous avons de la chance ! Le vrai amour-propre manque totalement, de sorte qu'aucune confusion n'est possible.

Au début de cet entretien, j'ai employé le terme de « réflexion active ».

La réflexion active s'apprend par la pratique. Il faut la pratiquer pendant longtemps et sous des formes très diverses.

Aphorismes

(*Inscrits sur le vélum du* Study House *au Prieuré.*)

1. Aime ce que tu « n'aimes pas ».

2. Le plus haut accomplissement pour l'homme est d'être capable de faire.

3. Pires sont les conditions de vie, meilleurs seront les résultats du travail — pourvu qu'on se rappelle sans cesse le travail.

4. Rappelle-toi toi-même, toujours et partout.

5. Souviens-toi que tu es venu ici parce que tu as compris la nécessité de lutter contre toi-même — uniquement contre toi-même. Remercie donc quiconque t'en fournit l'occasion.

6. Ici nous pouvons donner une direction et créer des conditions — mais non pas aider.

7. Sache que cette maison ne peut être utile qu'à ceux qui ont reconnu leur nullité et qui croient en la possibilité de changer.

8. Si tu sais que c'est mal et que tu le fais quand même, tu commets un péché difficile à racheter.

9. Le meilleur moyen d'être heureux dans cette vie est de pouvoir considérer extérieurement toujours — intérieurement jamais.

10. N'aime pas l'art avec tes sentiments.

11. Le vrai signe qu'un homme est bon, c'est qu'il aime son père et sa mère.

12. Juge les autres d'après ce que tu es, tu te tromperas rarement.

13. Aide celui-là seul qui n'est pas un oisif.

14. Respecte toutes les religions.

15. J'aime celui qui aime le travail.

16. Nous pouvons seulement nous efforcer de devenir capables d'être des Chrétiens.

17. Ne juge pas un homme d'après ce qu'on raconte sur lui.

18. Tiens compte de ce que les gens pensent de toi — et non pas de ce qu'ils disent.

19. Prends la compréhension de l'Orient et le savoir de l'Occident — et ensuite cherche.

20. Seul celui qui peut veiller sur le bien des autres méritera son bien propre.

21. Seule la souffrance consciente a un sens.

22. Mieux vaut être temporairement un égoïste que de ne jamais être juste.

23. Si tu veux apprendre à aimer, commence par les animaux : ils sont plus sensibles.

24. En enseignant aux autres, tu apprendras toi-même.

25. Rappelle-toi qu'ici le travail n'est pas une fin en soi. Il n'est qu'un moyen.

26. Seul peut être juste celui qui sait se mettre à la place des autres.

27. Si tu n'es pas doué d'un esprit critique, ta présence ici est inutile.

28. Celui qui se sera libéré de la « maladie de demain » aura une chance d'obtenir ce qu'il était venu chercher ici.

29. Heureux celui qui a une âme. Heureux celui qui n'en a pas. Malheur et souffrance à celui qui n'en a que le germe.

30. Le repos ne dépend pas de la quantité, mais de la qualité du sommeil.

31. Dors peu, sans regret.

32. L'énergie dépensée pour un travail intérieur actif se transforme aussitôt en réserve nouvelle. Celle qui est dépensée pour un travail passif est perdue à jamais.

33. Un des meilleurs moyens d'éveiller le désir de travailler sur soi-même est de prendre conscience que l'on peut mourir d'un moment à l'autre. Et cela, il faut apprendre à ne pas l'oublier.

34. L'amour conscient éveille le même en réponse.
L'amour émotionnel provoque le contraire.
L'amour physique dépend du type et de la polarité.

35. La foi consciente est liberté.
La foi émotionnelle est esclavage.
La foi mécanique est stupidité.

36. L'espérance inébranlable est force.
L'espérance mêlée de doute est lâcheté.
L'espérance mêlée de crainte est faiblesse.

37. Il est donné à l'homme un nombre limité d'expériences — s'il en est économe, il prolonge sa vie.

38. Il n'y a ici ni Russes, ni Anglais, ni Juifs, ni Chrétiens. Il n'y a que des hommes poursuivant un même but, devenir capables d'être.

Table des matières

Cet ouvrage reproduit par procédé photomécanique
a été achevé d'imprimer sur presse CAMERON
dans les ateliers de B.C.I.
à Saint-Amand (Cher), le 7 février 1995
pour le compte des Éditions du Rocher à Monaco

Éditions du Rocher
28, rue Comte-Félix-Gastaldi
Monaco

Dépôt légal : avril 1985
N° d'Édition : CNE section commerce et industrie Monaco 19023
N° d'impression : 1/367

Imprimé en France